LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8
A167
v. 9-12

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lalphabetdeslett912unse

L'ADIEU NOCTURNE

Copyright by Georges Imann, 1926.

L'ALPHABET DES LETTRES

L'ADIEU NOCTURNE

PAR

GEORGES IMANN

I

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

840.8
A267
v. 9-12

A FRANCIS CARCO

CHAPITRE I

20 juillet 1925.

Ma malle est prête. Pierre, le cocher, est revenu ce soir de la gare m'apportant mon billet pour Paris. Je partirai demain par le premier train. M. Hersent a reçu tantôt mes adieux. Il a été comme toujours indulgent, affectueux. Il m'a exprimé pourtant ses regrets d'une décision que je semble avoir prise à la légère et qu'aucune excuse, sinon l'attrait d'une situation plus lucrative ne justifie à ses yeux. J'ai donc dû jouer envers lui l'ingratitude. Nul doute que renfermé maintenant dans son cabinet, il ne murmure : « Valets de

chambre ou précepteurs, ces gens-là seront toujours des laquais. Leur attachement ne résiste pas à une augmentation de cinq francs par jour! »

Il a raison, d'ailleurs. Comment pourrais-je lui en vouloir? Toutes les apparences sont contre moi. Larbin cupide, précepteur intéressé, obligé ingrat, être sans cœur, je suis tout ceci dans l'esprit de M. Hersent. Mon départ demain ne sera pas un congé, mais une fuite. Seulement, ce n'est point l'appât d'un gain supérieur qui m'arrache à mon maître. Coupable devant le monde, je suis tranquille, satisfait, apaisé devant ma conscience. Si M. Hersent *savait,* loin de me mépriser, il m'estimerait, il me remercierait, il m'embrasserait comme un fils, comme son fils!... Car ce n'est pas moi que je sauve, mais son enfant, et ma douleur, ma détresse se doublent du sacrifice que m'impose cette apparente ingratitude.

Après le dîner j'ai serré la main à Jacques. Il était pâle, tremblant, étonné. Toute son

attitude réclamait de moi un baiser d'adieu que je ne lui ai pas accordé.

*
* *

Ma fenêtre est ouverte sur les pins. La mer brille devant moi. Douceur nocturne, douceur méridionale, douceur dissolvante et perfide de ce pays!... Tu m'attires et me retiens ainsi qu'un vice exécrable, ainsi qu'un délicieux péché. Comme je te déteste et comme je t'aime! Dès demain ton souvenir aussi va m'obséder. Est-il possible qu'il faille abandonner tout ceci, ne plus voir désormais cette mer scintillante, ne plus entendre ces murmures jumeaux du flot sur la plage et du vent dans les pins... Tout l'air ce soir sent la terre chaude et la résine, l'algue et le varech. Un gros papillon va, vient, tourne autour de ma lampe, se pose et titube sur ces feuillets que je griffonne; un chien aboie sous les arbres, des moustiques grésillent dans l'ombre. Comme on pourrait bien aimer en une nuit pareille, comme on éprouve ici le désir, le besoin,

la soif d'aimer! J'ai devant les yeux la photographie de Jacques; une dernière fois je l'évoque, tandis qu'il repose tout près de moi dans la chambre voisine. Mon Dieu! si j'osais encore, si j'étais faible, si j'étais lâche! J'ai cru tantôt entendre un bruit furtif, un frôlement de pieds nus qui s'approchent! Non, ma porte est fermée et je ne bougerai pas de cette chambre. Seul à seul avec son portrait, je passerai tristement ma dernière nuit à Saint-Salvat; seul à seul avec ce qu'après lui j'aime le plus au monde, ces pins, cette mer, ces lumières lointaines, tous ces chers souvenirs qui m'attachent à lui, qui sont un peu lui. Mon train part à six heures, j'ai encore cinq heures à rêver...

*
* *

J'ouvre les pages de ce journal que, par une curieuse habitude, j'ai fidèlement tenu depuis l'âge de seize ans, peut-être parce qu'à cette époque déjà j'ai senti, comme toutes les âmes inquiètes, le besoin de m'observer, de me contrôler, de fixer des

impressions vivaces ou fugitives que ma mémoire ne parviendrait pas à coordonner. Il y a ainsi de tout dans ce journal : souvenirs, projets, notes prises au hasard d'une conversation ou d'une lecture, jusqu'à des brouillons de lettres — celles que le plus souvent je n'ai pas envoyées — des vers, des plans de romans ou de drames, le désordre d'un cœur que l'angoisse n'a cessé d'étreindre, qui n'a satisfait aucune de ses aspirations.

Je lis :

20 mars 1925.

« C'est ce matin que je suis arrivé à Saint-Salvat! Quel voyage! Je garde encore dans les yeux l'émerveillement de mon réveil. Il me semble qu'un miracle s'est produit dans ma vie ou que je fais un rêve. Et pourtant non, je suis encore éveillé, bien éveillé, éveillé comme dans cette aube exquise, où, de mon wagon, j'ai découvert ce pays. Dire qu'hier encore je végétais à Paris, que mon existence tenait entre ces quatre murs du lugubre hôtel de la Corrèze, avec

pour horizon le toit lépreux d'un hôpital! Mon Dieu, tout ceci serait-il donc fini, ce passé de boue, de pluie, de ciel gris et de misère! Est-il vrai que je ne verrai plus demain matin le papier à fleurs moisi et boursouflé de ma chambre d'étudiant, que j'entendrai des oiseaux dans les branches, que je respirerai encore cette senteur enivrante des pins, que je contemplerai le soleil, les montagnes, et cette nouvelle amie qui m'attendait à l'arrivée, la mer!

« Mon cœur exulte, bondit dans ma poitrine. Je redeviens enfant, je voudrais rire, chanter, crier ma joie à tous les échos! J'ai jeté en tas dans ma chambre les fleurs que j'ai pu cueillir sur la route; leur parfum trop violent m'irrite, me grise, me fait mal! Je suis heureux! »

Comme j'étais heureux en effet! Rien qu'à retourner ces pages, malgré le trouble qui m'étreint maintenant, je retrouve un sourire. Et pourtant ce « demain » que j'écrivais alors si joyeusement, c'est désormais le départ, l'adieu à tout ce que je saluais

ici dans ces lignes vieilles de quatre mois. Demain c'est le retour vers Paris, la misère, la boue, la tristesse et le noir hôtel de la Corrèze!... Demain, c'est Jacques perdu, mon rêve achevé, demain, c'est encore la vie qui recommence. Qu'importe! J'ai frôlé le bonheur, il s'est effrité au premier choc, mais j'en conserve au moins un débris, puisque je garde un regret!...

*
* *

Même date. Plus tard dans la nuit.

Je ne peux dormir. Décidément ces fleurs m'incommodent. Tant pis ou tant mieux, j'écrirai ainsi plus longuement. J'aime tout ici; ce pays qui m'a accueilli comme un héros de roman, cette nature prestigieuse que j'ignorais, cette villa Hersent où je demeure. Devant moi se creuse la baie de Saint-Salvat. Au grand jour on aperçoit les maisons blanches de Saint-Raphaël, les coteaux de Valescure, les arcs romains de Fréjus. Des lignes de montagnes courent à l'horizon : les Maures, l'Esterel!... Tous ces noms

chantent aux oreilles, tous ont pour moi une forme, une musique, une saveur inconnues. Il me semble que depuis mon arrivée je me suis transformé, qu'un nouveau Robert Praloux vient de naître en moi. Je n'ai plus vingt-trois ans, j'en ai quinze, je suis plus jeune, plus léger, plus vif, je vais être bientôt plus enfant encore que mon élève, ce petit Jacques dont une destinée heureuse me rend précepteur! Aussi sois béni, vieux Chantavène mon maître, qui m'as obtenu cette place ; à deux genoux je te salue, je te remercie, noble académicien, pontife auguste, doux philosophe. Mieux qu'à tes doctes cours de Sorbonne, je sens que j'approche ici la Beauté, que je l'ai entrevue ce matin en contemplant la mer sereine, et que sa voix s'est fait entendre au seul énoncé de ce mot, que m'a murmuré Pierre, le cocher, son grand prêtre, le fouet tendu vers une masse noire entre les pins : « Roquebrune! »...

*
* *

Dès mon arrivée M. Hersent m'a de-

mandé dans son cabinet. Son accueil a été très franc, très cordial. Sous sa simplicité voulue, sa rondeur un peu affectée d'homme d'affaires, j'ai deviné en lui un être sensible, délicat, nerveux, un cœur très tendre tout plein de l'amour qu'il porte à son fils. Il m'a tendu la main comme à un ami, il a su avec tact rompre la glace d'un premier entretien. Il s'est évidemment efforcé de me mettre à l'aise, de me rendre aussitôt plus supportable cette situation de demi-domestique qui pourrait être la mienne dans un foyer moins hospitalier que celui-ci.

— Monsieur Praloux, m'a-t-il dit en me faisant asseoir, lorsqu'un jeune homme de votre âge m'est recommandé par un savant de la valeur de Chantavène, j'aurais mauvaise grâce à mettre en doute ses capacités. Je sais que vous êtes licencié en droit, docteur ès-lettres et l'un des plus brillants élèves de mon ami. C'est vous dire que vous possédez à vous seul plus de science que nous tous réunis et que cette science pourrait paraître disproportionnée avec le mo-

deste travail dont je vous charge auprès de mon fils. A cet égard, je m'en voudrais presque de vous distraire de vos études, pour préparer un gamin de seize ans à son baccalauréat, si je ne savais, par contre, que votre tâche ici sera légère et vous laissera assez de loisirs pour mener à bien votre agrégation. Tous ces faits, je les ai d'ailleurs communiqués en leur temps à Chantavène, qui, de son côté, a dû vous mettre au courant. Et, comme j'inclinais la tête en signe d'assentiment : — C'est que, voyez-vous, ajouta-t-il, j'aime les situations nettes, la précision, une vieille habitude d'homme d'affaires. Bref, puisque nous prononçons ce mot d' « affaires », encore un point sur les I, voulez-vous? La lettre qui stipule les conditions pécuniaires de votre engagement vous est-elle régulièrement parvenue?

— Oui Monsieur.

— Mes conditions sont donc bien les vôtres?

— Je suis en parfait accord avec vous.

— Suffit! Et maintenant, monsieur Pra-

loux, que ces petits détails sont réglés, laissez-moi vous souhaiter la bienvenue et aborder un sujet qui m'occupe plus encore que le baccalauréat de mon fils. Je vous ai dit tantôt que, dans mon esprit, l'aide intellectuelle que vous aurez à fournir à mon petit Jacques s'applique à sa préparation universitaire. L'obligation que m'impose ma situation d'ingénieur et qui est de demeurer à Saint-Salvat pour y tracer une route entre la côte et le camp d'aviation, jointe à la répugnance que j'éprouverais à me séparer de Jacques en l'envoyant dans un collège, m'ont amené à prendre la décision dont vous êtes l'objet. Mais il y a plus. Je vous confie Jacques, non seulement comme un élève, mais comme un disciple, ou, si vous préférez (je vois que le mot vous a fait rougir) comme un jeune frère. Voilà pourquoi j'ai tenu à ce que ce maître fût à peine un aîné pour Jacques. Vous avez vingt-trois ans, il en aura seize au mois d'avril, c'est un écart suffisant pour créer entre vous des droits et des devoirs réciproques, tout en écartant

beaucoup d'obstacles à la confiance que votre rôle sera d'éveiller en lui.

— Ne doutez pas, murmurai-je, que monsieur Jacques...

— Dites Jacques tout simplement, reprit-il. Je vais d'ailleurs vous le présenter tout à l'heure et vous comprendrez aussitôt que les cérémonies seraient mal venues entre vous. Pour l'instant, j'ai tenu à vous parler, loin de tous ici, seul à seul. Ce que je réclame de vous, Praloux, (vous voyez je donne l'exemple) c'est avant tout une bonne, une salutaire, une apaisante influence sur lui. Ce pauvre enfant (ici la voix de M. Hersent se fit soudainement grave, presque chagrine, comme si de mystérieuses raisons, plus qu'une trop douce sollicitude paternelle, motivaient chez lui ce terme de « pauvre enfant ») ce pauvre enfant est parvenu à l'âge ingrat où l'être se replie sur lui-même, se dérobe et souffre silencieusement. Durant ces derniers mois, j'ai observé chez Jacques un changement d'humeur, une irritabilité, une mélancolie qui m'ont moins surpris que

navré. Certaines raisons de cette transformation me semblent plausibles, d'autres me demeurent cachées. A vous donc de faire s'épanouir plus librement cette petite âme, d'étayer sa confiance et de l'appeler à la joie. Moins de grec et de latin si vous voulez et plus d'enthousiasme. Je ne doute pas, d'ailleurs, que vous ne m'ayez déjà compris à demi-mots.

Pour toute réponse, d'un mouvement un peu irréfléchi, un peu trop spontané peut-être, si je considère mon rôle de subalterne, mais qui, j'en suis certain, dut le ravir, j'ai tendu la main à M. Hersent. Il a pris aussitôt cette main dans la sienne, l'a serrée très fort et son visage, qui m'avait paru s'assombrir au cours de cet entretien, s'est éclairé d'un bon sourire.

— Voilà la meilleure réponse ! m'a-t-il dit. Quelle jolie lettre de remerciements vous venez de me dicter pour le vieux Chantavène !

De nouveau une ombre de mélancolie a passé sur son front. J'avais déjà remarqué à chacun de ses silences, après l'exaltation

des paroles, cette expression triste, un peu désabusée. On dirait qu'une pensée secrète l'obsède, une idée fixe, douloureuse, qui, quelque effort qu'il fasse pour l'écarter, revient obstinément devant lui. Certainement un drame intime, ignoré de tous se joue dans cette âme, quelque tare ou quelque misère hautainement cachée le tourmente. Il semble d'ailleurs qu'il associe à sa tristesse la pensée de son fils.

Après ce court silence, il reprit :

— Ce que je vous demande surtout, c'est d'accorder à Jacques le plus de temps possible, tout le temps que vous ne consacrerez pas à vos études personnelles. Ne craignez rien, je ne vous impose ni sacrifice absolu ni dévouement sans bornes. D'abord votre solitude et (il sourit faiblement) votre indépendance de jeune homme seront toujours respectées : mais ceci posé, veillez sur votre élève, mon cher Praloux. Ce n'est pas un ordre que je vous donne, c'est un service que je demande à votre amitié. Toutes les occasions seront bonnes ; une par-

tie en canot, une promenade en voiture, une conversation sous les arbres lui feront plus de bien que trois heures de Virgile ou de Cicéron. Je suis trop pris par mon vilain métier pour m'occuper de Jacques à ma guise, et le pauvre enfant (encore ce mot de « pauvre enfant ») est seul ici, effroyablement seul...

— Pourtant, madame Hersent... demandai-je.

Quelle maladresse m'a donc fait prononcer ce mot? Devant le mouvement subit de M. Hersent, je n'ai pu achever ma phrase. Je l'ai vu soudain pâlir, tourmenter d'un geste nerveux le coupe-papier qu'il tenait à la main, et sur son visage a passé de nouveau cette ombre de poignante tristesse dont je crois maintenant deviner la cause.

Il s'est contenu pourtant, et d'une voix qu'il s'est maladroitement efforcé de rendre indifférente, tandis que, conscient de ma méprise, je feignais d'admirer le jardin :

— Non, ma femme est ici, naturellement! Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. Seulement pas plus elle que moi sommes capa-

bles de comprendre pleinement notre enfant. Quels parents, d'ailleurs, y parviennent! C'est un livre fermé que ces âmes et cette maladresse consciente, cette incompréhension insurmontable sont, vous le verrez peut-être un jour vous-même, une des épreuves les plus douloureuses de la paternité. Puis, coupant court : « D'ailleurs, madame Hersent est assez délicate, assez souvent souffrante. »

L'arrivée soudaine de Jacques a heureusement mis fin à ce malaise. Décidément un nouveau mystère se cache sous ces mots. Je suis bien certain que M. Hersent lit mieux que je ne le saurai jamais faire dans l'âme de son fils. Du moins, comme il a l'air de l'aimer! Et combien, moi, j'ai aimé son sourire, l'expression rassérénée de son visage, toute cette tendresse paternelle plus claire que le soleil, plus douce que la brise, qui semblait briller dans ses yeux, tandis qu'il me murmurait orgueilleusement à l'oreille : « Tenez, Praloux, voilà Jacques, voilà mon petit! »...

CHAPITRE II

2 avril.

Monsieur Hersent n'a pas menti. Son métier d'ingénieur l'accapare et ne lui laisse, pour ainsi dire, aucun repos. Il passe presque toute sa journée sur le terrain où l'on construit la route, en compagnie d'inspecteurs militaires dont la sottise et les prétentions l'exaspèrent et de son chef de travaux, un vague Slave aussi suffisant, mais moins ignorant pourtant que les premiers, M. Dombrowski. J'ai croisé hier M. Hersent et M. Dombrowski comme ils rentraient à Saint-Salvat. Cette figure mielleuse, servile et fourbe de Croate — je crois bien que M. Dombrowski est Croate, sans garantir pour cela sa véritable nationalité

— m'a été immédiatement antipathique. Il y a dix ans, il eût conservé peut-être encore quelque prestige et incarné un type fatal et mystérieux de Kniaz venu du proche Orient; aujourd'hui, il m'évoque plus simplement un danseur de Carlton ou de Majestic; il doit courtiser les vieilles dames, leur parler des cent mille moutons du roi son père et finalement exiger un louis pour coucher avec.

Les relations entre M. Hersent et son sous-ordre paraissent d'ailleurs strictement officielles. Il est évident que le père de Jacques tient l'étranger à distance et se soucie assez peu de l'attirer chez nous. Quant à Jacques, son attitude envers Dombrowski me paraît plus décidée encore; il le hait cordialement. Sur cette route où le hasard nous a mis hier en présence, Jacques qui m'accompagnait a couru d'un bond au-devant de son père. Par contre, il n'a même pas salué l'ingénieur et il a refusé ostensiblement la main que celui-ci lui tendait. Je m'explique plus difficilement l'indulgence de M. Hersent envers son fils. J'attendais de

sa part, après que M. Dombrowski se fût éloigné, une observation, une réprimande, un rappel à l'élémentaire politesse qui se doit exiger d'un enfant de seize ans. Pas un mot! M. Hersent s'est contenté d'embrasser Jacques plus tendrement encore qu'à l'ordinaire, et, de nouveau, j'ai surpris sur son visage cette ombre douloureuse, ce pli d'amertume qui m'ont étonné chez lui dès le premier jour.

Quant à Mme Hersent, elle me demeure également un mystère, à moins que, comme pour la plupart des femmes, il soit aussi malaisé de lire en elle que sur une page blanche et que cette profondeur apparente ne décèle qu'un abîme ouvert sur du néant.

L'explication la plus simple me paraît être donc qu'elle s'ennuie. C'est une désœuvrée, perdue dans ce pays dont elle ne comprend ni la beauté ni le charme, incapable de s'intéresser à quoi que ce soit, sinon à des futilités de toilette, aux pauvres romans qu'elle lit ou plutôt qu'elle fait semblant de lire (que de pages non coupées l'at-

testent; elle les commence, du reste, ainsi que toutes les femmes, par la fin) aux airs de valse ou de tango qu'elle tapote, accompagnant parfois les réflexions de Thucydide d'une scie à la mode et qui ne serait pas déplacée, chantonnée par un modèle, dans les couloirs de mon ancien hôtel. C'est ainsi que j'ai aperçu hier sur le piano la partition d'une stupide opérette dont, deux hivers durant, les petits livreurs parisiens nous ont rebattu les oreilles. La couverture de ce chef-d'œuvre s'ornait, il est vrai, d'un hommage autographe du fatal M. Dombrowski.

Ce matin, j'ai observé Jacques du coin de l'œil.

Nous étions assis dans la vérandah, face à la mer, un livre ouvert sur la table, expliquant ce passage de Virgile dont je m'efforçais à grand renfort de souvenirs universitaires (réjouis-toi, ô Chantavène!), de faire saisir à Jacques la beauté :

« Nisus erat portae custos acerrimus armis
Hyrtacides; comitem Æneœ quem miserat Ida
Venatrix...

L'endroit me semblait bien choisi. La pureté latine de la mer, cette douceur virgilienne des arbres que la brise agitait devant la vitre, la fraîcheur montant toute parfumée du sol avant la griserie plus lourde de midi s'harmonisaient si heureusement avec cette épisode d'amitié juvénile dont les héros avaient presque nos âges.

Devant Jacques studieux, ses yeux levés vers moi, dévoilant son esprit tout tendu à me suivre, j'évoquais l'imberbe jeunesse, la troublante adolescence d'Euryale et ce candide amour des deux guerriers. Pour la première fois depuis le début de nos leçons, Jacques semblait attentif. Il me paraissait surtout différent du Jacques habituel. C'est un enfant très doux, très calme, renfermé, un peu énigmatique lui aussi, mais chez qui le mystère s'apparente plutôt à la gravité douloureuse de son père. Il a comme lui cet air pensif, un peu mélancolique et désabusé, mais il se livre peut-être moins aisément. Comment exprimer ceci ? Je me sens plus gêné devant ce gamin, mon élève,

que devant M. Hersent. Un seul regard de Jacques suffit à arrêter sur mes lèvres la plaisanterie la plus innocente, à paralyser la moindre effusion. « Laisser s'épanouir cette petite âme, étayer sa confiance et l'appeler à la joie » m'a recommandé son père durant notre premier entretien. Je commence à me rendre compte que la tâche était plus aisée à fixer qu'à accomplir et que M. Hersent définissait son fils avec une précision toute scientifique, lorsqu'il employait ce terme de « livre fermé ». Pourtant sous cette réserve doit couver un feu violent. Si je ne me trompe dans mes tentatives d'investigation psychologique, cet enfant est un passionné. Ses yeux (de grands yeux noirs qu'il tient de sa mère, M^me^ Hersent, je lui rends cette justice, est fort belle, et Jacques est le portrait physique de M^me^ Hersent) s'allument par instants de reflets étranges; ses narines frémissent, un nouveau Jacques apparaît.

Je ne sais ce que j'aime le plus en lui

de l'enfant docile ou du fougueux adolescent; je suis presque tenté pourtant dans ces minutes de fièvre où se trahit son âme violente, de lui dire qu'il est beau. Quelle idée! Et comme je sens tout de suite le ridicule d'une pareille proposition! Si je veux à jamais me fermer le cœur de Jacques, rendre impossible l'éveil de cette confiance entre nous que réclame M. Hersent, j'ai trouvé là un infaillible moyen. Les remarques personnelles lui doivent profondément répugner. Puis, je le répète, Jacques m'intimide, me rend gauche, maladroit, guindé; je suis devant lui comme un collégien en face d'une jolie femme; il m'inspire toute l'éloquence d'un amoureux avec toute la faconde d'une borne.

Mais je reviens à l'incident de la véranda. Nous en étions au passage où le bel Iulus fait serment à Euryale, sur le point de suivre Nisus dans le camp des Rutules, de consoler sa mère si les dieux leur sont incléments, d'adoucir sa misère et de secourir son abandon,

" Spondeo digna tuis ingentibus omnia coeptis
Namque erit ista mihi genitrix, nomenque Creusae
Solum defuerit; ....

et je remarquais que l'attention de Jacques, soutenue jusqu'à cette partie du IX^e^ chant, commençait à fléchir.

Il donnait des signes évidents de lassitude ou plutôt d'un mécontentement grandissant. A deux reprises, je dus le corriger dans l'accentuation du mot « genitrix » qu'il scandait en dépit de toutes les règles de la prosodie latine et avec un mépris des dactyles et des spondés devant lequel Chantavène eût crié à l'assassinat.

Brusquement, dans le calme de la vérandah, éclate le bruit du piano, et le serment de Iulus s'accompagne du refrain idiot de l'opérette.

En toute autre occasion, je n'eusse pu contenir le rire qui me fusait aux lèvres. Pourtant il y avait quelque chose de poignant, d'infiniment lugubre dans ce comique; une sorte d'aveu irrésistible, déchaîné, triomphal de la bêtise. D'ailleurs, si j'avais

eu alors la moindre vélléité de sourire, l'attitude de Jacques m'en eût empêché. Cette fois encore il s'est révélé à moi sous un jour nouveau. Ce ne fut même plus le Jacques dédaigneux, hautain, cinglant de la veille devant la platitude enfarinée de M. Dombrowski, mais un Jacques crispé, tout bouillonnant d'indignation et de fureur, un Jacques superbe, farouche comme un animal indompté. D'un geste brutal, il rejeta loin de lui le livre, courut à la porte du salon et, l'ouvrant toute grande, cria ces mots furieux à sa mère : « Je te défends de continuer, entends-tu! » Le claquement du couvercle rabattu sur le piano, un glissement de pas qui s'éloignent, le bruit d'une porte refermée, voilà toute la réponse que Mme Hersent a osé adresser à son fils. D'ailleurs, Jacques est à nouveau devant moi. Sa rougeur passagère a disparu, il est pâle, blême, tout tremblant encore de son éclat, le pauvre petit! Instinctivement, les termes de M. Hersent reviennent ici sous ma plume. Je remarque d'ailleurs, sur le visage de

Jacques, tandis qu'avec une réserve retrouvée il s'excuse d'avoir ainsi brusquement quitté sa place, la moue douloureuse, l'ombre chagrine de M. Hersent. Je crois pourtant de mon devoir de lui adresser une observation : « Jacques, lui dis-je, êtes-vous devenu fou, mon ami? vous avez montré une incorrection... » D'un geste, il m'arrête. « Je sais ce que je fais! » dit-il. Et cela est si net, si impérieux, cela suppose sous cette fureur soudaine tant de rancune, tant de colère réfléchie, que, dompté à mon tour, je m'incline.

Pourtant, un simple air de musique! Ne serait-ce pas plutôt Jacques et M. Hersent les coupables? Je commence à comprendre l'ennui de M^me^ Hersent. Elle me devient presque sympathique, pitoyable... Et ceci encore? Serait-ce un crime vraiment d'être une femme, jeune et jolie?...

CHAPITRE III

12 avril.

Oui, je comprends Mme Hersent! Aujourd'hui dimanche, le calme le plus parfait règne à la villa. Madame n'a pas déjeuné avec nous. Elle s'est fait conduire dès dix heures à Saint-Raphaël, au Beau-Rivage, où les dames américaines donnent une kermesse.

Au café, (je ne parle pas du café bruyant de l'hôtel Beau-Rivage, mais de celui que nous avons avalé en silence, Jacques, son père et moi, après un déjeuner plutôt morose), M. Hersent a emmené mon élève sur la route. Il veut lui montrer les progrès accomplis depuis huit jours, l'état des travaux, les perfectionnements réalisés sur son ins-

tigation dans l'outillage. Je sens que, blessé par l'indifférence de sa femme, M. Hersent tente de communiquer à Jacques l'ardeur qu'il apporte dans l'exercice de sa profession. Je suis donc seul maintenant. Réfugié dans ma chambre, je griffonne pour me distraire ces quelques pages de mon journal. Les volets fermés ne laissent pénétrer que de minces rais de lumière. Des ombres dansent sur le mur, une poussière fine monte du sol en une sorte de gloire brillante où voltigent de légers atomes, comme les séraphins minuscules d'une microscopique échelle de Jacob. Sur la plage le soleil donne déjà comme en plein été ; la chaleur est devenue brusquement étouffante : je tremble à la pensée de ce que peuvent être à Saint-Salvat les mois de juillet et d'août. Je me sens d'ailleurs mal à l'aise, nerveux, inquiet, tendu ; je regrette le printemps ignoré en cette petite Afrique, Paris et ses ciels si légers d'avril, les premières feuilles vertes aux marronniers du Bois. Ici on ne voit jamais que des pins, ces pins

dont l'immuabilité m'exaspère. A chacun d'eux j'ai envie de crier : « Mais change donc, dépouille toi, jaunis, laisse tomber tes rames, arbore de nouvelles pousses, ne demeure pas figé ainsi dans cette béate splendeur, comme ce ciel implacable, cette mer toujours bleue, cette nature toujours parée! » J'ai certains jours besoin de pluie telle une plante altérée, je saluerais avec joie un nuage, je m'attendrirais sur une rafale de neige et défaillerais d'extase devant du brouillard!... Et rien ne vient, jamais rien! Ce pays a l'imagination courte d'une poupée et le contentement imbécile d'un parvenu. Pourvu que leur soleil brille, comme un gros œil de Cyclope bête au milieu du ciel, les Méridionaux sont satisfaits. Ils n'ont même pas la nausée du bien-être, l'affadissement du bonheur!

Je comprends de quelle nature est le sentiment qui m'agite : je m'ennuie. Ainsi que M^me^ Hersent j'étouffe peu à peu dans cette lourdeur provinciale. Ce calme use les nerfs plus que l'agitation et le bruit de

Paris, ce climat pèse sur l'intelligence, amollit, engourdit, endort. On ne vit plus ici que par les sens et pour les sens. J'ai pu supporter des mois entiers à Paris, en plein Quartier latin, une véritable chasteté de moine, je sens qu'ici la chair commande à ma volonté.

12 avril (le soir).

J'éprouve le dégoût de moi-même. Je relis ces lignes que j'écrivais après déjeuner. Leur caractère saccadé, fiévreux me prouve à quel point j'étais inquiet en les formant. Ainsi toute cette belle déclamation littéraire a abouti à cette conclusion grossière, écœurante, cette bordée de matelot que je me suis offerte à Saint-Raphaël. A trois heures j'ai sauté dans l'affreux Sud-France, qui, deux fois par jour, gémit et souffle sa fumée noire devant le portail de la villa. Il m'a fallu quarante minutes pour parvenir à Saint-Raphaël, dix à peine, comme si un instinct de bête me guidait, pour y découvrir l'endroit que je cherchais, la plus banale maison du plus banal ghetto. On m'y a

accueilli avec les cérémonies d'usage, les sourires éraillés au coin des lèvres peintes, le porto saumâtre, le péan victorieux sur le piano à cinq sous. Dans un bouquet épanoui de chairs molles, j'ai choisi un être amorphe à bas de soie et à peignoir dégrafé. Elle devait s'appeler Rachel, Carmen ou Liane, je n'ai même pas demandé son nom. J'ai couché sur un lit cette masse anonyme, j'ai entrevu dans une glace l'accouplement hideux de nos deux corps. Il y a eu aussi la petite toilette, le petit cadeau, la petite étrenne au service, le râle convenu, l'extase imposée et le béguin fou sur commande. Tout cet idéal m'a coûté un louis et j'ai dû, par surcroît, donner la promesse de revenir dans cette bauge avant huit jours. Et maintenant, je garde encore aux doigts un parfum mêlé de chair moite et de poudre de riz. J'ai honte de moi, honte devant M. Hersent, honte surtout devant Jacques. Je compare sa grâce fragile d'enfant avec la vision de ces flasques giffonnes que j'ai contemplées dans le salon fermé de M^me^ Léa. Ma soif

apaisée n'est pas éteinte : seulement, je sens que depuis ce soir un autre désir me tourmente, un besoin d'aimer plus vague, plus imprécis, plus troublant, le besoin d'un amour plus jeune et plus frais, que seules pourraient contenter je ne sais encore quelles lèvres...

13 avril.

Mme Hersent est rentrée à l'aube. Monsieur n'a pas paru au déjeuner. Il a prétexté un surcroît de besogne et mangé près du terrain dans la petite auberge où les contremaîtres prennent pension. Jacques est demeuré tout le jour d'une humeur exécrable. On dirait qu'il me fuit à présent, comme il fuit sa mère. Se douterait-il de ma sortie d'hier ou bien m'en veut-il d'avoir prêté un de mes livres à Mme Hersent?

CHAPITRE IV

19 mai.

Il y aura demain deux mois que je suis ici; deux mois durant lesquels j'aurai connu plus de surprises qu'un esprit averti de problèmes psychologiques en pourrait souhaiter et côtoyé un drame, enfin éclairci à mes yeux, devant lequel toute ta métaphysique, toute ta littérature, tout ton génie académique demeureraient pris de court, ô divin Chantavène mon maître, qui, tel l'Athénien Nicias es très savant et très cher aux neuf Muses!

J'ai assisté d'abord à un changement marqué dans l'attitude de Jacques à mon égard. Il m'a paru même que plus s'accentuait son aversion pour sa mère, plus il se

rapprochait de moi. Sa réserve des premiers temps a fait place, peu à peu, à une cordialité se muant, chaque jour nouveau, en une camaraderie plus étroite. Comme durant cette leçon où devant l'épisode de Nisus et Euryale, j'ai compris pour la première fois que je captivais son attention, il a dompté pour moi sa puérile indolence, s'est montré plus vif, plus avide d'apprendre. Ses progrès rapides m'ont littéralement émerveillé. Je suis donc fier de mon élève et M. Hersent semble l'être plus encore du précepteur. Je suis heureux de pouvoir lui donner cette joie, et maintenant que je connais la terrible douleur qui le ronge, cette misère conjugale si noblement, si hautement supportée, je m'en voudrais de ne pas, dans la mesure de mes moyens, adoucir sa peine. Mais à quoi bon me tresser des lauriers? Ne serai-je donc jamais franc avec moi-même! Je sais trop pourtant quel unique sentiment me guide et que tout ce que je fais, je l'accomplis par amitié, par tendresse pour Jacques.

Cependant ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à ce résultat, j'entends non point cette progression intellectuelle de mon élève, mais cette influence morale plus intense que j'exerce sur lui. Avant de m'aimer, il m'a jugé indifférent, peut-être aussi bien m'a-t-il haï certains jours. Mais maintenant je lis aussi clairement en lui que dans le fond de mon propre cœur et je n'ignore pas que s'il aime un être sur terre, cet être, c'est moi.

Oui, avant d'en arriver là, il a passé, le pauvre petit, par de terribles instants, il a éprouvé de dures secousses et, de mon côté, j'ai dû en plus d'une occasion essuyer ses rebuffades et désespérer de l'avenir. J'écrivais quelque part dans ce journal que Jacques est un passionné. Ce trait de caractère que j'avais cru discerner dès le début dans son visage, est bien le signe distinctif de sa nature et je n'ai rien exagéré en appliquant ce terme à un enfant de seize ans. Il est passionné avec violence, comme son père l'est avec maîtrise, sa mère, avec un

oubli complet de sa dignité et, sans doute aussi, une certaine vanité de femme, cette vanité qui sera toujours à la base de leurs actes et de leurs sentiments.

Mais je laisse là Mme Hersent avec peut-être à mon tour au fond du cœur une certaine rancune devant l'insuccès de la pauvre tentative amoureuse que fut le prêt de ce livre dont Jacques parut prendre ombrage. J'avais choisi pourtant à cet effet ma plus belle édition du *Rouge et du Noir,* mais en oubliant à mes dépens que Stendhal est précisément l'auteur préféré des femmes intelligentes et des hommes ennuyeux. Le résultat ne se fit point attendre. Julien Sorel réintégrait le lendemain les rayons de ma bibliothèque avec prière de faire parvenir à Mme Hersent *quelque chose de moins long et de mieux écrit.*

La mauvaise humeur de Jacques à mon égard fut pourtant de courte durée. En même temps que Julien Sorel, je le vis revenir dans ma chambre après ce petit accès de bouderie dont je ne m'expliquais pas la

cause et lui demandai la raison. Il s'en disculpa maladroitement, alléguant je ne sais quelle indisposition imprévue et surtout me fit comprendre, avec une franchise presque blessante, que les remarques personnelles n'étaient pas de mise entre nous. D'ailleurs, un moment après, il semblait avoir oublié cette nouvelle incartade et se montra dès lors plus prévenant et plus aimable qu'il ne l'avait jamais été. Pourtant, les jours suivants, je notai encore en lui quelques sautes d'humeur, des crises de dépression subite. Elles alternaient avec un redoublement d'affabilité à mon égard, comme un débordement de tendresse contenue, d'amitié violente, une sorte de coquetterie amoureuse qui commença à m'inquiéter. Si j'écrivais ces lignes pour d'autres que pour moi, je passerais ceci sous silence, tant j'éprouve de gêne à exprimer ce que je ressens. Il y a dans ce commerce incessant d'un jeune maître et de son élève, dans cette cohabitation, cette intimité journalière, un élément de trouble dont seul un ascète ou un imbé-

cile pourrait s'étonner. Je me comprends : il ne s'agit point là d'une simple affinité physique, mais d'une sorte d'attraction que cet enfant exerce sur moi. Malgré tout, je sens son esprit devenu un peu ma possession, je modèle à mon gré et plus profondément chaque jour son cœur et son intelligence; sous ma direction Jacques affirme sa personnalité vis-à-vis d'autrui, en même temps qu'il la dépouille devant moi. Je commande à ses nerfs, à sa sensibilité, à son imagination : ses enthousiasmes de jeune homme, son évolution morale, ses goûts ne sont qu'un reflet de moi-même. S'il s'exalte sur un vers d'Homère, s'il pleure sur un héros de Virgile, si Phèdre, Bérénice ou la jeune Aricie font battre son cœur, c'est que je suis un peu présent dans tous ces sujets qu'il admire et l'intérêt qu'il leur témoigne n'est en définitive qu'un tribut indirect dont je bénéficie. Il s'est ému d'Euryale blessé à mort, de cette blanche poitrine qu'a frappée le fer de Volscens, de ces membres inondés de sang, de cette tête défaillante qui languit

et se penche tel un pavot alourdi par la pluie. Mais s'est-il douté que cette candeur d'Euryale expirant, je l'ai créée pour lui et à son image et qu'il aime dans le héros de l'Énéide ce que j'aime dans l'adolescent qui m'écoute. Chaque instant le rapproche de moi, le fait communier avec moi, toujours un peu plus mien, si j'ose dire, plus que cet élève, ce disciple, ce jeune frère dont parlait M. Hersent.

Il y a plus. Je me rappelle cette impression de honte ressentie en revenant de Saint-Raphaël. Cette ventrée d'amour vénal m'avait non seulement écœuré de moi-même, mais je l'avais considérée surtout comme une faute envers cet enfant. Depuis, le souvenir de ces femmes entrevues me fait horreur. Je compare en pensée l'image de leurs monstrueuses formes avec ce corps flexible, nerveux et souple. Au bain que nous prenons ensemble sur la plage, à l'heure où le ciel enfin s'apaise, se teint de rose et d'or, sur son lit où je viens réveiller le matin le gamin paresseux, je découvre chaque fois

avec un saisissement nouveau la pure gracilité d'éphèbe que me dévoile la lassitude ou l'abandon du sommeil. Durant la leçon, mes yeux s'arrêtent sur le dessin de sa nuque, sur ses cheveux légers. J'aime l'odeur fraîche et jeune de sa chair, le parfum de son souffle, et ce regard un peu sombre, sérieux, dont il m'interroge comme s'il voulait saisir au vol ma pensée, prendre encore un peu de ce moi que je lui abandonne et que sa tendresse croissante toujours plus généreusement me restitue.

CHAPITRE V

Cette tendresse, cette confiance, comme il m'a fallu et presque à mon insu les capter pour amener Jacques à la pénible confession qu'il m'a faite. D'autres que moi auraient pu passer des années auprès de lui sans qu'il se décidât à parler. Mais n'avais-je pas raison d'écrire qu'il est devenu un peu mon œuvre et ma chose, puisque sa fierté elle-même n'a pu résister au besoin de cet abandon. Le dernier obstacle est surmonté; il est maintenant lié à moi par son secret. Un homme et une femme ne se confient pas toujours aussi aisément une tare dont souffre leur orgueil. Mais quel homme et quelle femme pleinement

se comprennent, et quel plus bel amour sur terre vaut-il l'ombre d'une amitié?

En même temps que s'affirmait son intelligence, que cette tendresse naissante le rapprochait de moi, j'avais cru noter un apaisement de son humeur. Il me semblait moins nerveux, moins inquiet, et, par contrecoup, la tristesse de M. Hersent paraissait aussi s'atténuer. J'en étais presque arrivé à me demander si ma propre imagination n'avait point fait les frais de tout ce drame, et si je ne me trouvais pas plus simplement dans une de ces pures familles bourgeoises dont les différents membres sont assez sûrs de l'affection qui les unit, pour s'y donner impunément toutes les apparences de la haine.

Je me trompais. Malgré mes prétentions, je demeure un piètre psychologue. Que je le voulusse ou non, ce drame existait, continuait à se développer entre ces trois êtres. Au moment où je croyais l'harmonie revenue villa Hersent, un incident quelconque remettait tout en question; une nouvelle du-

reté de Jacques, une ombre de tristesse surprise sur le visage de M. Hersent, jusqu'à ces fugues inconsidérées de Madame vers Cannes ou Saint-Raphaël. Je sentais pourtant que la tendresse de Jacques ne pourrait longtemps encore me taire ce secret dont s'alourdissait son cœur. Toutefois, je ne cherchais pas cette explication. J'attendais que l'amenât un événement inévitable.

L'incident prévu arriva sous la forme la plus banale qui soit. Nous venions dernièrement de terminer la leçon du matin dans ma chambre, quand, tandis que je rangeais des papiers, j'aperçus Jacques penché sur ma table et tenant un livre entre ses mains. Ce livre était *André Cornélis* qu'un mystérieux pressentiment m'avait fait retirer la veille même du fond de ma malle, où je garde ainsi tous les ouvrages que j'aime, ceux dont il me serait pénible de me séparer. Pourtant, en voyant dans les mains de Jacques le roman de Bourget, je ne pus m'empêcher d'esquisser vers lui un mou-

vement de défense, et, avant même qu'il l'eût ouvert : « Laissez donc ce livre, lui criai-je ! » Il se retourna et me considéra curieusement. « Robert, dit-il (depuis quelque temps Jacques m'appelle par mon simple prénom, comme un ami) que signifie cet air troublé ? Cacheriez-vous donc dans ce livre des secrets d'État ? » Bien qu'il feignit de sourire, je remarquai que mon intervention si brusque l'avait ému. Dans ses yeux noirs s'alluma la petite flamme sombre, qui prélude chez lui aux accès de mauvaise humeur.

— Je croyais pourtant, remarqua-t-il, que les livres de Paul Bourget ne contenaient rien de malhonnête.

— Certainement non, Jacques, et je serai le premier à vous les conseiller plus tard. Je suis certain, d'ailleurs, que vous les aimerez, comme je les aime.

— Alors, pourquoi cette répugnance ?

— Mon petit, repris-je, de mon ton le plus professoral, parce que je ne veux pas que vous lisiez à seize ans ce que vous devrez lire à dix-huit.

— Vous me prenez pour un bébé?

— Dites pour un enfant, ce sera plus juste.

— Qu'en savez-vous? Ainsi, poursuivit-il, vous vous figurez que seules les années comptent dans la formation d'un caractère. Je vous aurais cru plus de jugement, Robert. Pour ma part, j'estime que les événements ont, à cet égard, plus de poids que les années.

— Vous me sortez là de jolies phrases qui ne signifient rien. Allons, je vous le répète, laissez ce livre!

Pour toute réponse, ainsi qu'il l'avait fait du Virgile, d'un mouvement rageur il rejeta le livre, et, planté vers moi, frémissant, me fixant de son regard un peu sauvage : « C'est bon, dit-il, gardez votre bouquin, mon ami! » Et il ajouta avec un mauvais rire : « Que m'importe, d'ailleurs! je l'ai déjà lu. »

Devant cette confession inattendue, je dus avoir l'air très sot, car je ne trouvai tout d'abord rien à lui répondre. Puis, plus

encore que par son aveu, j'étais infiniment troublé par cette phrase qu'il avait prononcée : « Les événements ont à cet égard plus de poids que les années. » De quels événements voulait-t-il parler? Et d'ailleurs, quelle réflexion bizarre chez un gamin de seize ans!

— Soit, fis-je en me ressaisissant, vous avez lu *André Cornélis*, mais cela ne prouve pas que vous l'ayez compris.

— Vous êtes bête, Robert.

— Merci. Et vous, Jacques, vous êtes charmant, presque aussi charmant que ce héros qui va poignarder son beau-père.

— Si André Cornélis a poignardé son beau-père, c'est que son devoir le lui commandait.

— Autrement dit, vous estimez qu'un crime doit se réparer par un autre.

— Oui.

— Et vous ne tenez aucun compte des innocents, de la malheureuse femme que ce nouveau crime atteindra.

— Si j'avais été Cornélis, j'aurais également frappé M^me^ Termonde.

— Bravo! Voilà où je vous attendais. Vous n'avez rien compris à *André Cornélis*. Nierez-vous encore que j'avais raison quand je vous déclarais que vous êtes trop jeune pour de telles lectures?

Il ne me laissa pas achever. Dans le calme de cette belle matinée de printemps, dans ce décor qui se prêtait si peu à l'évocation du sombre drame, je vois encore Jacques prenant mon poignet entre ses mains, le serrant, me soufflant presque bouche à bouche son haleine, tandis que ses yeux brillent maintenant de leur plus farouche flamme.

— Écoutez, Robert, dit-il, vous savez que vous êtes mon ami, que j'ai confiance en vous, que je crois à tout ce que vous me dites, que, sur un ordre de vous, je donnerais ma tête à couper. Eh bien, regardez-moi franchement, osez me dire la vérité, aidez-moi, conseillez-moi! Quand un homme ou un jeune homme, un enfant si vous préférez, possède la preuve évidente, indiscutable que sa mère se conduit comme une fille,

qu'elle trompe scandaleusement son mari, dites-moi si cet enfant a encore le devoir de respecter cette mère ou le droit de la traiter comme elle le mérite, comme une femme sans cœur, sans morale, sans dignité. Allons, Robert, dites-le moi, répondez!...

CHAPITRE VI

Il ne m'en avait pas dit plus long en cette matinée où son cœur se dégonfla, où son âme se livra enfin à moi dans un nouvel accès d'indignation et de tendresse. Et je ne sais pas ce que, dans mon trouble, je lui aurais répondu, si la cloche n'avait sonné le déjeuner. D'ailleurs, le repas fini, un de ces repas pleins de menaces où la banalité des paroles est plus lourde encore que le poids des silences, Jacques semblait avoir oublié la scène du matin. Comme à l'ordinaire s'écoula la leçon de l'après-midi, le thé sur la terrasse, le bain de cinq heures. C'est une minute exquise pour moi entre toutes que celles où, dans la petite anse qui nous

abrite, je le vois s'avancer sur le sable, drapé dans son peignoir. Si je ne suis déjà dans l'eau, il la tâte du bout du pied, puis rejette le peignoir et s'apprête à plonger, les deux bras tendus, les mains réunies, en un geste qui d'avance semble le porter. Il apparaît alors élancé ainsi qu'une grande fleur; sous le maillot qui l'ajuste, son corps a une minceur nerveuse de jeune animal. Tous ses membres, tous ses muscles, toute la blancheur hâlée de sa chair expriment la force, la souplesse, l'audace. La gracilité de l'enfant a fait place en lui à la sveltesse de ses seize ans. Il n'est plus le petit garçon, il n'est pas encore l'homme, il est la divine adolescence, le marbre vivant de l'Hellas. Soudain il plonge, il disparaît, il m'effraie par sa hardiesse, il reparaît, nage et disparaît encore, et quand, enfin, il sort ruisselant et joyeux, je ne sais plus en voyant cet enfant gambader sur le sable, si je dois l'admirer ou rire, vénérer en lui la Beauté ou m'en divertir comme d'un petit chien.

Cette fin de journée s'était donc passée

sans incident notable. Le soir, au dîner, M. Hersent avait parlé plus longuement que de coutume de ses chers travaux et prédit leur achèvement pour le début d'octobre. Jacques écoutait son père. Mme Hersent elle-même semblait sortir de sa torpeur indifférente et suivre sans trop d'ennui les explications techniques de l'ingénieur. Puis, à dix heures, ce fut la montée dans les chambres, les adieux tendres de M. Hersent et de son fils, le bonsoir glacé de Jacques à sa mère, la pression plus alanguie des doigts de Mme Hersent dans ma main.

Parvenu sur le palier, Jacques m'avait quitté brusquement. A travers la mince cloison qui nous sépare, je l'entendis d'abord aller et venir, ouvrir et fermer les placards, déranger des livres. Puis il dut se déshabiller. Je perçus encore le choc des bottines sur le dallage du corridor, le grincement du sommier, et une odeur douceâtre de tabac anglais filtrant par la porte. Il en est encore à l'âge tendre où l'on se donne à bon marché de vagues illusions d'opium! Puis

un long silence. Le parfum du Capstan s'était évaporé dans l'ombre; la maison était calme, morte. Seuls par la fenêtre entraient ce bruit incessant des pins, qui me donne, chaque fois que je l'entends, une nostalgie furieuse de chemin de fer, le flux et le reflux de l'eau sur le rocher, le crissement d'un grillon sous les rames... C'était l'heure propice aux nobles travaux qui doivent m'ouvrir une carrière honorable où, selon toute probabilité, je crèverai de faim. Et soudain dans ce silence, un bruit étouffé, un bruit de sanglots mal contenus, de soupirs, de râles. Aucun doute : ces pleurs tout près de moi, c'est Jacques, Jacques dont la douleur m'appelle, me réclame, mon cher petit qui se désole et que j'ai le devoir de consoler.

Il pleurait en effet, le dos tourné contre la muraille, la tête enfouie dans l'oreiller, mordant à même le drap, en un grand chagrin d'enfant et aussi peut-être déjà en un de ces vrais chagrins d'homme, une de ces douleurs qui semblent venir du fond de la

poitrine, creusent les épaules, secouent tout l'être, comme si elles arrachaient au cœur tout son sang pour le mêler aux larmes. Je fis jouer l'électricité : la chambre, d'un seul sursaut, jaillit de l'ombre :

— Jacques, mon enfant, mon petit, qu'avez-vous?

Il hocha d'abord la tête comme s'il se refusait à me répondre, puis se retourna, se souleva sur son lit, me montra son visage tout brillant de larmes : « Ah! tant pis, dit-il, il faut que je vous parle, Robert. Je ne peux plus garder ce secret : il me tord, il m'étouffe... Si vous saviez comme je suis malheureux...

— Parlez, Jacques! Mais d'abord, calmez-vous, ne pleurez plus! Vous allez réveiller toute la maison.

Mais il ne m'écoutait pas. Il continuait de sangloter, haletant des mots sans suite, comprimant sa poitrine à deux mains.

— Me calmer! cria-t-il enfin, me calmer! Et pourquoi? Réveiller la maison que m'importe! D'abord, aussi vrai que je suis

ici, je ne réveillerai pas mon père, car il veille comme moi, en ce moment. Et quant à ma mère, ah!, croyez-moi, ça n'en vaut pas la peine! Au contraire, je veux crier, je veux qu'on m'entende, qu'on ouvre les portes, les fenêtres toutes grandes, qu'on appelle le jardinier, les voisins. Plus il y aura de scandale, mieux cela vaudra... Oui, du scandale, répéta-t-il, du scandale! S'est-elle gênée, elle, pour en faire du scandale, pour nous salir tous, cette...

Ici, il employa un mot si violent, si inattendu dans sa bouche, que, ma main sur ses lèvres, je l'arrêtai.

— Jacques ! c'est honteux de parler ainsi! Taisez-vous.

Devant mon attitude décidée, il se calma.

— Soit, je ne crierai pas, reprit-il, je vous promets d'être sage, Robert. Mais de grâce écoutez-moi. Vous m'avez sans doute compris un peu déjà ce matin, laissez-moi maintenant tout vous dire; vous jugerez après et vous verrez bien si j'ai tort.

« Quand je soutenais que Cornélis eût

été en droit de frapper Mme Termonde, je savais que Mme Termonde représentait ma mère dans mon esprit. Quand je vous demandais ce que doit faire un fils qui sait sa mère coupable, c'est encore à elle que je pensais. Vous avez remarqué, ce soir, combien elle semblait attentive aux paroles de mon père. Vous qui ignorez tout, vous supposiez sans doute qu'elle sortait enfin de son indifférence, prenait part à ses travaux, s'intéressait à lui. Détrompez-vous. Elle est trop vulgaire, trop simple, trop bête! oui trop bête, je maintiens le mot! Elle n'a jamais compris quoi que ce soit aux explications de mon père, elle ne s'avouera jamais quel homme admirable est M. Hersent.

— On ne peut en effet qu'admirer votre père, Jacques.

— Vous dites cela, vous, Robert, mais interrogez ma mère. Sa réponse vous édifiera. Non, savez-vous ce qui la captivait dans la conversation de mon père, c'est la nouvelle que les travaux allaient bientôt finir.

— Et puis après?

— Laissez-moi parler. Savez-vous encore ce que cela signifie pour ma mère, la fin des travaux? Le départ, le retour vers Paris, la séparation, vous comprenez maintenant, la séparation d'avec son cher M. Dombrowski.

— Dombrowski?

— Oui, Dombrowski. Ah! faut-il, mon pauvre ami, que vous soyez aveugle, aveugle comme tous l'ont été ici, sauf moi. Oui, Dombrowski, ce Croate, ce je ne sais quoi, cette face plate de gigolo de dancing, cette raclure de ghetto est l'amant de ma mère. C'est pour lui qu'elle va à Cannes et à Saint-Raphaël, pour coucher avec lui qu'elle nous laisse seuls ici des journées entières! C'est pour cette moitié d'homme qu'elle a trahi mon père, mon père, entendez-vous, c'est-à-dire la bonté, l'intelligence, l'honneur! Je vous ai déclaré que je vous confierais tout, il faut que je vous raconte donc comment cela s'est passé. Il n'y a pas dans tout ceci un détail inutile.

« Avant notre arrivée ici, le ménage de

mes parents allait tant bien que mal, plutôt mal que bien.

« On déclare que les enfants ne voient pas ces sortes de choses, mais ce que je peux vous dire, moi, c'est qu'il n'est pas de témoins plus sûrs qu'eux, de spectateurs plus vigilants. Et puis ce qu'on tente de leur cacher, ils le devinent, ils le sentent. Mon père et ma mère avaient beau s'enfermer dans leur chambre pour me masquer leurs explications, j'aurai pu répéter, presque mot pour mot, leurs paroles. Et ceci pas seulement à quinze ans, mais à dix, Robert, à neuf, à sept, dès que mon intelligence a commencé à s'éveiller. Je passe. Il n'y avait eu peut-être jusqu'alors rien de répréhensible dans la conduite de ma mère et je l'aimais du fond du cœur, autant que mon père, plus peut-être! Elle avait une gaieté, une grâce que mon père ignore. Lui est toute gravité, tout sérieux; elle est un oiseau. Petit, elle me berçait avec des airs de danse, des chansons légères; j'ai dû ainsi entendre, à quatre ans, vanter l'adultère et

rire des maris trompés. A part ce, elle ne vivait que pour le monde. Toujours des bals, des sorties, des soupers auxquels elle entraînait mon père, bien qu'il rentrât harassé, le soir, de ses affaires et se montrât plus désireux alors de chausser ses pantoufles que d'endosser un smoking. Il n'y a pas de ménage qui puisse tenir dans ces conditions, il n'y a surtout pas d'estime d'enfant qui résiste à ces scènes conjugales. Ah! tenez, Robert, je vous disais que les événements ont plus de poids que les années et qu'à seize ans, je connais mieux déjà la vie que d'autres à trente. Un conseil, si vous éprouvez jamais le désir de vous quereller avec votre femme, noyez vos enfants d'abord ou divorcez le plus tôt possible, ce sera le meilleur service que vous pourrez rendre à vos gosses!...

« C'est ainsi, poursuivit-il, que j'avais appris par degrés à mésestimer ma mère, à me détacher d'elle, et pourtant, je vous le répète, je n'avais encore aucune raison précise de lui en vouloir. Il a fallu notre arri-

vée ici et sa liaison avec Dombrowski pour m'éclairer sur sa véritable nature.

« Dans les débuts naturellement, elle a crié au supplice : enterrer à Saint-Salvat une femme de trente-deux ans (notez que j'en ai seize et que ma présence l'empêche de retrancher encore quelques mois), quelle idée mon père avait-il eue d'accepter cette construction de route ! Périsse plutôt l'aviation française que de manquer à Paris les vendredis de l'Opéra ! Pour une fois, mon père tint bon ; vous allez voir quelle récompense lui valut sa fermeté. Huit jours après le début des travaux, le ministère crut utile de remplacer le sous-ingénieur français, qui avait déjà fait ses preuves sous la direction de mon père et reçu, à la Marne, une balle allemande en pleine figure, par un ancien sujet autrichien. Si ma mère dut jamais bénir les gouvernements de gauche, ce fut, sans aucun doute, en cette occasion. Bref, le pauvre mutilé parti, Dombrowski arriva soigné, frétillant, pommadé, verni comme une peau de phoque, et il lui suffit de s'at-

tendrir avec ma mère sur la *Medit'-rranée*, (c'est ainsi qu'il prononce) pour qu'elle le déclarât sympathique.

« Mon père naturellement ne soupçonna rien. Il semblait heureux que l'arrivée d'un nouveau visage — je dis visage pour être poli — divertît sa pauvre exilée. On reçut ici Dombrowski, comme mon père sait accueillir les gens qu'il estime, on le combla d'amitiés, de prévenances, ce fut un mois délicieux.

« Dombrowski, de son côté, fut galant, trop galant peut-être et c'est ce qui m'ouvrit les yeux. Ses visites devenaient vraiment trop fréquentes, les fleurs qu'il envoyait emplissaient la vérandah; et puis ces cadeaux incessants qu'il faisait à ma mère, cette bague qu'il lui donna, ces partitions d'opérettes, dont intentionnellement il soulignait de l'ongle les endroits passionnés! Quand nous ne déjeunions pas ici avec lui, c'est Dombrowski qui nous invitait à Cannes, à Beau-Rivage, à la Réserve; et, dans ces dîners, ces promenades en automobile où

l'on entraînait mon père, où l'on me charriait moi aussi, je surprenais des signes mystérieux de ma mère à ce bellâtre, des coups d'œil furtifs, des gestes qui ne trompent point. J'eus bientôt la certitude morale que ma mère était devenue la maîtresse de Dombrowski et que leur cynisme n'aurait désormais plus d'égal que la trop grande confiance de mon père. Vous le jugez peut-être ridicule, mais moi je l'en estime d'autant plus. Ce sont les jaloux, que hante la peur d'être trompés, qui sont ridicules, et mon père, lui, avait une trop belle âme pour soupçonner seulement une pareille vilenie.

Jacques se tut. Il était calme maintenant. Il parlait d'un ton froid, détaché, comme s'il planait au-dessus de cette misère humaine, dans laquelle il avait pourtant joué son rôle et qui l'atteignait encore si douloureusement. La grande paix de la nuit régnait dans la chambre. Je l'écoutais, assis contre lui au chevet de son lit, ma main appuyée sur son épaule, sentant sous la

toile légère du pyjama la tiédeur de sa chair. Certes, il avait raison de me le dire, plus que les années les événements l'avaient mûri. Cette révélation avait été un déchirement dans sa jeunesse, et que lui restait-il encore à apprendre de la vie, quand il en avait contemplé déjà toute la laideur!...

Il reprit : — Je vous disais donc, Robert, que j'avais acquis la certitude morale que ma mère était la maîtresse de Dombrowski. Ce que j'attendais encore pour la condamner définitivement, c'était la certitude matérielle. Croyez-moi, j'aurais donné beaucoup, j'aurais tout donné pour que cette blessure me fût épargnée. Seulement je n'aime pas rester dans les hypothèses, je veux savoir, j'ai toujours eu la hantise de savoir. S'il le faut, je commets pour cela une vilaine action, s'il faut faire quelque chose de bas et de dégradant, je le fais.

— Ici vous exagérez, mon petit Jacques.

— Je le fais, vous dis-je.

— Je vous crois incapable d'une vilenie.

— Eh bien, sachez que j'en ai commis

une! Est-ce une vilenie, d'ailleurs, je ne le crois pas. Quand on lutte contre le mal, tous les moyens sont bons, même les plus infâmes. Il faut être plus bête qu'un primaire pour condamner les espions, les agents secrets et les délateurs. Si j'avais vécu sous Torquemada, je me serais fait inquisiteur, et si je tenais un Bolchevik...

— Pour l'instant, vous ne tenez que moi, Jacques, et je ne crois pas...

— Vous, Robert, je vous embrasserais!

Pour la première fois, je sentis contre ma joue le baiser de ses lèvres; je le tins un moment serré contre ma poitrine. Ce fut une étreinte très longue, telle qu'aucune autre ne m'a jusqu'ici procuré d'extase.

— Mon petit Jacques, mon cher petit Jacques! murmurai-je.

— Non, ce n'était pas une vilenie, reprit-il. Je voulais, le cas échéant, être le sauveur de mon père, et si jamais notre bonheur ou sa dignité était en péril, garder une arme contre ma mère et contre Dombrowski.

Il retira de dessous son oreiller une

lettre froissée, fripée, que, des jours durant, il avait dû lire et relire, avec l'atroce désir de la mettre en pièces, une lettre, ainsi qu'il me l'expliqua, volée par lui dans le courrier de Mme Hersent et dont, pour rien au monde, il ne se fût dessaisi.

Je reconnus sur le papier l'écriture de sa mère.

— Jacques! m'écriai-je, qu'est-ce donc que cette lettre? Qu'avez-vous fait!

— Lisez! dit-il. Oui, Robert, voilà la lettre que j'ai dérobée un jour dans la boîte où ma mère venait de la glisser. J'en ai pris aussi une autre, une de Dombrowski, celle-là, arrachée à la complicité du facteur. Aux fautes d'orthographe près, elles se valent! Mais lisez, lisez donc ce qu'une femme qui a un mari, un fils, un foyer, une raison de se dévouer et de vivre, peut écrire à son amant!... Non, vous ne voulez pas lire, vous avez plus de scrupules que moi, Robert, vous respectez les secrets de Mme Hersent! Eh bien, écoutez alors, je la sais par cœur, moi, sa lettre! Je vais vous la réciter; je récite :

— Jacques, arrêtez! m'écriai-je. C'est maintenant que vous commettez une infamie!

Il ricana :

— Oui, puisque je répète les mots d'amour qu'elle a osé écrire à cet homme.

— Taisez-vous, cette femme est votre mère!

— Elle est la maîtresse de Dombrowski!

— Ce n'est pas à vous de la juger. Une seule personne était ici en droit de demander compte à Mme Hersent de ce qu'elle avait écrit ou de ce qu'on lui avait écrit.

— Mon père, n'est-ce pas?

— Oui, votre père.

— Aussi a-t-il lu l'autre lettre, celle de Dombrowski.

— Vous avez encore osé!

— J'ai *encore* osé, Robert! Cette lettre de Dombrowski, je l'ai également ouverte, puis, comme par mégarde, comme si ma mère l'avait laissé glisser dans un moment d'inattention, je l'ai jetée sous le bureau de mon père. Le moyen était lâche, perfide, mais je

me devais de l'avertir, sans ajouter à sa douleur le spectacle de la mienne, sans vouloir lui infliger cette honte de savoir que moi, son fils, je connaissais la conduite de ma mère et le tort qu'elle lui causait. Ah! Robert, jugez-moi comme vous voudrez, je suis assez malheureux pour avoir droit à quelque excuse. Je ne sais pas ce que peut être la jalousie d'un homme, mais je pressens les souffrances de mon père. Se dire devant l'être qu'on aime, qu'on croyait connaître et pleinement posséder, dont on se faisait fort de deviner toutes les pensées, tous les soucis ou toutes les joies : « A quoi donc pense-t-il maintenant? Quel souvenir quelle vision passent en cet instant dans cette tête qui songe? Quelle image suscite pour lui le mot que je prononce, quelle appréhension éveille mon silence, quel espoir fais-je malgré moi naître en lui? De quel mensonge suis-je à la fois le complice et la victime? Ah! Robert, tout cela est propre à vous rendre fou, fou de dégoût, de douleur et d'impuissante rage! Étonnez-vous après

ça que des malheureux épient, volent, tuent, fracassent les tiroirs d'un secrétaire, décachètent des lettres, se fassent plus abjects, plus ignobles encore que leurs bourreaux !

Son agitation avait repris. Il tremblait de nouveau, suffoqué par les sanglots qui lui montaient à la gorge. Il avait lancé si furieusement ces derniers mots dans le silence, que j'étais presque certain maintenant que son cri serait entendu. Trompé par la surexcitation de mes nerfs, je crus même percevoir le bruit d'une porte qui s'ouvrait. Peut-être M. Hersent allait-il venir! S'il montait, s'il nous trouvait, son fils et moi, dans cette intimité équivoque, qu'allait-il dire? Et de ma part, quelle explication pourrais-je lui donner?

De nouveau, je dus supplier Jacques de se calmer, lui promettre de me retirer s'il ne s'apaisait point.

— Il faut que vous sachiez tout, dit-il. Vous verrez alors à quel degré d'infamie a pu descendre ma mère, et, par contraste,

vous connaîtrez ainsi mieux mon père et la vraie noblesse de son cœur.

« Pour un être averti comme je l'étais, cette villa n'a pas de secrets. Tout s'entend à travers les feuilles minces de ses cloisons, à condition qu'on se donne la peine d'écouter. C'est ce que j'ai fait. Le soir même du jour où j'ai compris, à la figure bouleversée de mon père, que ce drame lui était enfin connu, j'ai épié dans le salon l'explication qui eut lieu entre ma mère et lui. C'est dans le cabinet de mon père qu'ils se sont parlé. Ma mère, dans son trouble, ne pouvait savoir quelle était cette lettre, ni de quelle mystérieuse façon mon père l'avait reçue. Peut-être a-t-elle supposé simplement une méprise, un oubli de sa part; les autographes de M. Dombrowski doivent en effet peupler son secrétaire.

« D'abord, en présence de la lettre, elle a nié, comme elles nient toujours devant l'évidence. Puis, bientôt, elle a changé d'attitude, elle a bravé mon père, réclamé, au nom de je ne sais quel droit, de je ne sais

quelles nécessités sentimentales, la liberté de son amour. Raisonner avec une femme dans ces moments-là, c'est demander à l'eau de ne pas mouiller, à la mer de demeurer immobile. Mon père lui parlait au nom de l'honneur et du devoir, elle lui a répondu au nom des sentiments et du caprice. A la fin, elle a osé lui proposer le divorce. Oui, toutes ces douces remontrances, toutes ces exhortations, tous ces appels désespérés de mon père, aboutissaient pour elle à cette conclusion. Elle mettait son mari dans l'alternative de renoncer à elle ou de tout souffrir en lui donnant sa liberté.

— Et M. Hersent à accepté!

— Cela vous indigne. Moi aussi cela m'a indigné tout d'abord. Comment me suis-je tenu alors pour ne pas me trahir, pour ne pas entrer à mon tour dans le cabinet de mon père et crier : « Eh bien, oui, chasse-la, laisse-la partir, qu'elle parte! » Puis, cet accès passé, j'ai admiré mon père. Si je l'ai jamais vénéré dans ma vie, ce fut bien à cette minute, quand, la main au récepteur

du téléphone où il s'apprêtait à réclamer immédiatement Dombrowski pour une explication, il a raccroché l'appareil. Il a tout accepté à cause d'elle et surtout à cause de moi. Il n'a pas voulu que cette honte d'un divorce souillât le nom qu'il porte et pût ternir aux yeux du monde la réputation de sa femme. Il a songé à mon avenir et au désastre qui résulterait pour moi de cette décision. Un fils de divorcés, c'est, quoi qu'on dise, un être taré par avance, comme un enfant de banqueroutier ou de failli, et un divorce toujours un stigmate, une sorte de mauvais point aux yeux du monde, ainsi qu'une vilaine maladie familiale que l'on redoute de voir se reproduire à travers les générations. Enfin il n'a pas voulu, lui qui me croit étranger à toute cette histoire, que je souffrisse comme lui de la faute de ma mère. Remarquez-le, quand il croit deviner que je pressens la vérité, deux sentiments l'agitent, celui d'une affection plus vive pour moi et la peur de mon soupçon. Malgré sa répugnance il n'a cessé de demeurer en face

de moi correct avec ma mère, aimable et déférent pour elle, sévère si je lui refuse un seul de ces égards que pourtant je ne lui dois plus. Ah, mon pauvre Robert qui me croyiez encore un enfant, ne l'ai-je pas vécu moi aussi *André Cornélis*!

— Et Dombrowski? demandai-je. Il demeure pourtant en rapports courtois avec votre père.

— Dombrowski, reprit Jacques, n'est pas métèque pour rien; c'est un lâche. A moins que ma mère, par délicatesse féminine — il ricana douloureusement — ne lui ait caché tout ceci. Oui, mon père continue à le voir et à lui parler. Il a d'ailleurs une trop haute idée de son devoir professionnel pour abandonner la tâche qui lui est dévolue. On lui a dit de construire cette route, il la construira; on lui a adjoint ce voleur d'amour, cet espion peut-être, et il s'est incliné devant la décision du ministre, quelque haine qu'il puisse avoir du régime et quelque abjection que lui puisse inspirer cet autre Dombrowski gouvernemental. Et voilà, je vous ai tout dit

maintenant, Robert; j'ai eu tort peut-être, mais je me sens soulagé. Je n'aurais jamais osé confier ce secret à d'autres, avec vous j'ai eu ce courage. Je vous aime tant! Je me sens si confiant en vous, si près de vous, maintenant que je vous ai parlé!

Qu'avait-il besoin de m'adresser ces paroles, d'appuyer d'un baiser cette nouvelle preuve d'amitié? Tandis qu'il se serrait contre moi, qu'il approchait de moi sa bouche toute frissonnante encore de sanglots, ses joues où je goûtais une âcre saveur de larmes, n'étais-je point déjà à lui corps et âme, ne répondais-je pas à toute sa tendresse par l'amour qu'il avait éveillé dans mon cœur.

Cher petit Jacques, qui condamnes ta mère, ne m'obligeras-tu pas à devenir un jour plus coupable qu'elle encore, à cause de toi!...

CHAPITRE VII

3 juin.

MAINTENANT que Jacques s'est délivré en moi de son secret, il me paraît soulagé, redevenu plus enfant, presque joyeux. Il me semble qu'il respire mieux et que moi aussi je respire mieux, que tout le monde ici a un air plus dégagé, moins contraint. C'est une illusion peut-être, mais j'ai cru noter moins de tristesse sur le visage de M. Hersent, et Madame elle-même paraît déserter moins souvent la villa. Elle abandonne par contre l'opérette pour des occupations plus sérieuses. Je l'ai entendue jouer hier un Nocturne de Chopin. Plus que l'agrément que m'a procuré cette musique, j'ai été heureux de l'impression de sérénité qui s'est peinte alors sur le visage

de Jacques. Je le répète, tout ceci n'est en définitive que suppositions, et cet effort artistique de Madame provient sans doute d'une froideur naissante de Dombrowski. Mon Dieu, la pauvre femme n'a plus vingt ans, sa liaison date de six mois : le piano, cet admirable dérivatif aux impatiences sentimentales des jeunes filles, devient-il peut-être le pacificateur d'une trentaine délaissée. Autre chose : M. Hersent est proposé pour la rosette d'officier au 14 Juillet; encore un facteur dont il faut tenir compte dans l'évolution amoureuse d'une femme.

Nous avons accompagné M. Hersent aujourd'hui sur la route. Comme il nous l'avait laissé prévoir, les travaux sont en cours d'achèvement. Besogne détestable d'ailleurs, que celle à laquelle il prête son intelligence ! Un affreux serpent blanc, une monstrueuse croupe de cailloux concassés et de macadam vont remplacer le petit sentier paresseux qui rêvait sous les pins. Désormais des camions assourdiront, dans un fracas de trompe et d'avertisseurs, ces bois re-

cueillis, chers au caprice audacieux des chèvres; ce sera la revanche du pétrole sur la résine, du caoutchouc sur le liège, de la mécanique sur la poésie et des militaires sur la Beauté. Pour l'instant, on a fait surtout un prodigieux massacre d'arbres, ce qui est à notre époque la marque indéniable du progrès.

Tandis que Jacques suivait à côté de son père les explications d'un compagnon, je contemplais les ouvriers. Ce sont pour la plupart des Polonais et des Italiens, les uns, de grands garçons blonds, d'un blond un peu brûlé, avec des yeux candides, d'une nostalgie soumise de moujiks, les autres de petits Piémontais, ramassés et alertes, inquiétants, sauvages, montrant sur des corps de bronzes antiques des profils réguliers d'Imperators. Sous la chaleur torride, ils travaillent demi-nus, le torse libre ou simplement protégé d'un mauvais maillot qui découvre leur bras et leurs cous. L'effort ployait leurs nuques, une sueur brillante accentuait la courbe des épaules, ombrait

la chair de reflets fauves. Ils évoquaient ainsi je ne sais quels captifs de conquérants antiques, quels Volsques, quels Égyptiens, quels Barbares. Un désir de domination, de cruauté s'élevait en moi en les contemplant. J'aurais voulu pouvoir les frapper, les maintenir plus broyés, plus ruisselants encore sous ma volonté redoutable, plus que la sueur voir couler le sang sur leurs épaules, meurtrir et déchirer leur chair. Puis la pitié naissait en moi ; un désir aussi malsain, aussi déraisonnable que le premier, un besoin de générosité et de tendresse, de douceur fraternelle et d'humanité consolante. Je me rappelais ce que M. Hersent m'avait, non sans effroi, confié un jour de leur vie galérienne. Pauvres, parqués dans des baraques, entassés en commun sous des planches sans air, ils vivent ainsi dans la plus bestiale promiscuité. La misère et l'alcool les excitent, le manque de femmes les exaspère ; il s'élève entre eux des rixes sanglantes, il se noue de monstrueuses relations. Quel équivoque besoin de souffrance m'a donc fait

soudain désirer de partager leur vie, d'être à mon tour une de ces pauvres brutes, livrée à ses seuls appétits?

La voix de Jacques m'a réveillé; il était près de moi et contemplait également ces hommes au travail. « Vous les avez vus? » m'a-t-il dit. Que signifie cette phrase? A-t-il remarqué mon attention? Cache-t-il sous ces mots une ironie, une intention, un reproche? Pourtant ses yeux brillaient d'une flamme que je ne leur connaissais pas encore; ils n'avaient plus leur claire limpidité, leur douce candeur d'enfant. Aurais-je, sans m'en douter, éveillé chez lui le même trouble que celui qui, chaque jour, un peu plus m'agite; y a-t-il entre lui et moi une implacable fatalité, un instinct plus fort que son innocence et que mon respect?...

CHAPITRE VIII

4 Juin.

A quoi bon me le dissimuler plus longtemps, j'aime Jacques. Ce que je croyais n'être en moi que de la tendresse, de l'amitié, est bien de l'amour. Je l'aime à mon insu depuis notre première rencontre, depuis ce matin radieux où je l'ai vu s'avancer vers moi dans le cabinet de M. Hersent. Tout ce qui fut mon trouble, mon inquiétude, jusqu'à mon ennui des premiers jours et cette triste escapade à Saint-Raphaël, dont je garde encore à distance un insurmontable dégoût, c'est lui qui l'a dicté. Je l'ai aimé dans ce travail que pour lui je m'efforçais de rendre plus instructif, dans la douceur de ces promenades que je

choisissais plus attrayantes. Hier encore, devant ces hommes au travail, n'était-ce pas surtout à lui que je pensais, et dans ce désir soudain de domination et de pitié, n'était-ce pas sa chère image que j'avais devant les yeux?

Et puis, il y a entre nous un peu plus d'intimité, chaque jour; ce bain, ces longues veillées dans sa chambre, où, assis au chevet de son lit, comme en cette nuit où il m'a confié sa peine, je le sens indissolublement lié à moi. Toute la nature, d'ailleurs, conspire à créer autour de nous une atmosphère amoureuse. Rien ne vient troubler le calme de la maison, nos voix se font mystérieuses, chuchotantes. Elles se perdent dans le bruit uniforme des pins et le rythme de la mer. Tous les parfums montent de la terre, toutes les fleurs s'épanouissent sous le poids léger de la rosée nocturne. Dans l'ombre, je devine plutôt que je n'aperçois la silhouette de Jacques, le moutonnement des draps et la blancheur du lit. Je ne sais même plus ce que je lui dis durant ces

heures exquises, et si je parle à Jacques ou à un autre moi-même, si je l'instruis ou si je le berce. Toute ma jeunesse revenue se fait éloquente pour séduire la sienne. Qui sait? Peut-être l'aimais-je déjà avant de le connaître. Je me rappelle maintenant mon enfance et ses troubles désirs, cette timidité et cette gaucherie qui furent si longtemps les miennes, comme si je portais en moi un secret trop fragile, que je craignais au moindre mouvement de briser. Je n'ai pas eu d'amis, car je redoutais déjà leurs jeux bruyants, leurs fureurs grossières de petits mâles.

Je suis demeuré jusqu'à quinze ans l'enfant solitaire et rêveur que les livres consolent et que son imagination emporte au delà d'une décevante réalité. J'ai erré dans les forêts de Brocéliande, volé parmi les génies des airs, j'ai chéri des pages et des princesses, et, mieux que pour leurs exploits, aimé les beaux chevaliers pour le drap blanc de leur tunique et leur force soumise aux pieds d'une reine endormie.

Puis est venu le collège, l'éveil encore enténébré des sens et l'inexprimable angoisse des premières amitiés. Ma timidité jointe à une sorte de pudeur, qui n'était alors peut-être qu'une hypocrisie de vicieux, m'ont préservé de leurs turpitudes, mais sans apaiser en moi cette soif d'inconnu que la vie ne m'a pas permis d'étancher. Et, de cette contrainte imposée, il m'est demeuré plus d'inquiétude que de profit, une sorte de refoulement douloureux, de déséquilibré, d'insatisfaction et de nostalgie.

Paris m'attendait à la sortie du collège. Hospitalier à l'étudiant pauvre, il m'a offert des plaisirs que j'avais follement surestimés. J'ai cru toucher à la réalisation de mon rêve. Pauvre rêve et pauvre réalité plus médiocre encore! Huit jours ont suffi pour me lasser de ces cafés où, dans la fumée des pipes et le grincement des dominos sur les tables, la Provence, l'Aveyron, le Cantal, Toulouse et Narbonne roulent leurs R furieux et préparent leurs futurs vétérinaires aux adulations de la démocratie; un an d'amour

vénal m'a détourné des femmes, avec, pourtant, çà et là encore quelques instinctifs sursauts de la bête, comme jadis à Saint-Raphaël. Mais que de dégoûts en retour, que d'insuccès, que de tragiques fuites! Et puis, sait-on jamais ce que ces essais-là vous réservent! Tout est imprévu avec les femmes, leur caractère et leurs dessous! Heureux encore, quand, sauves des tristes dangers que l'on traite à l'électrolyse, elles ne vous offrent pas bravement des chairs blettes, de cotonneuses poitrines, de décevantes académies. Enfin, et c'est là le pire, elles ne comprennent jamais rien à rien. Elles parlent lorsqu'il faut se taire, se taisent lorsqu'il faut parler, elles rient à tort et pleurent sans raison, elles ont des souliers qui les blessent et d'insipides histoires à vous raconter; tous leurs frères ont mal tourné, leur mère souffre d'aigreurs bizarres et je n'en connais pas une encore dont le père ne soit mort de quelque invraisemblable maladie.

Quant aux sentimentales, celles qui ne se donnent pas en vrac, mais se détaillent

dans des baignoires de cinéma ou sur des bancs de square, c'est toujours avec elles, au moment le plus pathétique, un bâton de fard qui s'égare, une épingle qui vous mutile, une maille de bas qui fiche le camp.

6 Juin.

Reçu ce matin une longue lettre de Chantavène. Il s'inquiète de mon silence et me rappelle que vont bientôt s'ouvrir les concours d'agrégation. J'avais presque oublié cette date fatale. Il va me falloir quitter Jacques pour quelques semaines, quelle tristesse ! Et puis voilà huit jours au moins que je n'ai pas ouvert un seul de mes livres. Tout ce travail me rebute, je ne vis plus qu'avec la constante pensée de cet enfant.

Même jour.

Mme Hersent a proposé à Jacques de l'accompagner à Cannes pour des emplettes qu'elle se propose d'y effectuer. Jacques a accepté. Je me suis senti d'abord heureux de sa décision. Maintenant, je lui en veux

de sa complaisance. Pourquoi accompagner sa mère, pourquoi cette amabilité intempestive? Quel droit d'abord a-t-elle de l'emmener? Il s'imagine peut-être que je travaillerai mieux pendant son absence. Comme si je voulais, comme si je pouvais travailler! Oh! cette mer trop bleue, ces pins monotones, et, sur la route, ce bruit lointain de pioches et de pics entamant le rocher! J'ai soif, je voudrais dormir, j'ai envie de pleurer, je m'ennuie!...

6 Juin soir.

Depuis toujours je n'ai jamais aimé que Jacques.

CHAPITRE IX

2 Juillet.

Et lui m'aime aussi! Le dernier sentiment qui me demeurait caché en lui, je le connais maintenant. Toute son âme est à moi désormais. Comment pourrais-je exprimer la joie que j'ai ressentie en surprenant cet aveu. Il ne l'a pas prononcé de façon formelle, mais aussi sûrement que je savais, que je voyais jadis qu'il était sur le point de me livrer son secret, aussi sûrement, je sais et je vois maintenant qu'il n'attend pour parler qu'un mot sur mes lèvres. Son amour est peut-être plus violent encore que le mien. Il apporte à chacun de ses sentiments cette nature passionnée qu'il tient de sa mère. Pour satisfaire ce nouveau

désir, il n'hésitera pas; il brisera tous les obstacles, il matera, s'il le faut, sa volonté et son orgueil. Il n'a pas hésité à voler dans une boîte la lettre que sa mère écrivait à son amant, il a arraché, pour la jeter aux pieds de son père, celle de Dombrowski. Tout ceci est-il donc possible! Comme les événements s'enchaînent, se culbutent l'un l'autre dans la vie! Ce qui, il y a huit jours, me semblait un rêve irréalisable, est maintenant une réalité. Il ne tient plus qu'à moi de vouloir.

Oh! oui, je comprends tout maintenant! Cette impuissance à réfréner en lui son secret, n'était que le besoin de rompre avec son passé pour se donner plus entièrement à sa passion nouvelle. Je comprends sa joie d'être libre, et cette fierté qu'il éprouve à pouvoir me dire : « Tu me connais maintenant tel que je suis! C'est une âme toute neuve que je t'apporte! » Et je comprends aussi ses colères, ses réticences, sa sombre humeur des derniers jours. N'a-t-il pas dû lutter encore pour se vaincre lui-même? N'a-t-il

pas souffert de l'ignorance où il était de mes sentiments ?

Qu'importe si ce que j'écris est cynique. Un jour, peut-être, je m'étonnerai en relisant ces lignes. Mais c'est alors seulement que je serai hypocrite. Que Mme Hersent soit bénie, si c'est à elle que je dois mon bonheur. Toute ma jeunesse perdue n'a été que l'espoir passionné de Jacques.

. . . . . .

Je voudrais retrouver la phrase exacte qu'il a prononcée cet après-midi. Je la sais pourtant ; je l'entends sonner encore à mes oreilles, mais, malgré moi, j'éprouve devant elle cette volonté de doute que nous offrons toujours comme une rançon préventive au bonheur.

Après le déjeuner, au salon, les rideaux rabattus contre le treillage qui sert de moustiquaire, nous étions assis sur le grand divan provençal. Il n'avait jamais fait encore aussi chaud qu'aujourd'hui. Je revois dans la mystérieuse pénombre ces fleurs épuisées, s'effeuillant, pétale à pétale, auprès du piano.

La maison silencieuse semblait muée en un bastion de défense contre le grand jour qui assiégeait la façade. Repoussé, tenu à distance, il filtrait pourtant par les interstices des portes, s'insinuait traitreusement jusqu'à nous, luttait, encore tenace, dans le battement douloureux de nos artères, le bourdonnement d'une grosse mouche, âme vibrante de cette chaleur et démon berceur de notre indolence.

Soudain, dans ce silence un peu gêné, la voix de Jacques :

— Robert, à votre tour, pourriez-vous me confier un secret ? Quand vous étiez plus jeune, au collège, est-ce que vous avez eu un ami ?

— Pourquoi cette question, Jacques ?

— Parce que je voudrais savoir, parce que j'aime à tout savoir, je vous le répète.

— Qu'entendez-vous par ami ? Des compagnons, des camarades ?

— Je vous ai dit un ami, Robert.

— Dans ce cas, non, je n'ai pas eu d'ami.

— Ah ! tant mieux. Moi, non plus, je n'ai

pas eu d'ami. Avant votre arrivée, j'ignorais même ce que pouvait être l'amitié. J'étais seul, je m'ennuyais, je ne me confiais à personne.

— Et maintenant?

— Je vous ai; cela me suffit. Depuis que vous êtes venu, je commence à comprendre ce que ces mots signifient : aimer quelqu'un.

— Attendez-donc un peu plus tard pour parler ainsi; une femme...

Il sursauta comme piqué à vif, et secouant la tête rageusement :

— Une femme! Vous aussi, vous n'avez que ce mot à la bouche, une femme! Les femmes, ah! ah! les filles de la rue Basse à Saint-Raphaël, n'est-ce pas? les Anglaises de Beau-Rivage, ma mère...

— Vous voyez bien que je ne suis pas sérieux, que je vous taquine.

— Mais moi je suis sincère.

— Mon pauvre petit!

Il y eut un nouveau silence. Ses yeux me regardaient fixement : ses mains brûlaient.

— Robert!

Je l'arrêtai d'un geste.

— C'est donc vrai; vous m'aimez un peu, murmurai-je. Alors, si je vous demandais de me prouver votre amitié, si je vous avouais...

Il me répondit simplement :

— Comment pouvez-vous douter de moi encore? Comment avez-vous jamais pu douter de moi, Robert?...

Même date, le soir.

Qu'est-ce que j'attends pour aller le trouver? Il a voulu monter plus tôt que d'habitude, ce soir, dans sa chambre. Au moment de me dire adieu, il a prétexté qu'il avait à me parler et m'a demandé de venir le voir, lorsqu'il serait couché. Toutes les nuits, je passe ainsi de longs instants avec lui au chevet de son lit. Qu'est-ce que j'attends donc, ce soir? Est-ce un dernier raffinement qui me fait prolonger ainsi délicieusement cette attente?...

Je ne me comprends plus. Ma fièvre à

éveiller l'amour dans l'âme de cet enfant, mon anxiété en attendant son aveu, ma joie à le surprendre, mon désir, et maintenant ces réticences, ces scrupules soudains, cet éternel doute, ce « pourquoi », « à quoi bon » ?

Serai-je donc toujours le même? N'ouvrirai-je jamais les portes du bonheur que, tels ces voyageurs qui soulèvent les dalles des tombeaux anciens, pour, après une vision furtive, au premier contact de l'air, voir s'évanouir la dépouille intacte qu'elles recouvraient. Pourquoi cette crainte? Une appréhension religieuse me tourmenterait-elle à mon insu, ou bien serait-ce la peur inavouée du ridicule?...

6 juillet.

Jacques s'étonne du changement qui semble s'être opéré en moi. Ce n'est plus lui qui me fuit, mais moi qui l'évite. J'oppose à sa tendresse plus vive une froideur qui le déconcerte. J'ai refusé depuis deux jours d'aller passer auprès de lui nos veillées habituelles.

Je doute. J'ai peur de moi-même. Je voudrais fuir. Cette candeur d'enfant, cette fran-

chise m'ont désarmé. Je le revois couché sur son lit, la nuit où il m'a confessé sa détresse. Il y avait alors tant de noblesse, tant de droiture dans cette âme!

J'ai maintenant l'impression d'être au bord d'un abîme, de côtoyer une infamie. Et puis, ce n'est qu'un enfant, quoi qu'il en dise, un enfant que l'on m'a confié. « Laisser s'épanouir librement cette petite âme, étayer sa confiance, » ces mots m'obsèdent, et avec eux le souvenir de ce premier entretien dans le cabinet de l'ingénieur. Enfin, n'est-il pas venu à moi simplement par abandon, par dégoût de sa mère?

Mon Dieu! Que ne puis-je prier, je me sens faible, lâche, et je voudrais lutter et me vaincre!

M. Hersent m'a annoncé que, dès novembre, nous partirions pour l'Algérie où l'on projette de nouvelles routes. Il m'a demandé de ne pas quitter Jacques et de l'accompagner. Si je ne pouvais aller en Algérie, Jacques me supplie de l'emmener avec moi à Paris.

CHAPITRE X

16 juillet.

Ma décision est prise, je l'ai longuement pesée toute la nuit et toute cette journée. Quelque douleur qu'il m'en coûte, j'irai trouver demain M. Hersent et je lui donnerai mon congé. Je veux partir, ou plutôt, je dois partir. Si je demeurais ici, si je suivais Jacques en Algérie ou l'emmenais avec moi à Paris, ainsi qu'il me le propose, je commettrais non seulement une infamie contre moi-même, mais contre son père et contre lui. Oh! je ne me dissimule pas mon mérite à accomplir cet acte, et qu'il eût été doux, qu'il eût été délicieux d'enfreindre cette loi. Tout ce que dans ma pauvre vie ténébreuse

j'avais rêvé de rencontrer, je l'ai trouvé ici. Tous ces désirs insatisfaits de mon enfance, je les eusse apaisés dans l'amour de Jacques. Je sais bien que ce qui m'attend en retour, ce n'est pas seulement la misère physique, mais surtout le désespoir, la misère morale. Peut-être même ai-je tort de vouloir dominer ma nature par égard pour cet enfant, et, dans son propre intérêt, n'eût-il pas mieux valu ne pas m'opposer à ce qu'il demandait de moi? Point n'est besoin des pédants efforts d'une physiologie allemande, pour m'avertir que nul penchant ne se domine, que nous n'oublions pas, que nous ne nous domptons pas, que nous refoulons simplement, si bien, qu'un jour, ces désirs, un instant mâtés, se redressent plus impérieux et plus sauvages. Il se peut que je paie très cher les scrupules de ma conscience et que je me réveille plus abject que je l'eusse jamais été. Si j'avais le bonheur de croire en Dieu, comme un saint de jadis, je lui offrirais ce mérite et il l'échangerait pour moi en un or plus précieux. Malheureuse-

ment je ne crois pas, ou, plutôt, je crois ne pas croire, ainsi que le font tous les athées. Mon intelligence trop jeune n'a pas encore digéré le poison funeste que lui ont servi sous forme de rationalisme, de déterminisme et d'autre science indigente, les maîtres qui avaient le devoir de former mon esprit et, plus encore, celui d'élever mon âme, de m'inspirer, au moins, la consolante certitude que j'en avais une.

Alors, dira-t-on, pourquoi ce refus et ces réticences? Pourquoi ce doute d'une part et cette affirmation de l'autre? Ici, doux Chantavène, je reviens à tes leçons. Tu ne m'as pas montré Dieu, noble philosophe, mais son équivalent, ce qui, dans ton esprit, remplace Dieu, ce qui, dans le mien, s'identifie avec lui et m'amènera peut-être un jour à le comprendre : la Beauté.

J'écrivais ici même que j'avais cru l'apercevoir en ce matin de mars, où la mer, les arbres, le ciel et ce pays aux noms délicieux m'avaient accueilli, tout boueux encore de misère parisienne et tout souillé par la

fumée du chemin de fer. Je l'avais entrevue seulement, car je n'en étais alors qu'aux prémices; mais, quoi qu'il en fût, je la sentais déjà toute proche, elle m'attendait, elle me baignait de son souffle, elle me faisait tressaillir de sa divine présence. Par-delà cette route, dans les murs de cette villa où je pénétrais, ignorant encore de mon destin, était Jacques! Cette douceur, cette lumière, ce pur amour vers lequel anhélait tout mon être, c'est lui, c'est sa jeunesse, sa pureté qui me les ont enfin révélés. A partir de ce jour, j'ai non seulement frôlé le bonheur, mais je l'ai touché. J'ai été heureux, pleinement heureux. J'ai enfermé le bonheur en moi, comme une liqueur suave dans un vase d'élection. J'avais trouvé ce que vainement je cherchais, une âme proche de mon âme, un cœur qui n'attendait que mes mains pour le pétrir et le façonner, une intelligence qui, tel un pur miroir, reflétait mon intelligence, me rendait son image plus brillante et plus nette, comme un paysage entrevu dans la claire transparence de l'eau. Que

pourrais-je demander de plus? Ma tâche est parfaite puisqu'elle n'aura pas été inutile et mes désirs sont comblés, puisque, ayant voulu posséder un être, je vivrai désormais dans la mémoire de cet enfant.

Si je pars maintenant, je n'aurai rien offensé de ce qu'en lui je vénère; aucun acte vil, aucune image basse et vulgaire ne souilleront pour moi le souvenir de Jacques, ne terniront le mien en lui. Un secret désir tourmentait son cœur et sa chair, je lui ai révélé quel était ce désir; je ne lui laisse même pas le regret de l'avoir satisfait. Une douleur le courbait et j'ai allégé cette douleur par la confession qu'il m'en a faite. D'autres maîtres pourront venir après moi, d'autres amis, d'autres amours; je demeurerai pour lui le seul maître, le seul ami, et peut-être aussi le seul amour, celui qui subsiste dans le cœur des hommes, l'amour qu'on éprouve à seize ans. Pourquoi courir donc, avec la chance de prolonger cette folle aventure, le danger des regrets, des rancœurs et des désabus? Les hommes passent,

la jeunesse, l'amitié. Seul, le souvenir reste jeune; il faut le respecter, comme on respecte un enfant.

Que deviendrions-nous, d'ailleurs, à Paris? Un de ces couples hideux et ridicules, un de ces sordides ménages que l'on se montre du doigt en s'en moquant ou sur lesquels on s'apitoie, comme devant une folie étalée. Et même, si je m'accordais le répit de ce voyage en Algérie, ne serais-je pas déjà coupable? Ce qui fait à mes yeux la laideur des unions illégales, la bassesse des liaisons scandaleuses, d'un adultère comme celui de M^me^ Hersent, c'est l'incessante obligation de mensonge qu'ils entraînent, cette peur de la surprise qui s'attache à eux et force tous ces pauvres couples à se cacher, à se soustraire aux yeux du monde, comme une larve infecte se tapit dans l'ombre, comme une bête blessée va se terrer pour mourir.

M. Hersent m'avait donné une âme à former et je n'ai pas le droit de faillir à ma tâche. Puis, plus que jamais, je sens com-

bien la présence de Jacques ici est nécessaire, non du Jacques obsédé et nerveux que je créerais, mais de l'enfant candide que je veux qu'il demeure. Il se doit d'alléger la tristesse de son père, de lui faire oublier les déboires d'un ménage malheureux et tenter, s'il est possible, de rebâtir ce foyer dont un misérable a voulu la ruine. Je ne doute pas, d'ailleurs, qu'il y parvienne. M. Dombrowski part la semaine prochaine et je m'étonnerais que Mme Hersent le suivît. J'ai noté déjà ses essais de rapprochement avec son fils et son mari; elle deviendra sur le tard une Madeleine repentante, une mère et une épouse admirable, et terminera ses jours dans l'intransigeance morale et dans la dévotion.

17 juillet.

J'ai parlé à M. Hersent : j'ai communiqué ma décision à Jacques : son désespoir me torture. J'ai dû lui promettre que nous nous reverrions. C'est à cette seule condition qu'il s'est un peu apaisé.

20 juillet, 3 heures.

Non, Jacques, mon petit, je t'ai menti.

CE LIVRE, I DE L'ALPHABET DES LETTRES achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 mars 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

LA FUGITIVE

Copyright by Edmond Jaloux, 1926.

L'ALPHABET DES LETTRES

LA FUGITIVE

PAR

EDMOND JALOUX

J

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

A JULIEN OCHSÉ

I

Armand Crespenel rencontra Miss Dora Cleghorn chez Vogade, à Nice, à la fin d'une journée pluvieuse où la Méditerranée, cherchant sans le trouver son repos dans un lit sale, ressemblait à la Mer du Nord.

Il était alors en séjour chez sa tante de Balcézune, qui, une fois par an, l'invitait à passer un mois dans une petite villa vanille et pistache qu'elle habitait sur les hauteurs de Cimiez.

En quittant Paris, Armand Crespenel n'était pas fâché de déclarer à ses amis, sur un ton suffisant et détaché : « Je vais chez ma tante de Balcézune ». Il omettait de

dire que Mme de Balcézune s'était longtemps appelée Mme Grangeot. Mais la mort de M. Grangeot qui était un mari tyrannique, avare et jaloux, comme on en voit dans les comédies de l'ancien répertoire, l'ayant faite riche et indépendante, son premier acte de liberté avait été de prendre le nom de sa belle-mère qu'elle avait poursuivie toute sa vie d'une haine féconde et qui, en secondes noces, avait épousé un M. de Balcézune. Et elle l'avait fait peut-être moins par snobisme que pour adresser à l'ombre de la morte un dernier outrage, en lui volant la seule chose qu'elle eût encore en propre.

A cette époque de son existence, — comme à toutes les autres, d'ailleurs, — Armand Crespenel cherchait une situation qui fût en harmonie avec ses facultés. Ce qui rendait cette recherche vague et indéterminée, c'était son ignorance absolue de la nature de ces facultés.

— Armand a plus de brillant que de fond, mais c'est un excellent cœur, disait

sa mère, qui ressemblait à une vieille fée, mais à une fée qui, prise à ses propres sortilèges, eût été métamorphosée en marchande à la toilette.

— Mon fils est un imbécile et de plus, c'est un paresseux, disait son père, architecte fantasque et malchanceux, mais il est foncièrement honnête. S'il avait un peu plus de bonne volonté, on aurait peut-être pu faire de lui l'encaisseur-type.

— Armand est un bon garçon, pensait le chœur de ses amis. Il est gai, cordial et spirituel, et de plus, il nous aime beaucoup. On peut passer avec lui une heure sans ennui. Que lui demander de plus ?

Quand à la tante de Balcézune, elle avait pour Armand une certaine estime : il écoutait sans fatigue apparente le récit de ses innombrables martingales. Elle n'habitait en effet Nice que pour mieux fréquenter Monte-Carlo.

Armand connaissait ces diverses opinions; selon les jours et les circonstances, il les partageait successivement. Il croyait

cependant en général qu'on ne rendait pas un suffisant hommage à son énergie latente. Comme il n'était pas têtu, il reconnaissait volontiers que cette énergie s'était peu manifestée jusqu'ici, mais il attribuait cette défaillance chronique à la pauvreté de sa vie sentimentale.

— Que je sois aimé, se disait-il, et on verra!

Il sous-entendait par là que les succès faciles qu'il avait rencontrés auprès de quelques fillettes libertines et prétentieuses, affiliées à des maisons de couture, ne remplaçaient pas à ses yeux le véritable amour. Et il attendait celui-ci pour révéler sa nature de laquelle il attendait beaucoup, sans savoir au juste quoi.

Cependant Armand Crespenel crut son destin fixé ce jour où Nice ressemblait à Ostende et où il vit une jeune fille qui commandait des violettes cristallisées, se tourner vers M^me^ de Balcézune, lui sourire et venir vivement à elle.

Elle était longue et svelte, avec des

cheveux d'un brun légèrement doré sur les bords; comme si, après les avoir exposés au soleil, on les avait ramenés trop tôt à l'ombre; sa peau, exagérément rose, avait quelque chose d'artificiel; elle semblait fardée et mal fardée. Miss Cleghorn ouvrait avec étonnement de grands yeux gris, à paillettes d'or, que le spectacle du monde commençait à peine de décevoir. L'ayant rapidement admirée, Armand abaissa son regard et vit les pieds les plus étroits. Cette charmante personne portait un costume de drap gris, des bas de soie grise, des chaussures de daim gris et des violettes de Parme au revers de son corsage. Elle avait l'air de sortir d'un roman de Dickens; on l'eût prise pour Agnès Wickfield, pour Ruth Pinch, pour Dora Spenlow; il y avait dans l'air qu'elle respirait du brouillard, du thé, des perspectives de pelouses vertes, des moutons dans un cimetière, au fond d'une maison de la Cité, et aussi le vol léger de deux vers de Keats, glissant sur leurs rimes, comme sur ses ailes une mouette.

Mme de Balcézune montrait d'autant plus de cordialité aux gens qu'elle les connaissait peu; à la réserve de son accueil, Armand estima qu'elle était très liée avec la jeune fille; il ne se trompait pas. Il apprit dans le courant de la conversation que sa tante avait beaucoup connu Mrs Cleghorn, fervente comme elle du trente-et-quarante et qui avait gagné, voici deux ans, sinon une fortune, du moins un monde meilleur où sans doute les martingales sont infaillibles. Il apprit aussi que Miss Cleghorn vivait à Paris, qu'elle travaillait dans un atelier et qu'elle faisait de la peinture. A ces mots, une extraordinaire émotion bouleversa l'esprit d'Armand Crespenel. Sa vocation véritable apparut à ses yeux. Comment n'avait-il pas compris plus tôt que l'art était la seule voie dans laquelle il pût déployer ses facultés extraordinaires. Il serait peintre, lui aussi, comme Raphaël et comme Miss Cleghorn. Mais son érudition picturale était faible et semée par le hasard plutôt que gagnée à d'austères études, il rêvait de com-

poser des œuvres analogues à celles que lui apportait sa mémoire : *Les Illusions perdues, la Mort de Babylone, 1814,* et cette toile si émouvante mais qu'il n'avait jamais vue qu'en gravure, dans le salon d'attente de son dentiste et qui représentait le Christ enfant dormant dans les pattes du Sphinx.

— Mon pauvre Armand, tu es encore dans la lune, dit soudain la grosse voix de Mme de Balcézune. A quoi penses-tu ? Tu ne vois pas que Mademoiselle Cleghorn te dit adieu ?

Le jeune homme esquissa un sourire, dont il eut le soupçon qu'il devait paraître idiot. Miss Cleghorn, en effet, debout devant lui, lui tendait la main. Il se leva maladroitement et la prit. Mais les doigts de Miss Cleghorn étaient fermes et durs et Armand sentit les siens fondre et fuir sous cette virile pression. Il aurait voulu s'écrier :

— Je ne suis rien à vos yeux, je le vois, mais attendez seulement que j'aie fini ma *Mort de Ninive* ou ma *Retraite de Russie.*

Moi aussi, je me servirai de vraie neige...

— Mademoiselle Dora viendra prendre le thé à la villa samedi, fit Mme de Balcézune, en se tournant impérieusement vers lui.

Les manifestations conscientes d'Armand Crespenel avaient beau être absurdes, comme il était très jeune, les inconscientes demeuraient spontanées et charmantes; il rougit de plaisir. Miss Cleghorn surprit cette émotion et en parut troublée. Elle brusqua les adieux et courut à ses violettes cristallisées.

Cinq minutes après, Mme de Balcézune et son neveu quittaient à leur tour Vogade. Ils s'arrêtèrent au bord du trottoir guettant le tramway de Cimiez. Il commençait de pleuvoir. Des bouffées de confiserie sortaient de toutes les maisons; le ciel bas rampait au-dessus de la mer; quelques masques déjà mouillés marchaient d'un air important; ils avaient échangé leurs visages véritables contre ces loups et ces dominos, et désormais, ils iraient à travers la vie en

offrant aux coups du destin ces figures de chiffon qui ignoreraient les larmes comme elles ignoraient le rire.

II

PENDANT la visite de Mme de Balcézune, Dora Cleghorn avait dit négligemment qu'elle travaillait au Jardin Zoologique de Cimiez, mais sans préciser l'heure. Aussi, pendant trois jours, Armand Crespenel s'y rendit-il en vain.

Le quatrième, il l'aperçut installée sur un modeste pliant, devant une volière où se prélassaient des cacatoès blancs à huppe citron, qui se dandinaient sur leurs barreaux, en abaissant et en soulevant une épaisse paupière de cuir sur un regard satisfait et centenaire.

Il s'approcha sans bruit et se pencha sur

son épaule; il aperçut un bariolage où il ne reconnut rien. Elle se retourna furieuse vers l'importun et rit de voir que c'était Armand.

— Je vous ai pris, dit-elle, pour un de ces imbéciles qui vous regardent pendant une heure sans remuer et sans rien comprendre à ce que vous faites.

Le jeune homme paya d'audace :

— Moi aussi, vous savez, j'ai commencé la peinture...

— Avec qui?

Il rougit de son mensonge :

— Oh! avec un petit professeur qui me donne des leçons à la maison. Il n'est pas très connu mais il prétend que j'ai des dispositions exceptionnelles. Je voudrais tant pouvoir me consacrer à l'art! Mes parents font des difficultés. Mon père voudrait que j'entre tout de suite dans les affaires.

— Il faudra venir à l'atelier avec moi.

— Je ne demande pas mieux.

— Je vais tous les matins rue Joseph-Bara. Nous avons comme correcteurs de très grands peintres, Max Lamblot, Sépa-

mirski et Ludwig Dupont-Zachée. Vous les connaissez, n'est-ce pas?

— Oui, oui, balbutia Armand qui n'avait jamais entendu aucun de ces trois noms.

— Il faudra me laisser voir vos études. Êtes-vous plus fort que moi? demanda-t-elle naïvement, en désignant le bloc sur lequel elle mêlait six ou sept tons pour obtenir scientifiquement la couleur immaculée de l'ara.

— Oh! non, je commence à peine, vous savez! Je serais très heureux de vous montrer ce que je fais, mais je n'ai rien ici. Je viens chez ma tante pour me reposer. Le docteur m'a défendu le surmenage.

Et il hocha la tête comme pour indiquer sa grande faiblesse.

A ce moment, il commença de tomber quelques gouttes d'eau; elles venaient lentement d'un ciel avare qui capitalisait ses nuages. Effrayée pour son œuvre, Dora l'enferma aussitôt dans sa boîte de couleurs et leva la séance. Armand s'empara de son pliant et comme ils n'avaient rien à faire,

ils visitèrent les captifs. Il n'y avait cette année-là, au Jardin Zoologique de Cimiez, aucune de ces bêtes magnifiques qui excitent l'imagination : ni le jaguar joueur et musclé ; ni la panthère de Java aux yeux de sirène, ni l'éléphant, bouddhiste convaincu ; ni le crocodile, valise future ; mais on y voyait ces animaux de rareté moyenne qui sont à la faune ce que sont aux vrais objets de luxe, les articles de soldes des grands magasins : le moufflon à manchettes, comme M. de Buffon, l'âne sauvage, pareil à l'âne domestique, le paon sans le tigre, la loutre familière, le sanglier des environs et des singes, nos cousins pauvres.

Dora et Armand s'arrêtèrent devant leur cage. Ils grelottaient de froid malgré la présence d'un palmier qui frappait sans doute leur esprit, mais ne les réchauffait pas. Ils essayaient, sans y parvenir, de joindre leurs idées. Leurs pauvres yeux malins et tristes clignotaient faiblement. Une guenon berçait dans ses bras un enfant qui geignait et, les paupières clôses, se pe-

lotonnait contre elle ; par moments, il toussait, et l'on voyait alors passer sur le visage de sa mère une expression aussi douloureuse et pathétique que celle qui bouleverse certaines figures de Giotto.

— Ma parole, dit Armand en riant, on jurerait qu'elle sait ce qu'elle fait.

Dora courroucée se tourna vers lui, et il vit des larmes dans ses yeux :

— Oh! dit-elle, vous êtes un vrai Français, sec et plaisantant de tout! Vous n'aimez pas les bêtes, vous n'aimez pas les fleurs, vous trouvez drôle qu'un singe souffre de voir souffrir son petit. Je déteste les gens comme vous...

— Pardonnez-moi, dit-il embarrassé. Si j'avais su que je vous froissais, je n'aurais pas fait cette innocente plaisanterie...

— Il ne s'agit pas de cela. Vous ne m'avez pas froissée. J'aurais voulu seulement que vous montriez plus de cœur.

Armand demeura fort penaud. La fin de la promenade fut triste. Il essaya de s'apitoyer sur un grand-duc, sur un écureuil, sur

un myopotame, mais Dora l'écoutait mal. D'ailleurs il se mit à pleuvoir très fort, ce qui augmenta la détresse des palmiers.

Armand invita Miss Cleghorn à se réfugier chez sa tante, mais elle regagna le tramway de Nice. Ils se séparèrent froidement. Crespenel, en entrant dans la villa vanille et pistache qui fondait sous l'averse, se disait qu'il n'aurait jamais le courage de reparaître devant les yeux de Miss Cleghorn et se demandait s'il ne s'expatrierait pas en Amérique, à la suite de cet incident, après avoir écrit à la jeune fille qu'elle avait été la cause de sa mort possible et même vraisemblable sous la dent d'un puma. Cependant, en cours de route, les circonstances changèrent. Il était déjà propriétaire d'un ranch important dans l'Arizona et venait de demander la main de Dora quand il aborda le salon de sa tante.

Il crut pendant quelques jours qu'il ne reverrait plus Miss Cleghorn. Son désespoir fut tel qu'il cessa de beurrer ses tartines à cinq heures, et qu'il eut parfois la nuit des

insomnies qui durèrent de vingt à trente minutes. Aussi descendit-il à Nice demander impérieusement à un pharmacien un remède énergique.

Mais Miss Cleghorn revint; il est vrai que ce fut pour annoncer son retour à Paris. Elle avait oublié l'incident de la guenon et montrait une grande gaîté.

— Elle a un amant à Paris, se disait le romanesque Armand. Je suis perdu!

Après le départ de Dora, il fut en proie à une mélancolie profonde. Nice l'excédait; les martingales de sa tante le rendaient fou de colère. S'il n'avait écouté que sa passion, il eût pris aussitôt le train de Paris. Mais sa tante lui donnait toujours trois cents francs quand il quittait la villa. Il craignit de la froisser.

Enfin, le grand jour vint. Mme de Balcézune l'accompagna à la gare. Comme un grand chien fidèle, le train vint se ranger à côté de lui. Armand envahit le wagon, marcha sur le pied d'une Anglaise, fortifia un des coins avec les journaux de la région

et jeta un regard de joyeux adieu à une Nice humide où les palmiers s'égouttaient comme des parapluies. M^me^ de Balcézune, émue jusqu'aux larmes, glissa une enveloppe dans sa main, et le grand chien noir s'élança en jappant comme s'il se sentait fier d'emporter Armand Crespenel et sa nouvelle fortune.

III

Miss Dora Cleghorn avait donné son adresse à Armand. Aussi, à peine arrivé, lui écrivit-il. Mais elle ne répondit pas tout de suite, soit par coquetterie, soit parce que son travail la préoccupait davantage que ce jeune homme à l'air désœuvré et que la tristesse des guenons n'émouvait point.

Elle finit cependant par lui fixer un rendez-vous rue Joseph-Bara. Entre un jardin qui aurait dû être envoyé dans le Midi et une cage vitrée pour grandes personnes, un mince couloir mena Crespenel jusqu'à l'atelier de Miss Cleghorn, où l'on semblait faire, plutôt qu'une leçon de peinture, un cours d'ethnographie comparée. On y par-

lait en effet tous les idiomes terrestres, et même le français, mais avec un accent. De nombreux Japonais s'en échappaient au moment où Armand y entra. Ils le regardèrent avec méfiance et se coulèrent si doucement autour de lui qu'il ne les vit pas disparaître. Une délégation de Walkyries leur succéda, dont il n'eût su dire si elles venaient d'Irlande, de Norvège et du Walhalla même. Leur rire roulait comme le tonnerre sur les nuées. Une figure d'inquisiteur passa ensuite, puis deux ou trois jeunes Américaines au visage de Sioux. Chacune de ces rencontres intimidait davantage Crespenel. Il entra dans l'atelier en rougissant. Heureusement, il était presque vide.

Dora s'élança vers lui :

— Venez vite, s'écria-t-elle. Nous allons déjeuner ensemble. J'ai découvert un bistro très *cosy*.

Cette proposition inonda Crespenel de sueur froide; il tremblait de ne pas avoir assez d'argent sur lui; mais il réfléchit qu'il pourrait toujours, si l'addition était trop éle-

vée laisser sa montre en gage chez le patron.

L'aspect sordide de l'endroit ne le rassura qu'à demi : à Paris, la sordidité se paie comme tout le reste. Les étrangers qu'Armand avait croisés rue Joseph-Bara remplissaient l'étroite salle basse, dont le sol était couvert de sciure, comme les salles des maisons closes de Londres l'étaient, au seizième siècle, de roseaux coupés.

Dora commanda successivement une poire, puis des harengs en conserve, de la salade, un sandwich et une tarte. Les jeunes filles de tous les pays du monde considèrent qu'un menu absurde est une victoire remportée sur leur famille et sur leur éducation. A côté d'elle Crespenel était honteux de ses œufs aux bacon, de son châteaubriand et de ses pommes soufflées. Elle lui apportait de même ses potins d'atelier, ses projets de natures mortes, ses souvenirs de Devonshire où elle était née; elle avait failli épouser un pasteur anglican, un sculpteur bulgare, un officier de l'armée des Indes; elle avait rendu visite à Claude

Monet, à Giverny; elle avait été présentée un jour au Président Wilson qui l'avait prise pour une Alsacienne et l'avait félicitée sur la défense de Verdun.

Tout cela se succédait sur ses lèvres dans un désordre charmant. Armand l'écoutait avec admiration. Que s'était-il passé dans sa vie de petit bourgeois parisien? Le coq n'avait pas besoin de chanter même une seule fois : il était prêt à renier ses parents, ses amis, sa ville natale. Il enviait la destinée de ceux qui ont eu quelque chose à raconter : Christophe Colomb, Casanova, le capitaine Dreyfus. Sans aventures, sans gloire, sans relations, sans passé, que faisait-il sur cette banquette de cuir défoncée, l'esprit inerte, le sourire crispé, en face de cette blonde fille qui avait son âge à peine et dont la vie était déjà si pleine?

Quand il voulut payer, Miss Cleghorn l'en empêcha.

— Non, dit-elle, je ne veux pas être votre invitée. Cela m'empêcherait de sortir souvent avec vous.

Cette proposition lui donna une singulière impression de délivrance. La terreur de ne pouvoir payer à la fois le déjeuner de Dora et le sien avait gâté tout son repas. Maintenant qu'il respirait à l'aise, il sentait combien il était amoureux. Mais comment le dire? Il n'avait jamais été très hardi avec les femmes, mais Miss Cleghorn l'intimidait plus que personne. Peut-être cependant avait-il de la peine à exprimer ses sentiments parce qu'il avait conscience de leur confusion. On ne se réfugie souvent dans le romanesque que par impuissance à réaliser pratiquement son amour : c'est par terreur de l'hôtel meublé que l'on veut cingler pour Paphos ou pour Amathonte.

Miss Cleghorn, elle, avait trop flirté pour penser beaucoup à l'amour; elle avait besoin de se faire les griffes sur quelqu'un, elle usait des gens comme les jeunes chats des coussins. Elle n'y entendait pas malice. Le rôle d'Armand était tout préparé, il n'aurait qu'à exécuter les gestes qu'elle attendait de lui. Elle le mena au Luxembourg voir

les enfants qui montent sur les chevaux de bois, étroitement attachés à leurs montures et suivis dans leur parcours paisible par des mères anxieuses qui tremblent de les voir tomber. L'agitation de ces pauvres femmes amusait beaucoup Dora.

— Malheureux petits Français, disait-elle, qui croirait qu'un jour ils prendront la Bastille!

Ces railleries vexaient Armand, mais il regardait la jeune fille et il lui pardonnait, à cause de ses yeux bleus, de si mal comprendre la poésie de nos foyers.

Elle chercha en vain le marchand de gaufres et voulut réciter devant son buste des vers de Verlaine, mais elle ne les connaissait que dans la traduction de Symons, et Crespenel les écouta pieusement sans comprendre leur signification. Dora déclamait d'une voix rapide et sifflante :

The singers of serenades
Whisper their faded vows
Unto fair listening maids
Under the singing bows.

Un moineau perché sur le front chauve du poète, l'écoutait avec sympathie. Le ciel se rapprochait peut-être pour entendre.

— Vous aimez les vers? demanda Miss Cleghorn.

— A la folie.

— Mon pauvre ami, vous savez bien que vous préférez parler de femmes au café avec vos camarades que de lire les plus grands poètes! Pourquoi vous faire plus beau que vous n'êtes?

Elle le quitta au seuil de la grille; elle voulait travailler, disait-elle.

Il la regardait s'éloigner dans la direction de la rue de Médicis, et le cœur battant, se demandait s'il y aurait jamais au monde un homme digne de l'amour d'une telle femme. Il est vrai qu'il concluait tout de suite après que cet homme ne pourrait être que lui.

*
* *

Armand revit souvent Dora; mais chaque fois qu'il voulait lui parler de son amour, il

avait l'impression qu'elle en riait d'avance et il se taisait avec dépit. Il lui en voulait de son silence et la rendait responsable de sa timidité.

— Elle n'a pas de cœur, pensait-il. Cela ne m'étonne pas. On n'aime qu'en France.

Il avait renoncé à la peinture, mais il apprenait l'anglais. Il disait à ses amis que, lorsqu'on le sait bien, toutes les carrières vous sont ouvertes. Mais le plus sûr résultat de ses travaux était l'insistance avec laquelle il parlait le français avec un accent britannique.

Cependant l'été approchait; Dora parlait de partir. Crespenel, désespéré par cette perspective, cherchait déjà un prétexte pour la suivre.

Sa tante de Balcézune ayant traversé Paris, il eut un peu d'argent et put inviter Miss Cleghorn dans un restaurant qui avançait sa terrasse au-dessus des pelouses du parc de Montsouris. Il faisait beau; le soleil avait jeté son échelle de cordes sur les arbres et se balançait entre les feuilles; les marron-

niers, devenus soudain très graves, avaient éteint leurs feux de Bengale. Un filet d'eau formait tout l'horizon.

En quittant la table, Armand entraîna son amie dans les allées. Un Vouvray sec et dansant lui rendait faciles les décisions extrêmes. Jamais il ne s'était senti plus libre, plus maître de soi. Ils s'accoudèrent à la balustrade d'un mont rustique, jeté au-dessus d'un lit de voitures d'enfants.

— Dora, dit-il avec calme, savez-vous que je vous aime ?

— Je le sais, dit-elle avec la même tranquillité, mais je ne le crois pas.

— Pourquoi ?

— Je n'ai aucune raison pour douter de vos paroles, mais j'en ai encore moins pour avoir confiance en vous. Votre intérêt est de me persuader, le mien est de rester méfiante. Vingt hommes m'ont juré la même chose. Et vous-même, combien de fois avez-vous prononcé la même phrase ?

Il balbutia qu'il n'avait jamais été sincère jusqu'ici.

— Oh ! Je le sais bien ! Je connais votre rôle aussi bien que vous. Vous me dites tout ce que j'attends de vous. Mais que c'est ennuyeux d'entendre toujours la même chose ! Je reconnais cependant que vous semblez plus véridique que beaucoup d'hommes, mais pour combien de jours encore ?

— Alors vous vous laisserez persuader ?

— Oh ! Oh ! Armand, pas si vite ! Il importe d'abord que je sache quel homme vous êtes. Que sais-je de vous ? Je vous vois souvent, c'est vrai, mais je vous vois dans la rue, au restaurant, en visite, dans des circonstances où personne ne montre rien de son vrai caractère. Vous pourriez devenir demain un sadique, un faux-monnayeur, un bigame, que je n'aurais pas le droit de dire : « Comme il m'a trompée ! » J'ai connu vingt garçons qui vous ressemblaient : l'un bat sa femme, l'autre joue et le troisième est pasteur dans un village de mon pays et il vit comme un apôtre.

— Je ne ressemble à aucun des trois, dit Armand.

En marchant il faisait de l'escrime avec sa canne contre les marronniers.

— Touché ! murmurait-il de temps en temps entre ses dents.

— L'arbre, oui, pas moi ! s'écria Dora agacée.

Il lui prit le bras avec autorité :

— Il faut m'aimer Dora, il faut m'aimer, parce que je vous aime vraiment, que je n'ai pas pour vous un caprice, mais un sentiment si profond, si durable.

Un enfant qui courait derrière une balle tomba devant eux. Dora se baissa, le ramassa et commença de l'épousseter. L'enfant pleurait avec de grands efforts comiques. Il aurait préféré se taire parce qu'il ne s'était pas fait mal, mais les larmes lui semblaient l'un des accessoires indispensables de tout incident de ce genre.

— Vous ne m'écoutez pas, Dora, cria Crespenel avec colère.

— Mon cher, vous n'aimez pas plus les enfants que les singes, et quand vous voyez la nature vous croyez nécessaire de me

faire une déclaration, comme dans vos ridicules opéras. Aujourd'hui, je suis un peu pressée. Venez prendre le thé avec moi demain, rue Jacob. Vous me raconterez vos petites histoires...

IV

Dora Cleghorn habitait, rue Jacob, deux petites pièces dans une vieille maison. On voyait de ses fenêtres un antique jardin dont les arbres grisonnants ombrageaient un buste à perruque du XVII^e^ siècle et un herbage romantique. Il n'y passait qu'un jeune homme blond en pyjama de couleur tendre qui cherchait des trèfles à quatre feuilles et ne semblait pas en trouver beaucoup, car il rentrait chez lui découragé.

Aucune des deux pièces que hantait Miss Cleghorn ne semblait être la sienne, mais habitait-elle quelque part? On ne voyait chez elle ni armoires, ni lit, ni pendule, ni bureau. Sur une table basse, une bible recou-

verte de noir voisinait avec un grand *Morpho* dont l'admirable azur remplissait un cercueil de verre ; ici ou là on apercevait des poupées, un masque funéraire du Congo en cuivre étincelant, une coiffure chinoise à plumes de martin-pêcheur, une ombrelle cassable du Second Empire et mille choses absurdes, burlesques et gracieuses.

De nombreuses études de Miss Cleghorn ornaient les murs, ainsi que des dessins ou des tableaux de ses maîtres et de ses amis : Lhote, Archipenko, Max Lamblot et Ludwig Dupont-Zachée. Armand les regardait toujours avec stupeur, ayant un autre idéal artistique que son amie. Mais il ne la contrariait jamais là-dessus, car depuis qu'il avait renoncé lui-même à être un grand peintre, il considérait que l'idéal artistique, comme la rougeole, est une maladie de jeunesse. Ainsi retrouvait-il sans effort les modestes convictions de ses ancêtres et se préparait-il de la sorte à former le goût futur de ses enfants.

Quand il entra, Dora préparait le thé

sur un réchaud de voyage, entre la Bible et le papillon.

— Avez-vous pensé à ce que je vous ai dit hier? demanda Armand, sans prendre garde aux occupations de Dora. Je n'ai pas dormi de la nuit; votre indifférence me désespère. Si vous n'éprouvez rien pour moi, pourquoi m'avez-vous laissé vous faire la cour ainsi?

— Vous m'avez fait la cour? dit Dora sans cesser de surveiller son réchaud.

— Vous ne vous en êtes pas même aperçue?

— Mon cher garçon, vous m'avez parlé de vous pendant quatre mois, vous m'avez entretenue de vos projets, de vos aptitudes, de votre mère, de vos amis. Je ne savais pas que cela s'appelât ici « faire la cour à quelqu'un ».

Armand rougit et demeura interloqué.

— Vous prendrez quand même du thé, n'est-ce pas?

Il était si humilié qu'il faillit le refuser, mais il vit bien que Miss Cleghorn n'en serait pas autrement affectée.

— Admettons que j'ai été fort discret avec vous, trop discret même... Oui, oui, trop discret... Eh bien, je ne le suis plus. Je vous aime, je vous le dis. M'aimez-vous, Dora? M'aimerez-vous jamais?

Dora prit la Bible sur la table et l'ouvrit:

« 14. Alors Ézéchias, Roi de Juda, envoya dire au Roi des Assyriens, à Lakis : « J'ai fait une faute : Retire-toi de moi. »

— Pourquoi me dites-vous cela, Dora?

— Ce n'est pas moi, c'est la Bible qui répond pour moi. Je vous jure que j'ai lu ce verset au hasard. C'est la réponse de Dieu.

— Vous croyez en Dieu? s'écria Armand.

— A qui croirai-je sinon en Dieu, répondit gravement Dora. Pas en vous, n'est-ce pas? — Une seconde tasse de thé, Armand?

Le jeune homme se leva en fureur.

— Je ne veux plus rien de vous, ni votre thé, ni votre amitié, ni votre Dieu. Vous êtes perfide et méchante, vous vous moquez de moi...

Mais Dora, impassible, reprit le livre relié de noir et l'ayant de nouveau ouvert au milieu, elle lit :

« 16. Que sert le prix dans la main d'un insensé pour acheter la Sagesse, puisqu'il manque de sens ? »

Armand accablé se laissa retomber dans son fauteuil boiteux.

— Vous ne voulez pas m'épouser ?

— Je vais passer quelques jours à Londres. Je réfléchirai à tout cela. Peut-être vous répondrai-je « oui » à mon retour. J'ai besoin de me recueillir, vous bousculez toute ma vie, vous êtes un terrible Français. Si je vous aimais, si je vous épousais, quel homme seriez-vous ? J'ai tellement peur d'avoir un maître !

Il lui jura qu'il ne le serait jamais.

— Nous n'avons rien en commun, dit-elle, ni le même Dieu, ni le même pays, ni les mêmes goûts. Je suis joyeuse quand je vois un énorme policeman de chez nous, impassible et correct, arrêter une file de voitures, et cela m'agace de voir vos petits

agents de police, furieux et mal habillés, qui ont toujours l'air de figurer sur la scène d'un music-hall. Je ne sais votre Verlaine qu'en Anglais. Il est vrai que vous ne le savez pas du tout...

— Je l'apprendrai.

— Je n'en crois rien. Quel homme serez-vous après m'avoir épousée ? Un fonctionnaire du mariage, je pense. Le surnumérariat vous convient mieux.

Armand fit une profession de foi délirante, mais Dora ne le croyait guère. Elle partait le surlendemain, elle demanda à son ami de l'accompagner à la gare.

*
* *

La gare du Nord, sous son armature de fer, gonflait sans répit ses bulles de fumée. Des voyageurs hagards et des employés sataniques rivalisaient de vitesse, les uns pour demander des renseignements, les autres pour les refuser. Cela faisait un désordre bien national. On ne laissa pas Armand approcher du quai où le train de

Calais était sous pression. Il attendit donc près de la chaîne tendue, serrant sur son cœur une botte de roses rouges qui avaient la forme de cœurs. Comme il était en avance il attendit longtemps. Enfin il vit Miss Cleghorn, tout en gris. Le porteur qui la suivait déménageait sans ménagements des valises en peau de porc, délicates et précieuses comme des bibelots. Armand rougit de honte en pensant au sac de voyage en tapisserie, orné d'un chien rouge, que son père lui avait donné, avec mille précautions, comme s'il s'agissait du Régent, et qu'il trimballait encore.

Dora alla d'abord reconnaître son wagon et l'encombrer à souhait; elle jeta sur la banquette une Bible et un volume de Verlaine, ainsi que le *Times* et des revues, *The Dial, das Kunstblatt* et *Valori plastici*, qu'elle avait achetées la veille pour ne pas être privée, en cours de route, d'aliments artistiques. Elle y joignit les roses serrées et compactes de Crespenel.

Il pensait déjà qu'il ne reviendrait pas

lui dire adieu. Son cœur battait, il avait envie de partir avec elle et il restait à côté du contrôleur, immobile, un demi-sourire aux lèvres, l'air absent, bousculé par des Anglais rapides qui marchaient en se déhanchant ou de vieux gentlemen qui transportaient avec peine leur hotte à *clubs*.

— Je croyais que vous ne reviendriez plus, dit-il, quand Dora le frappa sur l'épaule pour l'avertir de sa présence.

— Pourquoi ne serais-je pas revenue? Vous croyez toujours que nous jouons dans un mélodrame. Vous manquez terriblement de simplicité, vous savez.

— C'est que je vous aime.

— C'est surtout que vous aimez les complications. Au fond vous auriez été content que je ne revienne pas, parce que vos idées sur ma perfidie en auraient été flattées.

— Je vous jure que non!

Il avait l'air si jeune, si sincère, si confiant qu'elle se mit à rire.

— Armand, vous êtes un délicieux garçon, dit-elle.

— Alors votre réponse sera bonne ?
— Je ne sais pas encore. Espérez !
— Vous reviendrez bientôt à Paris ?
— J'y compte bien !
— Vous m'écrirez ?
— Je vous le promets.

Le chef de train fermait les portières. Dora tendit sa main à Armand. Il la baisa avec tant de vivacité qu'il heurta de ses dents la première phalange de son index. Cette maladresse lui causa un grand trouble. Il ne saurait donc rien faire comme tout le monde ! Dora volait vers son wagon. Elle se retourna une dernière fois pour agiter son mouchoir, puis disparut parmi les derniers voyageurs.

Armand resta sur le quai jusqu'à la fin. Il eut la satisfaction de voir le train se fondre dans sa propre fumée. Et quand ce fut fini, des larmes lui vinrent aux yeux et son cœur se serra : il eut l'intuition que Miss Cleghorn ne reviendrait pas...

V

Il ne s'était pas trompé. Jamais la capricieuse Anglaise ne lui écrivit. Elle lui avait donné son adresse à Londres. Les lettres lui revinrent avec la mention « Inconnue ».

Alors Armand Crespenel se mit à souffrir vraiment; il souffrit dans son amour et surtout dans son amour-propre, et ces souffrances-ci furent encore plus cruelles que celles-là. Longtemps il espéra, puis il vit bien que tout était fini.

Il oublia comme tout le monde et comme tout le monde il se maria. Son père avait un ami qui vendait de l'amidon et qui avait

une fille maigre et rousse, peu intelligente et de chétive santé. Mais avec sa personne, il offrait à son futur gendre une situation dans sa maison de commerce. Armand ne sut jamais s'il acceptait la place pour avoir la fille ou la fille pour avoir la place; mais il eut les deux.

On lui fit les honneurs d'un grand mariage; sa fiancée eut du blanc jusque dans les yeux; elle portait des fleurs d'oranger comme un général la renommée d'une défaite. L'orgue joua de la musique juive et quand il sortit de l'église, sa femme au bras, vingt photographes le fusillèrent à bout portant. Le même soir un express les emportait à Nice; en caressant de la main le velours frappé du sleeping, il regardait les longues campagnes noires qui couraient dans la nuit et il pensait à Dora Cleghorn. Il revoyait le geste frileux et mélancolique de la guenon qui berçait son enfant contre sa poitrine; puis il tournait la tête et regardait sa mélancolique épouse qui avait peur de lui. Sa jeunesse était bien finie.

Après son voyage de noces il éprouva à l'égard de sa femme un sentiment de tendresse qui dura quelques semaines : elle lui donnait trop peu pour qu'il ne fût pas tenté de surfaire ce peu et de s'en montrer comblé d'orgueil. Mais son entrée dans l'usine de son beau-père changea le cours de ses idées; il eut son bureau, son téléphone, sa dactylographe, ces jouets des gens sérieux. Il reçut des clients, donna des ordres, employa un argot spécial; tout cela lui donnait une idée fort avantageuse de son importance.

Au bout de deux ans, sa femme accoucha d'un garçon. Il en eut une grande joie; il avait craint un instant que les Crespenel disparussent avec lui. Pour obéir aux traditions de sa famille, Armand donna à son fils le prénom de son père, bien qu'il n'eût jamais eu à l'égard de celui-ci que des sentiments de sourde malveillance et de méprisante hostilité; mais à mesure qu'il vieillissait, il se rapprochait moralement de lui; sans doute, le gâtisme venu, se rejoindraient-ils totalement.

Dès lors, sa vie fut réglée; chacune de ses occupations comportait un tiroir spécial; il en avait un pour le père de famille, un pour le mari, un pour l'homme d'affaires; tous ses sentiments étaient portés sur fiches; jamais il n'avait à faire à un état inconnu. Il avait enfin trouvé sa vocation : elle était dans l'automatisme.

Il perdit successivement ses parents, puis son beau-père; chaque fois il fermait à clef un des tiroirs de sa vie morale et jetait la clef dans un puits. Sa grande crainte était que son fils, la majorité venue, se désintéressât de l'amidon et eût quelques-unes des billevesées qui avaient assombri la jeunesse d'Armand. Aussi fermait-il hermétiquement sa porte à tout ce qui n'avait pas un caractère uniquement industriel.

Huit années passèrent ainsi.

*
* *

Un jour, Armand Crespenel trouva dans son courrier une lettre de Dora Cleghorn. Elle lui demandait de venir la voir rue

Jacob. Il se jura incontinent de ne pas mettre les pieds chez elle et s'y rendit le lendemain.

Il revit dans le jardin feuillu le buste à perruque; mais le jeune homme en pyjama arc-en-ciel s'était évanoui. A sa place, un morose vieillard marchait à petits pas dans les allées bien ratissées, en s'appuyant sur une canne.

Chez Dora, rien n'était changé : les poupées, le masque funéraire, le diadème chinois, les études étaient bien à leur place; mais une couche veloutée de poussière argentait tout cela. Pas un meuble, un coussin qui n'eût un certain air d'abandon.

Mais est-ce bien Dora Cleghorn qu'Armand aperçoit sur ce divan déchiré ? Ou son ombre ? Il voit se lever à demi une longue personne maigre et flétrie, dont les cheveux aussi sont couverts de poussière et qui ouvre ses yeux désormais trop clairs dans un visage creusé et taché de rouge. Elle parle, et sa voix même est méconnaissable, — une voix rauque, usée, cassée...

— Mon vieil ami, lui dit-elle, comme je suis heureuse de vous voir!

Elle lui tendait une main si maigre que les bagues avaient dû en glisser.

— Pourquoi êtes-vous partie ainsi? dit Armand, avant même de s'asseoir, pourquoi n'avez-vous jamais répondu à aucune de mes lettres?

— Parce que je vous aimais, Armand, dit-elle en se laissant retomber sur le divan. Je peux bien vous l'avouer maintenant : je vous aimais. C'est pour cela que j'ai eu peur. J'ai préféré vous fuir, vous emporter au loin avec moi. Vous ne comprendrez sans doute pas ce sentiment. Je n'ai jamais osé toucher aux choses qui étaient le plus près de mon cœur... Que voulez-vous, c'est une maladie de mon esprit... Je n'ai jamais pu m'habituer à l'idée de faire avec vous un ménage, de sombrer jour à jour dans les menus ennuis, les plates vulgarités de la vie quotidienne...

Crespenel l'écoutait sans rien comprendre.

— Mais tout le monde se marie, dit-il enfin. Je me suis bien marié, moi !

— Oui, vous, fit-elle avec un imperceptible sourire.

Elle ajouta :

— Avant vous j'avais déjà aimé un homme. Lui non plus je n'ai pas eu la force de l'épouser. Mais je l'ai oublié depuis, et vous, Armand, je ne vous ai pas oublié...

Elle le regardait en ce moment, épanoui, déjà lourd, appesanti dans sa morne sagesse, et elle se demandait pourquoi elle l'avait aimé et pourquoi elle l'aimait encore. Mais elle avait chéri un Armand Crespenel qui n'existait pas et elle avait toujours su qu'il n'existait pas : c'était bien pour cela qu'elle l'avait fui.

— Je vous ai emporté, dit-elle encore, de pays en pays. Aussi n'étais-je pas seule. Et j'ai été si heureuse de demeurer ainsi fidèle à cet amour qui ne devait pas connaître de désillusion.

— Vous auriez mieux fait de m'épouser, dit-il, avec une rude suffisance. Oh ! ce

n'est pas que je sois malheureux!... J'ai une femme excellente, une très jolie situation et un bel enfant qui me donne beaucoup de consolation. Je ne me plains pas.

— Allons, vous êtes satisfait. Tant mieux! Les idéalistes ont toujours tort. Je tenais à vous revoir avant de partir pour la Suisse... Oui, je vais à Davos. Il y a un an, j'ai attrapé une pneumonie à Londres, et depuis ça ne va pas du tout. Il faut que je me soigne sérieusement. J'ai bien peur que ce ne soit ma dernière fuite. Mais qui le sait? Peut-être vous aimerai-je encore longtemps.

Armand, gêné, fit l'éloge des médecins; elle guérirait sûrement. Et soudain il pensa au singe tuberculeux que sa mère berçait dans le jardin de Cimiez.

— Vous rappelez-vous, dit-il, cette pauvre guenon de Nice, qui avait tant de chagrin. M'avez-vous assez secoué ce jour-là?

Elle jeta sur lui un regard indéfinissable. Elle avait eu, elle aussi, son songe d'une nuit d'été. Mais dans ce monde-ci on ne se

réveille pas de son ivresse simplement par ce qu'on la juge telle.

— Allons, dit-elle, au revoir, Armand, au revoir ou adieu. Continuez à jouir de la vie.

Il lui souhaita une bonne santé et s'esquiva. Cette visite lui laissait une impression pénible. Il n'était pas fâché qu'elle fût finie.

Il remonta vers la Seine, le jour était à son déclin. Sur le pont des Saints-Pères, il regarda un moment autour de lui.

— Et dire que j'ai voulu être peintre ! se dit-il avec surprise.

Le jardin du Vert-Galant étalait au-dessus de l'eau limoneuse ses roses, ses ambres et ses jades luisants. Derrière lui, une guirlande de maisons blanches se nouait avec négligence et, bûcher refroidi, Notre-Dame montait dans ses fumées lourdes.

De nouveau, Armand Crespenel cessa de voir : il pensait à lui.

— Au fond, j'ai bien fait de ne pas l'épouser ; je n'aurais pas été heureux avec elle. Mathilde lui est bien supérieure.

Et il ajouta en faisant signe à un chauffeur de taxi :

— D'ailleurs, quoiqu'elle en pense, Dora ne m'a pas vraiment aimé : elle ne pouvait pas le faire; ce n'est pas une nature dévouée.

CE LIVRE, J DE L'ALPHABET DES LETTRES achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 avril 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

MOISSON D'OCTOBRE

Copyright by Jacques Kessel, 1926

L'ALPHABET DES LETTRES

MOISSON D'OCTOBRE

PAR

JACQUES KESSEL

K

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

MOISSON D'OCTOBRE

La tâche n'est pas facile de suivre de Paris la littérature russe actuelle. Les livres publiés à Pétrograd et à Moscou arrivent ici avec des retards considérables. Parfois, on ne parvient pas à trouver les plus importants.

Quant à se faire une opinion d'après les jugements des écrivains qui viennent de Russie, la chose est assez délicate. Les uns condamnent en bloc toute la littérature née après la révolution, les autres la portent aux nues et affirment avec sincérité que, en dehors d'elle, il n'y a pas de lettres russes.

La passion politique, consciente ou non,

déforme les goûts. Elle altère également le libre jugement des critiques.

Il faut donc avec des matériaux incomplets, avec des avis contradictoires et en tenant compte d'une certaine partialité, qui dort au fond de l'homme le plus impartial, dessiner la courbe d'un mouvement chaotique entre tous, violent, exaspéré.

On excusera, je l'espère, les lacunes inévitables d'une telle enquête. D'ailleurs elle ne prétend pas à ce nom. Ce fut plutôt une plongée faite dans une mer encore bouillonnante, encore inconnue. Elle n'a pour mérite qu'une curiosité passionnée, une sincérité sans restriction, un amour profond de la Russie et des hommes russes.

J'ai commencé par dire les difficultés qui ont entravé ce travail. Mais elles portent en elles-mêmes leur récompense. Elles viennent toutes des conditions économiques, politiques, sociales où se débat la Russie en formation. Or ce sont ces conditions précisément qui ont posé sur la littérature

un inaltérable sceau et si particulier, qu'il n'a point d'équivalent ailleurs.

On peut affirmer sans crainte que nulle part la littérature, soit par ses thèmes, soit par son ton, n'a reflété aussi puissamment la vie d'un peuple qu'en Russie dans les dernières années. L'art y est indissolublement mêlé aux métamorphoses qu'a subies dans sa chair et son âme une immense nation.

Ce retentissement de la vie nouvelle sur la littérature nouvelle nous le voyons déjà dans l'incompréhension absolue qui sépare les auteurs restés en Russie et ceux qui l'ont quittée.

Ces derniers ont, pour la plupart, été présentés en France. Leurs noms sont bien connus. Ce sont, pour ne parler que des principaux, Balmont, Kouprine, Merejkowski, Chmelev et l'admirable Ivan Bounine qui est, à coup sûr, l'un des plus grands écrivains vivants.

Je ne parlerai pas de ces auteurs émigrés, d'abord parce qu'ils sont plus ou

moins familiers au public français et surtout parce qu'ils n'ont presque rien produit depuis leur exil. Par leurs œuvres, ils se rattachent à une belle et grande tradition, mais qui ne correspond plus au rythme qui fait vivre les jeunes écrivains russes.

Il y a en effet dans les pages les meilleures d'un Kouprine ou d'un Bounine une sérénité qui vient moins de leurs sujets parfois atroces, que du ton spectateur qu'ils emploient. On les sent maîtres de leurs héros et disposant à leur gré leur matière d'art. On verra bientôt qu'il en va tout autrement avec la génération nouvelle.

Où commence cette génération? On devine bien que cette question est des plus malaisées à résoudre théoriquement. Mais de même que tout le monde sent en France qu'il y a une génération d'après guerre, de même il y a, en Russie, la génération d'après la révolution.

Sans doute, parmi les écrivains qui la composent, il en est qui ont publié avant

1917, même avant 1914. Mais toutes leurs œuvres anciennes ne semblent plus leur appartenir et le bouleversement gigantesque les a comme recréés.

Cependant, même pour ceux-là la règle n'est pas absolue. Et il y a l'exemple saisissant d'Alexandre Block, le génial poète symboliste, dont la figure marque les années qui précédèrent la guerre et qui à la veille de sa mort écrivit cet immortel poème : *Les Douze*, où toute la mystique, tout le sens profond de la révolution éclate en des vers d'une sonorité, d'une brutalité et d'une tendresse vraiment miraculeuses.

Il y a encore deux écrivains dont l'activité jette un pont sur l'abîme creusé par la guerre et la révolution. Ce sont André Bely et Alexei Remisoff. Leurs œuvres régissent encore l'inspiration des jeunes écrivains qui, à l'ordinaire, rejettent toute tradition. Ils le doivent, l'un à sa souplesse et son intelligence, l'autre à son extraordinaire science de la langue russe et à son inspiration singulière qui vient des sources mêmes de la terre russe.

Nul n'a été si près du folklore merveilleux, des contes, des légendes et du mystère populaire de la Russie qu'Alexei Remisoff. Il a certainement entendu les ondines des fleuves, les génies des forêts. Il croit à leur existence, il les a vus. Pour en parler, il a créé une langue. Il a fouillé dans les trésors secrets des vocables archaïques ou populaires oubliés par les littérateurs, il en a extrait des mots savoureux, drus et riches, il a pris ce qu'il y avait de plus profondément russe dans leur cadence et dans leurs symboles. Il a fait un travail énorme de linguiste et de poète. Et c'est par ce retour aux sources originales de la langue qu'il s'impose encore aujourd'hui à la ferveur des nouveaux écrivains qui se veulent russes avant tout.

Mais, à part ces rares exceptions, la rupture est complète et tragique entre le monde qui est mort en 1914 et celui qui est né en 1917. C'est dans un univers nouveau qu'il faut cheminer.

LA POÉSIE

Les bolchevistes ont pris le pouvoir en octobre 1917. Qu'on retienne bien le mot octobre. Il revient comme un leitmotiv dans la plupart des livres récents. Il porte en abrégé pour les Russes tout ce que suggère le bouleversement complet d'un pays et, pour beaucoup d'écrivains, il sonne comme un chant de triomphe. L'octobre rouge a mis fin au régime incertain qui durait depuis la révolution pacifique de mars. Une sorte de stupeur règne dans le pays. Que va-t-on devenir? Quel profil auront les jours qui vont suivre?

Quelques cohortes communistes ivres d'enthousiasme et de fureur sacrée occupent

les villes. Les paysans pillent, les soldats brûlent. Toute la Sibérie est aux mains de Koltchak, toute l'Ukraine aux mains des Allemands d'abord, puis des armées volontaires blanches et de grands aventuriers. Le froid et la faim s'abattent sur les maisons.

Qui pourrait, à moins d'être fou, songer à la littérature ?

Or, à ce moment précis, tandis que la guerre civile et la misère ravagent le pays, éclosent par centaines des poètes. C'est une floraison fantastique, exaspérée, maladive. Les paysans font des vers, les ouvriers font des vers; quant aux intellectuels, est-il besoin d'en parler ?

Les écoles se comptent par dizaines. Voici quelques titres : futuristes et néo-futuristes, formistes, imaginistes, néo-classiques et néo-romantiques. J'en pourrais citer longtemps encore jusqu'à celle qui s'appelait *Nitchevoki* et qui dérive du seul mot russe qui se soit acclimaté en France.

A quoi tient cet étonnant phénomène ?

D'abord, au besoin qu'ont les hommes d'exprimer leurs sentiments les plus profonds et les plus véhéments en chansons. Et nul pays au monde n'a une langue aussi bien faite pour la mélodie du vers que la Russie.

Mais la vraie raison est, peut-être, d'ordre matériel. Et là, nous touchons déjà au mélange inextricable de mœurs et de la littérature qui fait l'originalité de cette époque.

Quand le parti communiste prit le pouvoir, ceux qui le menaient — hommes de doctrine et d'action — prisaient fort peu la littérature. Leur unique souci étant d'exterminer l'âme aussi bien que le corps bourgeois, ils patronnèrent naturellement, et avec une certaine naïveté, les écrivains qui étaient à « l'extrême-gauche des lettres ». Ce fut l'époque des novateurs à tout prix, des chantres incultes de la révolution, des poètes rétribués, époque à la fois de littérature démagogique et de formes excessives. Cependant, un mal commun frappait bientôt

les écrivains officiels et les autres. Le papier manquait, les ouvriers typographes allaient à l'armée rouge ou vers de nouveaux emplois, et surtout les maisons d'édition, nationalisées, sombraient.

Tout l'effort des imprimeries d'Etat se porta sur les brochures de propagande, et il n'y eut, pour ainsi dire, plus de livres en Russie.

Alors, à Moscou, à Pétrograd, dans les grands centres de province, fleurirent les cafés littéraires. Le terme même est impropre, car les cafés étaient interdits à l'époque. Les réunions se tenaient dans une salle de club ouvrier, de groupe politique, ou simplement chez un écrivain quelconque. Le trait original de ces cénacles est qu'ils étaient destinés à remplacer le livre absent. On avait déjà créé dans certaines villes, où les journaux manquaient complètement, le «journal parlé». On institua de même la littérature parlée.

Les auteurs venaient lire leurs œuvres, apprises par cœur ou griffonnées sur quel-

que bout de papier. Et le public venait les écouter, comme auparavant il se rendait à la bibliothèque ou chez son libraire.

Ce mode oral de littérature eut pour effet de pousser les écrivains vers la poésie. Ainsi qu'au temps des bardes et des chanteurs illettrés, les auteurs s'orientèrent naturellement vers la forme rythmée et nombreuse qui séduit l'oreille en même temps que l'intelligence de l'auditeur. Et, pour la même raison, la poésie devint essentiellement phonétique, c'est-à-dire qu'elle dépouilla tout souci spirituel pour rechercher le jeu sonore des mots, pour manier la rudesse ou la douceur des syllabes.

Chaque groupe eut son « café », ses récitations à date fixe. Toute la jeunesse des lettres s'y donnait rendez-vous, et l'on peut dire que ce fut là que, pendant des mois et des mois, palpita la vie réduite de la littérature révolutionnaire russe.

Il faudrait un véritable catalogue pour énumérer tous les poètes qui se produisent

en ces années-là. Le déchet — on s'en doute — a été formidable. Nommons hâtivement ceux qui marquèrent le plus : Maïakovski, Pasternack, Essenine, Marina Tzvetaïeva, Asséief, Mandelstamm, Kazine, Koussikof et la poétesse inspirée Anna Akhmatova.

Parmi ceux-là, trois noms sont à retenir: Pasternack, Maïakovski, Essenine.

Le premier, Pasternack, se distingue fortement des autres poètes de ce temps. Point de strophes débraillées, point de recherches de mots saugrenus et discordants. Son art est appliqué, secret, son originalité puissante. Elle consiste en une phonétique admirablement travaillée, une hardiesse qui mêle avec bonheur les mots les plus rares aux plus triviaux, sans jamais choquer.

Très difficiles à pénétrer au premier abord, ses poèmes sont pleins d'une richesse intérieure surprenante et de résonances profondes. Ce sont des joyaux dont l'eau est obscure, mais sans impureté.

Ses deux recueils les plus importants

sont *Ma Sœur la Vie* et *Thèmes et Variations*. Leur influence, qui fut insignifiante à l'époque où tout bouillonnait dans un creuset dément va toujours grandissant et, à mesure que la vie prend en Russie des bases stables, de plus en plus nombreux sont les poètes qui suivent ses traces.

Mais à l'époque que nous examinons, le lion de la poésie fut Maïakovski. Il répondait aux besoins de l'heure. Ceux qui l'ont vu lors de son passage à Paris me comprendront sans peine. Quant à ceux qui ne l'ont pas vu, je ne crois pas commettre une indiscrétion trop grande en les renvoyant à la nouvelle de *l'Europe Galante* intitulée *Je brûle Moscou* où Paul Morand peint le poète avec la cruauté glacée qui fait son charme.

Maïakovski est un robuste gaillard : épaules de boxeur, voix puissante, gestes rudes. Tout en lui respire le désir de vivre fortement, à coups de poing. Ses poèmes ont cette même allure. Brutaux et insolents,

ils ont à la fois la force et la faiblesse du cynisme.

L'octobre rouge avec son cortège de violences et de déchaînements convenait admirablement à la nature de ce futuriste. Il fut l'un des chantres par excellence du règne nouveau, il fut de ceux qui écrivirent leurs poèmes sur les murs des maisons. Maintenant, il fait de la publicité en vers. Il ne néglige aucune outrance, apportant à cela une passion un peu trop mécanique.

Mais à travers toutes ces exagérations, qui marquent souvent ses œuvres d'artificielle et théâtrale grossièreté, roule un souffle fort. Il a su faire passer par une bouche d'airain — où retentissent parfois, il est vrai, des accents de bateleur de foire, — la voix de ces jours débridés, cyniques, fiers de leur nouveauté. Un orgueil démesuré gonfle ses poèmes, mais ne va pas sans une certaine ampleur et qui fait excuser les plaisanteries énormes, les calembours, les obscénités qui chargent d'une façon déplaisante cette sorte de parade inspirée.

Serge Essenine est plus intéressant que Maïakovski. Ce dernier a poursuivi avec une furieuse méthode sa carrière de démolisseur. Il vit au sein de la révolution comme dans une chaude tanière. Le passé qu'il insulte, Essenine l'aime. Fils de paysan, élevé à dos de cheval, ayant connu toute l'infinie tristesse et l'invincible douceur de la campagne russe, il a le don du chant.

Rien de plus simple, de plus émouvant, de plus pur, ni de plus élégiaque que certains de ses poèmes. Même dans ses accès de brutalité, de révolte, flotte une tendresse qui vient des plaines où il a grandi. Sans doute est-ce chez lui que le don poétique est à l'état le plus pur, le plus brut. Il le sent, il le dit :

> Russie, ma Russie des bois,
> Je suis ton seul chantre, j'ai nourri
> La tristesse de mes vers bestiaux
> Avec de la menthe et du réséda.

Les vers que je viens de reproduire sont tirés d'une traduction que M^me^ Marie Milos-

lavski et M. Franz Hellens ont donné de la *Confession d'un voyou,* l'œuvre essentielle de Serge Essenine [1]. Cette traduction répond avec bonheur et fidélité à l'original, et je ne puis résister au plaisir d'en citer quelques passages.

Je suis amoureux de ce soir,
Proche de mon cœur est la plainte jaunissante.
Le vent adolescent a relevé
Jusqu'aux épaules la robe du bouleau.
Dans l'âme, dans la vallée, une fraîcheur,
Une brume bleutée comme un troupeau de moutons.
Derrière la porte du jardin apaisé
La clochette va sonner et s'éteindre.
Jamais encore avec autant d'économie
Je n'écoutai la chair raisonnable.
Qu'il ferait bon, comme le saule avec ses branches,
Se renverser parmi les roses de l'étang!
Qu'il ferait bon, en souriant sur une meule
Manger le foin avec la gueule de la lune!
Où es-tu, ma joie tranquille
D'aimer tout sans désir?

1. J. Povolotzki, éditeur.

Mais cette douceur ne doit pas tromper. Au plus profond du poète veille la violence terrible qui est le propre de cette époque. Il le crie avec fierté.

Crache donc, vent, tes brassées de feuilles!
Je suis comme toi un voyou,
Je suis un brigand, un goujat.
Et, par mon sang, voleur de chevaux dans les steppes,
Je devrais, la nuit, dans les steppes bleues,
Guetter, un couteau à la main,
Mais, n'aie pas peur, vent fou,
Crache en paix les feuilles sur la plaine,
Mon surnom de poète ne m'affaiblira pas,
Dans la chanson, je suis comme toi un voyou.

Cet instinct farouche de liberté sans frein, de quel poids ne charge-t-il pas tous les écrivains russes actuels ? Comme ils en sont avides, et comme ils en souffrent! Essenine en a été la première victime. Sa destinée est tragique. Chantre des campagnes russes, adopté par les communistes, il avait soif de luxe, d'une vie que les besoins d'argent ne limiteraient plus. Le

sort lui envoya ce funeste cadeau sous la forme de l'amour d'une grande danseuse. Il alla avec elle en Amérique, en Europe. Mais devant une civilisation dont il voulait jouir éperdument, ce paysan resta stupide. Il ne sut pas.

Alors, il se mit à boire, à rouer de coups sa maîtresse. Et maintenant, à Moscou, Essenine dont le talent sombre peu à peu dans l'alcool, jette aux villes l'anathème en vers mornes où transparaît par éclats bien rares et bien faibles la manière de génie qui fut le sien[1].

Qu'on m'excuse si je ne parle pas davantage des poètes, mais ils sont vraiment trop nombreux. J'ajouterai simplement qu'il existe à Moscou un Institut officiel de poésie, intitulé : « Institut supérieur du verbe artistique » où trois cents élèves sont initiés aux secrets du rythme.

1. Depuis que cette étude a été composée, les journaux nous ont appris que Serge Essenine s'est suicidé.

Il était dirigé par le vieux poète symboliste Valéri Brussof. Quand eut lieu le premier examen de ces élèves, Valéri Brussof dit à un écrivain qui m'a rapporté ses paroles : « Cet examen m'a plongé dans la vénération et l'épouvante. Mes élèves ont tous composé des poèmes parfaits. »

LA PROSE

Ainsi, pendant trois ans, il n'y eut que de la poésie. Son règne correspond à l'époque pour ainsi dire héroïque du bolchevisme, celle de la guerre civile, des cités qui passent jusqu'à dix-sept fois de mains en mains, à l'époque d'un effort gigantesque qui se termine par une victoire complète, au point de vue militaire, tout au moins. C'est alors que les décrets sont le plus impitoyables, que la Tchéka se manifeste dans son plus rouge apparat, que le dénûment atteint à son paroxysme.

Brusquement tout se calme. La guerre civile s'arrête et Lenine décrète la nouvelle politique économique, le fameux Nep.

La réaction littéraire est automatique : on revient à la prose.

Ce n'est pas un des traits les moins curieux de la vie révolutionnaire russe que cette coupure brusque. Jusqu'en 1921, fleurissent les poètes. A partir de 1921, les prosateurs. Et cette floraison est aussi riche, aussi violente que la première, et, de même, conditionnée par les événements économiques.

On trouve du papier, la question de la nourriture n'est plus aussi aiguë, les maisons d'éditions renaissent. Et si le premier livre qui parut fut celui de Boris Pilniack, ce n'est point que cet auteur avait eu plus de hâte que les autres, mais c'est que, vivant à la campagne, il avait eu une vache qui lui donnait du lait et une femme qui s'occupait de lui.

Mais, alors qu'aux pires heures de détresse, les poètes tâchaient d'enlever leurs pensées vers d'autres horizons, au moment même où la vie s'améliore, les prosateurs

reviennent aux heures sombres. La raison en est bien simple : les poètes écrivent avec leurs rêves, les conteurs avec leurs souvenirs. Et ces souvenirs sont d'une nature telle que les livres qu'ils inspirent nous semblent parler d'une humanité inconnue et d'une planète presque aussi étrangère à nous que celle de Mars.

Tous les sentiments anciens ont fondu dans la fournaise des années terribles. On ne passe pas en vain à travers la mort, la famine et la haine. Les âmes et les corps en sortent remodelés et l'époque qui les précède paraît incompréhensible.

Déjà pour nous, les années d'avant-guerre semblent un monde sans contact avec le nôtre. Que l'on imagine, outre la guerre, une révolution qui a tout ravagé, tout transformé, et au cours de laquelle un morceau de pain fut plus précieux que toute l'intelligence, la beauté, et la bonté humaines.

Aussi cette phrase tragique que j'ai entendue d'un écrivain russe, observateur

pénétrant, n'a-t-elle rien qui puisse surprendre. « Pour nous un roman qui dépeint la vie d'avant 1917, disait-il, semble un roman historique. »

Qu'est-ce qui caractérisait les livres d'avant 1917? C'était, de plus en plus, la disparition de l'élément matériel et physique au profit du psychologique. L'étude des sentiments l'emportait sur le reste. L'extérieur, paysages, descriptions, n'étaient que des instruments destinés à mieux faire ressortir le débat intérieur.

Or, pendant les années 1918, 19 et 20, les hommes, en Russie, ont vu que les objets, qui à force d'être usuels, paraissaient négligeables, étaient plus nécessaires que les arts et que la morale. Ils ont vu qu'une chambre chaude, un repas assuré et la certitude de se réveiller vivant comptaient davantage que toutes les introspections et les conflits raffinés.

C'est pourquoi l'on observe en Russie une désaffection singulière pour les débats psychologiques. On lit moins Dostoïewsky. On

ne comprend plus les tourments de ce génie immense. Ils paraissent artificiels, inutiles.

C'est de santé qu'a surtout besoin la Russie actuelle. Ce désir obscur mais invincible a transformé l'âme compliquée de ses habitants. La simplification s'est opérée d'elle-même sous la lente poussée à laquelle rien ne peut résister, la poussée des instincts élémentaires : l'amour brutal, la faim, la peur.

Les écrivains actuels en portent tous la trace.

Ainsi prenons Boris Pilniak, puisqu'il a été celui qui a ouvert cette ère nouvelle.

En 1922, paraît son roman *l'Année nue* qui est son livre capital autant par sa valeur propre que par sa valeur de document littéraire et humain. En raconter le sujet n'est guère utile et d'ailleurs presque impossible, car en somme, il n'y en a pas. Le thème est un de ceux qui ont le plus servi aux jeunes écrivains russes, unanimistes par la

force des choses : c'est l'histoire d'une ville de province ou d'un village pendant la guerre et la révolution.

En vérité, s'il faut entendre par romancier un écrivain qui distribue les événements et les personnages selon un plan composé, qui noue, poursuit et dénoue une intrigue, Pilniak n'en est pas un, comme beaucoup des auteurs russes d'aujourd'hui. C'est plutôt un admirable, un brûlant reporter, qui, se servant d'un lien convenu et lâche, se borne à coudre bout à bout des chapitres où sont enregistrées ses impressions. Mais ces impressions sont d'une telle qualité, d'une telle intensité et notées d'une main si sûre qu'elles suffisent à bouleverser.

Comme pour tant d'autres écrivains, je suis forcé dans cette rapide étude d'être bref pour Pilniak et cela m'oblige à recourir à la méthode de la citation, qui, au fond, est la meilleure, car aucun commentaire ne peut faire comprendre un auteur aussi bien que lui-même. Voici donc le plus célèbre passage de *l'Année nue,* qui a été repris

sans fin par toutes les revues russes à l'étranger et qui déjà fait figure de morceau d'anthologie atroce. C'est la description d'un train dans lequel les habitants des villes et des régions touchées par la famine vont chercher de la nourriture dans les contrées plus heureuses.

Le train n° 58 rampe sur la steppe noire.

Des hommes, des pieds, des mains, des têtes, des ventres, des dos, du fumier humain. Les gens sont tout grouillants de poux comme le wagon est tout grouillant de gens. Les hommes pressés ici ont conquis leur droit à voyager aux prix d'immenses efforts à coup de poing, car là-bas, dans les provinces affamées, à chaque station des dizaines de faméliques se ruaient sur les trains et à travers têtes, cous, échines, jambes, pénétraient dans le wagon sur d'autres hommes.

On les frappait. Ils frappaient, arrachant, jetant dehors les occupants et le combat durait jusqu'à ce que le train s'ébranlât, emmenant ceux qui étaient restés et ceux-là, les nouveaux, se préparaient à un nouveau combat à la station prochaine.

Ces hommes voyagent le jour, la nuit et ont appris à dormir assis, debout, suspendus. L'air dans le wagon est souillé par les estomacs humains et par le mauvais tabac.

La nuit il fait sombre, il fait froid. Quelqu'un râle, quelqu'un se gratte. Le wagon grince comme un vieux divan. Bouger est impossible, car les jambes de l'un se trouvent sur le cou d'un autre, et un troisième s'est endormi au-dessus d'eux et ses jambes entourent le cou du premier. Et cependant l'on remue.

Un homme qui a les poumons rongés se serre instinctivement près de la porte.

Il brûle de la pourpre suprême de la phtisie, a des impressions étranges et confuses. Ses idées de stoïcisme et d'honnêteté, sa petite chambre, ses brochures et ses livres, la faim, tout est parti au diable.

Les jours, les nuits, le wagon, les stations, les marchepieds, les toitures, tout s'est fondu. Qu'on marche sur lui, qu'on crache sur lui, que les poux tombent sur lui, qu'importe. Il rêve d'une fraternité nouvelle extraordinaire ! tomber, fauché par le sommeil, se coller contre un autre homme, qu'il soit syphilitique, typhique, tant pis. Se chauffer et se chauffer à sa chaleur cor-

porelle. Des hurlements, des sifflements, des râles... Le cerveau semble roulé dans du duvet, et parce que le duvet est chaud et même brûlant, les pensées sont brûlantes, singulières, obsédantes à la limite du délire fébrile.

Elle se balance, elle se balance dans le cerveau cette traverse qui est aux portes; elles grincent les portes et des femmes, des femmes, des femmes, se suspendent au-dessus des rails rampants.

Hier à une petite station, une femme s'était approchée du wagon. Un soldat était à la portière.

— Petit, laisse passer, au nom du Christ, — avait dit la femme.

— Rien à faire ma tante. Aucune place, — répondit le soldat.

— Par le Christ sauveur.

— Et avec quoi paieras-tu?

— Je trouverai bien quelque chose...

— Joues-tu à l'amour?

— On verra.

— Ah, Ah! Alors viens près de moi. Notre manteau est là-bas. Hé, Semen, reçois la femme.

Le soldat s'était glissé sous la banquette, les gens s'étaient groupés autour, et le cœur du

phtisique avait frémi d'une intolérable et douce douleur, d'une fureur animale. Il avait eu envie de crier, de frapper, de se jeter sur la première femme venue, d'être fort sans mesure et cruel, et ici, devant tous, violer, violer! La pensée, la générosité, la pudeur, le stoïcisme, au diable! Une bête...

L'homme s'endort debout et tombe, fauché par le sommeil, sur les jambes de quelqu'un. Quelqu'un s'écrase sur lui. L'homme dort merveilleusement comme une pierre. Le wagon dort. Une station, des sifflets, des heurts. L'homme se réveille pour un instant. Sa tête se trouve sur un ventre nu de femme. Ses pensées se pressent comme des marchandes bariolées à la foire. La bête! l'instinct! Et l'homme embrasse, embrasse, embrasse le ventre, passionnément, cruellement. Qui est-elle? D'où est-elle? Qu'importe. Elle se réveille lentement, se gratte, dit à voix endormie :

— Finis, assez... Voyez-vous...

Et... et se met à respirer plus vite.

La steppe. Le vide. L'illimité. La ténèbre. Le froid.

Si j'ai cité ce long passage, c'est que son

réalisme intense est caractéristique non seulement pour Pilniak, mais pour beaucoup d'écrivains de sa génération.

Bien plus caractéristique encore est cette façon de parler de la femme. Lisez tous les auteurs russes actuels qui comptent, vous ne trouverez pas un mot sur l'amour comme nous l'entendons ici. Ce n'est même plus de la sensualité, mais de la sexualité. Et cela s'explique aussi bien par la misère qui ne laisse plus de place aux sentiments raffinés que par la promiscuité où ont vécu hommes et femmes pendant les années effroyables.

Le roman de Boris Pilniak eut un succès immense. Dans cet ouvrage fait avec la souffrance commune, chacun retrouvait un souvenir de ce qu'il venait de vivre. Mais bientôt cela ne suffit plus. On trouva Pilniak trop naturaliste, trop photographique. La matière de ses livres était à l'état brut. On se tourna avec plus d'attention vers ceux qui transposaient.

Aussitôt parmi les écrivains se dessi-

nèrent deux courants. Les deux courants qui depuis Pierre le Grand se disputent la Russie. Ce pays qui a deux visages, l'un tourné vers l'Europe, l'autre vers l'Asie, n'a jamais pu les accorder. Tantôt prédomine l'appel des hauts plateaux mongols, tantôt celui des plaines occidentales. La politique, pendant deux siècles, a subi ce balancement. La littérature aussi. Cette vieille querelle s'est rallumée d'elle-même après la révolution. Au point de vue artistique elle est la seule qui compte, car les discussions sur la littérature communiste et celle qui ne l'est point n'offrent pour nous qu'un intérêt tout secondaire.

Jusqu'à présent, il est hors de doute que la tendance que j'appellerai orientale l'emporte nettement. La Révolution a rejeté la Russie vers l'Asie autant par son essence qui fut anarchique que par l'isolement complet où elle se trouva pendant de longues années et qui, en fait, dure encore.

En outre, beaucoup d'écrivains sortent du peuple et la terre russe fertile en contes

et en usages presque païens les a marqués d'une empreinte indélébile.

D'autres, qui, par leurs origines, auraient peut-être été attirés vers l'Occident, la guerre civile les a fait errer à travers toute la Russie. Ils se sont battus sur le lac Baïkal, près de la mer Blanche, dans les steppes du Turkestan, dans les montagnes du Caucase. Ils ont vécu en Cosaques, en Kirghizes, en Kalmoucks. Ils ont été frappés de la diversité infinie que présente leur pays fait de mille peuples, ils ont senti avec une acuité inoubliable en quoi il se distingue irrémédiablement de l'Europe.

Comme ils étaient très jeunes, ils en ont conçu une fierté profonde. Ils ont aimé la Russie, jusqu'à ses verrues et ses lèpres, et même à travers leur pitié pour elle transparaît un sombre orgueil.

Mieux encore : ils ont haï les peuples d'Europe bien nourris et tranquilles, tandis qu'eux souffraient de toutes les détresses physiques. Ils ont opposé au bien-être occidental leur goût de révolte, d'ardeur et de

mort. Et plus d'un, derrière le fameux cordon sanitaire qui les séparait de notre monde, s'est senti l'âme des anciens barbares qui rôdaient aux marches de la paix romaine.

Tout cela, avec plus ou moins de talent, de crudité ou de passion, se retrouve dans la plupart des livres russes. La langue même s'en ressent. Tous les dialectes y fournissent leur apport. A force de fréquenter les moujiks, les auteurs leur ont emprunté leur manière à la fois savoureuse, drue et obscure de parler. Ils se sont assimilé leurs légendes, le domaine miraculeux qui baigne tous leurs actes et qui fait de la Russie la terre d'élection de la poésie naïve.

Aussi dans chaque ouvrage y a-t-il deux motifs toujours présents : une brutalité qui vient de la guerre et de la faim, une tendance au rêve où passe l'écho de toute la tendresse du monde. Ces deux chants alternés rendent un son que l'on n'a pas encore entendu.

Rien de surprenant à ce que des écrivains ainsi inspirés dédaignent les compo-

sitions savantes et les intrigues rigoureusement observées. Ils se déclarent ennemis du sujet. Ce sont des conteurs beaucoup plus que des romanciers. Tout leur soin va à la force de l'expression, à la brutalité de la couleur. Ils stylisent à outrance leurs impressions et les jettent encore toutes chaudes de sang sur le papier. Presque tous ont du talent, presque tous ont dans leur œuvre un conte ou un chapitre qui ne s'oublie pas.

Quel est le public qui suit cette littérature nouvelle? Pour le définir avec précision, j'avoue que les éléments me manquent. Des hommes convaincus affirment que le régime des soviets a fait faire à l'éducation du peuple russe des progrès prodigieux, que le nombre des illettrés a été presque complètement réduit, qu'on traîne de force des vieillards à l'école et que par là le public lecteur se trouve infiniment augmenté.

Il y a dans ces affirmations une part certaine de vérité. Il est également vrai que les villages ont été munis de bibliothèques

fixes ou ambulantes; qu'un effort intensif a été tenté pour tirer de l'ignorance les grandes masses paysannes.

Mais sont-elles déjà capables de s'intéresser au mouvement littéraire? On en peut douter à bon droit.

Cependant il est un public prolétarien nouveau qui prête une attention peut-être maladroite mais passionnée à toutes les manifestations d'art. Il est composé essentiellement par les étudiants soviétiques, ces étudiants qui sont exclusivement fils de moujiks ou de paysans.

Ceux-là, malgré une misère terrible, montrent à s'instruire l'ardeur de la jeunesse à laquelle s'ajoute l'avidité fiévreuse des néophytes. Voici un exemple qui peut illustrer en même temps leur pauvreté et leur enthousiasme.

Un écrivain russe qui vit beaucoup à l'étranger devait faire une conférence aux étudiants de Kief sur la littérature hors de Russie. L'entrée était gratuite, mais la ville demandait un droit de 0,25 environ. Cette

somme était trop forte pour les neuf dixièmes du public, et l'écrivain dut faire des démarches auprès du soviet pour que cette mesure fût rapportée. Alors ce fut une ruée vers l'université. L'amphithéâtre étant comble, le conférencier dut monter sur la chaire pour se faire voir de tous.

Il parla deux heures. Quand il s'arrêta épuisé, l'un des organisateurs de la soirée vint lui dire à l'oreille :

— Vous ne pouvez point partir. La salle est trop petite et la moitié de nos camarades seulement a pu vous entendre. L'autre vous attend dans l'amphithéâtre voisin où j'ai dû l'enfermer, de peur qu'il n'y ait bagarre pour les places. Et encore n'ai-je pu obtenir le calme qu'en promettant que vous leur referiez la conférence.

L'écrivain essaya de protester, mais déjà on l'avait saisi par les jambes et passant d'épaules en épaules il se retrouva debout sur une autre chaire où il dut recommencer.

Cet épisode montre sans doute que le régime soviétique a gagné à la littérature

des admirateurs nouveaux et fougueux. Mais combien ne lui en a-t-il pas fait perdre en exilant des millions d'intellectuels? Et n'est-il point permis de croire que le nombre et la qualité des uns compensent difficilement les autres?

Quoiqu'il en soit, les écrivains russes, restés en Russie, vivent de leur travail. Les tirages et les droits sont assez strictement codifiés et permettent une existence assez facile aux auteurs qui ont déjà quelque succès. A cela vient s'ajouter la publication de leurs œuvres dans les revues.

Ces revues sont assez rares et chacune a une orientation politique nettement tranchée. Les plus intéressantes sont à ma connaissance :

Krassnaia Nov (La Nouveauté Rouge) et *Petchat i Revolutzia* (La presse et la révolution).

Cette dernière surtout me paraît remarquable par son abondance, sa variété, le souci qu'elle a de tenir ses lecteurs au courant non seulement de la littérature russe,

mais de tout ce qui se publie à l'étranger.

Plus encore que les tendances politiques, leurs goûts littéraires divisent les quelques revues qui, par leur rareté même, expriment avec plus de force les aspirations de chaque groupe.

Ici encore se renouvelle la vieille lutte de l'Orient et de l'Occident. Les théoriciens s'y affrontent; mais, comme toujours, seules les œuvres triomphent. Et comme je l'ai déjà indiqué, il semble bien que les partisans de l'Orient l'emportent.

Parmi ceux-là, il faut citer Nikitine; Michel Zotchenzco; Constantin Fédine dont on admire beaucoup en Russie le roman « *Les Villes et les Années* »; Lydia Seifoulina, femme tartare qui a rapporté de Sibérie des récits étonnants de réalisme et de douceur et qui s'est intéressée surtout aux âmes d'enfants.

Arrêtons-nous davantage sur Vsevolode Ivanoff qui est, avec Léonoff, le plus marquant de ce groupe.

Sa vie même est un document. A-t-il trente ou vingt-neuf ans? Il ne le sait pas lui-même, n'étant pas fixé sur la date de sa naissance. Issu de cosaques sibériens, il ne peut rester plus d'un an à l'école. Il préfère devenir typographe, puis s'en va avec des cirques ambulants où il sert de fakir, de derviche, de clown, d'avaleur de sabres et de chansonnier. Vient la révolution et Ivanoff fait toute la campagne contre Koltchak parmi les partisans rouges. Jusqu'en 1920 il n'avait jamais quitté l'Asie. Toute son œuvre jusqu'à ce jour en porte le témoignage.

Ses décors préférés sont les vastes steppes sibériennes et mongoles, ses héros des paysans colons et guerriers, des cosaques, des chefs kirghizes. Il connaît la vie des nomades, leur mélancolie invincible, leur cruauté si naturelle qu'elle n'a rien de commun avec la méchanceté.

Les titres de ses ouvrages sont à eux seuls des indications : *les Partisans, le Train blindé numéro* 14, *les Vents de cou-*

leur, les Sables bleus, le retour de Bouddah.

J'espère que ces livres seront un jour traduits, car il y a en eux une vigueur, une rudesse terrible, magnifiées par d'âpres songes, et une sorte de fusion parfaite avec la sauvagerie de la nature.

Un de ses meilleurs contes, l'*Enfant,* a d'ailleurs été publié dans les *Œuvres Libres* voici un an environ. La traduction n'est pas excellente, mais le sujet suffit à faire sentir ce qu'est l'écrivain.

En voici l'essentiel :

Des moujiks ont formé un groupe de partisans rouges. Refoulés par les armées blanches, ils ont gagné les régions désertiques de la Mongolie. Ils vivent de chasse et de pillage. Quand ils ont besoin d'amour, ils attaquent un camp kirghize et, dès leur approche, les femmes se couchent, dévêtues, sous les tentes.

Un jour, une de leurs patrouilles aperçoit une voiture où sont assis deux hommes qui portent des casquettes d'officiers. Les partisans les abattent. L'un des officiers est

une femme. Ils regrettent de l'avoir tuée trop tôt, fouillent la voiture, y découvrent un enfant de deux mois. Alors, ils se regardent. Une émotion très sommaire, les pénètre. Ils se rappellent le village, les isbas, toute la vie familiale. Ils emportent le petit.

Mais comment le nourrir? Ils essayent bien de mâcher de la viande et de la lui fourrer dans la bouche, mais l'enfant refuse. Il refuse également le lait de jument. Il lui faut du lait de femme. Les partisans enlèvent une Kirghize. Revenus au camp, ils s'aperçoivent que la Kirghize a pris son enfant. « Qu'importe, disent-ils, elle nourrira les deux. »

Mais voici qu'au bout de quelques jours ils s'aperçoivent que *leur* enfant, l'enfant blanc, est plus maigre que l'enfant jaune. Ils prennent un bâton, l'équilibrent, suspendent à chaque bout les petits.

Le Kirghize est beaucoup plus lourd.

Alors le chef dit au moujik Afanassi Petrovitch qui, le premier, a adopté l'enfant :

— Écoute, toi, tant pis, qu'il meure, le Kirghize. Un de plus.

« Afanassi Petrovitch prit le petit jaune, l'enveloppa dans un sac déchiré. La mère se mit à hurler. Afanassi Petrovitch lui donna un coup léger sur les dents, et s'en alla dans la steppe. »

On reste anéanti moins par la férocité du conte que par la simplicité et le naturel du conteur. Mais il ne faut pas oublier, comme il le dit lui-même, au cours de ce récit, que « la Mongolie est un animal sauvage et sans joie ».

Il y a dans les *Sables bleus* des scènes équivalentes. Je n'oublierai jamais le massacre de six otages bourgeois par un ouvrier bolchevik dans une cabine de paquebot, je n'oublierai jamais la scène où deux capitaines de l'armée blanche, interrogeant la femme d'un commissaire qui a fui, s'aperçoivent qu'elle est enceinte, se prennent à discuter si c'est d'un garçon ou d'une fille, et, pour en avoir le cœur net, lui ouvrent

le ventre, elle vivant encore. Tout cela avec une sobriété de moyens atroce, un raccourci puissant et un sourd désespoir qui laisse les nerfs douloureux pour longtemps.

Le talent de Vsevolode Ivanoff est grand, celui de Léonide Léonoff l'est peut-être plus encore.

Ce tout jeune homme de vingt-six ans, d'une beauté singulière et raffinée, est d'origine paysanne. Par là s'explique l'art et l'étonnante couleur de ses récits villageois. C'est le plus russe des jeunes écrivains russes, en ce sens qu'il nourrit exclusivement ses œuvres du folklore paysan et révolutionnaire.

Sa langue est chargée de locutions et d'images du terroir, son récit tout gonflé de sève éclatante. Il procède par stylisation maxima. Son art est pour ainsi dire, purement décoratif.

Quelle violence furieuse, quelle fraîcheur de coloris! Quelle délicatesse et quel rêve au fond de ces pages truculentes! Lui non plus n'échappe pas aux brutalités de son

temps, car lui aussi a fait partie de l'armée rouge, a connu les marches épuisantes, les tortures et la faim. Mais il a gardé — comme le poète Essenine — un sens merveilleux du mystère du sol, des bois, des fleuves et du ciel. Chez lui plus que chez quiconque vibre ce panthéisme païen qui fleurit en beauté autour des pires horreurs.

Qu'on me permette une citation encore.

Voici qu'est terminée la fête du village. Ce fut une journée de joie débridée, bestiale. Les marchands ont pris un voleur de chevaux et la foule l'a éventré à coups de bottes. Et le soir vient. Écoutez Léonide Léonoff.

La lune est suspendue au-dessus d'un tronc coupé. Le tronc coupé regarde d'un œil morne la lune. Et la lune sait qu'il y a près du bois un tronc stupide. Et le tronc sait qu'il y a un astre clair dans les vagues nuageuses là-haut. Et ils demeurent ainsi tous deux solitaires ! la lune erre, cherche ; le tronc ne bouge pas, il sait qu'on ne trouve rien.

Les grands pâturages lilas s'épanouissent au ciel. Est-il vrai que les herbes n'y poussent pas, l'absinthe couleur de détresse?

Les ombres nocturnes, pécheresses, rôdent dans le lait bleu des rosées du soir. Une chauve-souris frôle la nuit. Les ombres se maquillent en hommes, les hommes en bêtes, les bêtes en troncs.

N'allez pas dans les forêts de minuit, jeunes filles qui cherchez les fraises, moujiks qui cherchez du bois, vieilles femmes qui cherchez des champignons. Vous rencontrerez le malin, il poussera un cri et vous deviendrez des troncs.

Il n'y a plus de lune sur le tronc coupé. Un petit nuage bleu l'a couverte. Le bouleau, comme une veuve, pleure sur une pierre, un oiseau crie à la mort. De quoi pleurer? De quoi crier?

Le ciel est-il seulement fait pour que les nuages y passent?

La gorge est-elle faite seulement pour crier à la mort?

Ce que cette traduction ne rend pas — et ce qu'il est impossible de rendre — c'est la saveur de chaque mot, saveur qui vient de l'étonnant privilège de la langue russe

aussi proche de ses racines populaires que l'était le français aux XV^e^ et XVI^e^ siècle.

Imaginez cette description dans la langue de Villon, imaginez que cette langue vous soit habituelle et vous aurez une idée du charme et de la beauté de la prose de Léonoff.

En face des écrivains dont je viens de parler et qui sont tournés vers l'Orient, le groupe de ceux qu'on appelle occidentaux est très peu nombreux. Et encore n'est-il occidental que pour les russes, car pour les lecteurs français non avertis la différence paraîtrait bien faible. Ce qui les distingue néanmoins c'est la volonté d'avoir un sujet central, autour duquel s'ordonnent plus ou moins les épisodes. Si leurs rivaux sont décoratifs, ils sont, eux, architecturaux. De plus ils tâchent de lutter contre l'envahissement de la langue par l'archaïsme et les locutions populaires.

Il en va ainsi d'Evgueni Zamiatine, prosateur de premier ordre, dont le livre le

plus réussi est *Insulaires,* suite de récits sur la Grande-Bretagne, et d'Ilya Erenbourg.

Ce dernier mérite une attention particulière, car il est une sorte de trait d'union entre la Russie et la France. Émigré politique, il a longtemps vécu à Paris, où il fut débardeur en gare d'Ivry, ce qui s'accorde assez mal avec sa chétive silhouette, sarcastique, voûtée et pensive que l'on peut voir tous les jours à la Rotonde. A la Révolution il rentra en Russie, y passa les années tragiques. Maintenant il vit entre Paris, Berlin et Moscou.

Ce qui le caractérise, c'est un esprit hors de pair. Je crois qu'il est de tous les auteurs russes actuels celui qui emploie le plus l'intelligence. Cette intelligence est caustique en son essence même. Il me semble qu'Erenbourg ne peut rien voir sans saisir en même temps le tragique et le risible des choses.

Cela donne à ses œuvres un humour pathétique. Mais en même temps cela enlève à ses livres cet éclat et cette fougue, ce don entier des auteurs plus naïfs.

Il aime l'octobre rouge pour son côté héroïque, mais il ne peut s'empêcher de voir en même temps qu'il a conduit au Nep, c'est-à-dire au régime bourgeois. Il estime à leur valeur le bien-être et les conquêtes de notre civilisation occidentale, mais il ne peut s'empêcher de distinguer les tares qui la rongent et la condamnent.

Ainsi, placé entre deux mondes, aucun ne le satisfait. Il tombe dans une ironie pleine de désespoir qui est la tonalité originale de son œuvre. A cet égard ses livres les plus marquants sont *Julio Jerenito,* dont on a donné récemment une traduction assez peu réussie et le *Trust pour la destruction de l'Europe.*

Je ne pense pas qu'on ait pu dresser avec tant d'enjouement et de férocité à la fois le procès de notre époque. Tout ce dont nous vivons, Erenbourg le démolit, pierre à pierre, avec une sorte d'onction inspirée. La langue de ces ouvrages est volontairement pure, châtiée, sans un alliage d'archaïsme ou de folklore.

On dirait un peu de l'Anatole France transposé et les discours du maître anarchiste Julio Jerenito font penser à ceux de Jérôme Coignard ou de M. Bergeret.

Il est un livre pourtant où Erenbourg a renoncé à cette manière. C'est le roman de *Nicolas Kourboff*.

Le héros en est un tchékiste par conviction, loyal, dévoué à l'idée communiste, net comme une équation, impitoyable comme une machine. Tout l'ouvrage a un accent inflexible et dur, avec une teinte romantique.

Là aussi nous trouvons des massacres, l'épouvante et la faim. Certains de ces passagers éclairent l'âme des bourreaux et des victimes d'une façon définitive.

On sent la sympathie de l'auteur pour son héros, mais cette sympathie ne l'empêche pas de le mener au suicide, devant l'impossibilité de réaliser son rêve. Le scepticisme critique de M. Ilya Erenbourg l'a emporté sur la volonté inébranlable de Nicolas Kourboff.

Voilà donc sommairement caractérisés les deux groupes. Entre eux ou plutôt au-dessus d'eux se place un auteur qui, par la force de son talent, apparaît comme un seul très grand écrivain de la Russie actuelle.

Il se nomme Babel.

Juif d'Odessa, il n'a publié jusqu'à présent que des fragments dans les revues communistes, mais ces fragments ont suffi à attirer sur lui l'attention et l'admiration de tous.

A quoi tient cet assentiment unanime? Au fait que, le premier, il s'est montré dans ses ouvrages égal aux thèmes surhumains de la guerre civile. Les autres écrivains, malgré leurs dons, sortent écrasés de l'épreuve. Babel en triomphe.

Il le fait avec des moyens d'une simplicité si expressive, si souple et si précise à la fois, que ces pages semblent de la vie et que chaque phrase est comme écrite en lettres de feu. La force de Babel réside dans la hardiesse ingénue avec laquelle il se met en présence des événements qu'il a vécus,

dans une sincérité impitoyable vis-à-vis de lui-même, et dans l'accent passionné, donc héroïque de ses récits.

Son œuvre maîtresse est *l'Armée à cheval.*

Cette armée est celle de Boudenny, ce brigadier de cosaques, qui est devenu leur grand chef et qui, par son audace et sa fureur guerrière, rappelle Murat.

Ses soldats sont les frères de ces djiguites que l'on applaudit récemment à Paris et qui ont montré aux Parisiens étonnés ce que peuvent être les chevauchées dans les steppes.

Ceux-là sont des blancs, ceux de Boudenny sont des rouges, mais la trempe est la même.

Or Babel, juriste à lunettes, comme il se définit lui-même, a fait campagne avec ces centaures. Sa prise de contact avec eux n'alla pas sans difficulté.

Ses lunettes et son air d'intellectuel lui attirent tout de suite des railleries et l'inimitié des cosaques. L'un d'eux, le prenant

en pitié, lui donne ce conseil : « Un homme avec de l'instruction ici, on lui met l'âme à l'envers. Mais pille un petit peu, ou bien souille une femme, la plus innocente des femmes, alors tu auras des guerriers leur tendresse. »

Et Babel se met à la hauteur des cosaques de la façon suivante :

Me détournant je vis un sabre qui traînait non loin. Une oie sévère vagabondait par la cour et lissait tranquillement ses plumes. Je la rattrapai, et la courbai contre terre. Sa petite tête craqua sous ma botte, craqua et se mit à couler. Le cou blanc était répandu dans le fumier et les ailes battaient encore au-dessus de l'oiseau tué.

— L'âme de ma mère à Dieu, dis-je en fouillant l'oie de mon sabre, fais-la moi cuire, patronne.

La vieille dont la cécité et les lunettes étincelaient releva l'oiseau, l'enveloppa dans son tablier, le porta vers la cuisine.

— Camarade, me dit-elle à la porte après un silence, je voudrais me pendre.

— Petit frère, me dit soudain Sourovkoff,

le plus vieux des cosaques, assieds-toi avec nous en attendant que ton oie soit cuite.

Ainsi Babel est adopté par les Cosaques. Désormais il vit avec eux. Et de leurs attaques, de leurs joies simples, de leurs plaisanteries, de leurs morts, de leurs rages, il a composé la plus belle, la plus atroce et la plus humaine des épopées.

De cette épopée je ne traduirai que deux brefs tableaux. Ils suffiront à montrer la classe de Babel.

Voici, d'abord, la peinture d'une charge:

Un « Hourrah » gémissant, déchiqueté par le vent, arriva jusqu'à nous.

Dans mes jumelles je vis le chef de la brigade qui tournoyait sur son cheval dans un tourbillon de poussière bleue.

— Koliesnikof a emmené la brigade, dit l'observateur, assis au-dessus de nos têtes, dans l'arbre.

— Bien, répondit Boudenny.

Et à ce moment le premier obus polonais se mit à tracer au-dessus de nous un vol hululant.

— Ils prennent le trot, dit l'observateur.

— Bien, répondit Boudenny.

Il alluma une cigarette et ferma les yeux. Le « Hourrah, » à peine perceptible, s'éloignait de nous comme une tendre chanson.

— Ils prennent le galop, dit l'observateur en remuant les branches.

Boudenny fumait sans ouvrir les yeux.

La canonnade croissait, étincelait d'éclairs, voilait les cieux, les forgeait de coups et de tonnerre.

— La brigade attaque l'ennemi, chanta l'observateur là-haut.

Le « Hourrah » se tut. La canonnade fut étouffée. Un schrapnell inutile creva sur la forêt et nous entendîmes le silence absolu de la charge.

Et puis un coin de la bataille :

Nous étions restés seuls et avions erré jusqu'au soir entre des murs de feu. L'état-major de la division avait disparu. Les autres régiments refusaient de nous recevoir. Les Polonais étaient entrés à Brody et en avaient été rejetés par une contre-attaque.

Notre charrette arriva au cimetière de la

ville. De derrière les tombes surgit une patrouille polonaise, et, carabine en joue, se mit à nous fusiller.

Gritchouk changea de direction. Sa charrette gémissait de ses quatre roues.

— Gritchouk, criai-je à travers le bruit et le vent.

— Ça n'est rien, dit-il tristement.

— Nous sommes perdus m'écriai-je, saisi d'une extase funeste, nous sommes perdus, père.

— A quoi bon les bonnes femmes travaillent-elles, répondit-il plus tristement encore, à quoi bon les fiançailles, les mariages, à quoi bon les amis s'amusent-ils aux noces?

Une flèche rose brilla au ciel et s'éteignit. La voie lactée s'insinuait entre les étoiles.

— Que de rire pour moi, dit Gritchouk amèrement et il montra un homme assis en travers du chemin, que de rire! A quoi bon les femmes travaillent?

L'homme assis en travers de la route était Dolgouchof, le téléphoniste. Les jambes écartées il nous regardait fixement.

— Quant à moi, dit Dolgouchof, quand nous fûmes à sa hauteur, quant à moi, je suis fini. C'est clair.

— C'est clair, répondit Gritchouk en arrêtant les chevaux.

— Il faut user une cartouche sur moi, dit Dolgouchof avec sévérité.

Il me regarda longuement et poursuivit.

— La Pologne va arriver et me railler. Voici mes papiers; tu écriras à ma mère quoi et comment.

— Non, répondis-je sourdement et donnai de l'éperon à mon cheval.

Dolgouchof étala sur le sol ses paumes bleues et les examina avec incrédulité.

— Tu fuis, grommela-t-il en s'affaissant. Fuis, crapaud.

La sueur rampait le long de mon corps. La cadence des mitrailleuses devenait plus rapide et d'un entêtement hystérique.

Cerné par le nimbe du couchant, le brigadier Afonka galopait vers nous.

— On les secoue un peu cria-t-il gaiement. Qu'est-ce que vous fabriquez ici?

Je lui montrai Dolgouchof et m'éloignai.

Ils parlèrent peu. Je n'entendis pas les paroles. Dolgouchof tendit au brigadier son livret. Afonka le cacha dans sa botte et tira un coup de carabine dans la bouche de Dolgouchof.

— Afonka, dis-je avec un sourire lamentable, et moi je n'ai pas pu.

— Va-t-en, dit-il, pâlissant, je te tuerai. Vous nous plaignez, vous autres à lunettes, comme le chat, la souris.

Et il posa le doigt sur la détente.

J'allais au pas, sans me retourner, ayant dans le dos le froid de la mort.

— Allons, cria derrière moi Gritchouk, pas de bêtises.

Et il arrêta la main d'Afonka.

— Sang de larbin, s'écria Afonka. Il ne m'échappera point.

Ce qu'il y a dans ces deux fragments, d'humanité profonde, de nerveuse et retenue tension, je n'ai pas besoin de le souligner. Le rythme du récit, la pénétration très sourde, très lente de chaque phrase demeurent possibles dans la traduction. Mais ce que l'on ne peut y apercevoir, c'est la connaissance étonnante des divers modes de la langue russe.

Babel a su styliser la façon de parler des cosaques, des paysans, des intellectuels, il

a su extraire l'âme même de leur langage et la dessiner en phrases où l'effort ne s'aperçoit jamais. Cette réussite sans pareille donne à ses récits une vérité encore plus tragique.

*
* *

Voici à peu près terminé ce bref inventaire. J'ai peur qu'on en emporte un pénible souvenir.

Sans doute les sujets, qu'à la suite des auteurs russes, j'ai évoqués sont d'une terrible couleur. Mais j'avoue qu'ils me laissent moins de tristesse, moins d'irréparable nostalgie que les écrivains russes d'avant la révolution, qu'un Léonide Andreeff, un Blok, un Bounine par exemple, et je ne parle pas de Dostoïewski ni de Chtchedrine.

Ces auteurs portent leur désespoir en eux, il est incurable. Celui des jeunes écrivains russes vient des épreuves qu'ils ont traversées. Et l'on a le sentiment que, s'ils ne les ont pas vaincues, ils en sortent du moins plus avides de vie, plus ardents. Il

est plus facile de triompher de la faim, du froid, du danger, que d'une âme nostalgique. Et pour connaître le prix de la vie, le meilleur moyen n'est-il pas de la sentir précaire ?

Paris, 25 Novembre 1925.

TABLE

TABLE

Moisson d'Octobre 5
La Poésie 11
La Prose 25

Ce livre, K de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 avril 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

CHRONIQUES

Copyright by Paul Léautaud, 1925

L'ALPHABET DES LETTRES

CHRONIQUES

PAR

PAUL LÉAUTAUD

L

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

LA MORT DE JULES CLARETIE

Le voilà donc parti, cet excellent Jules Claretie. Lui qui savait si bien faire le mort dans les moments difficiles, il lui a fallu le faire pour de bon. Il semble bien que son prochain départ de la Comédie ait été pour quelque chose dans sa fin un peu soudaine. L'offre de sa démission lui avait souvent réussi pour résoudre à son avantage les crises de son administration. Il comptait bien encore cette fois-ci qu'elle lui réussirait. La chance avait-elle tourné ? On le prit au mot. Ce fut vraiment la démission. Il en garda une sorte d'abattement moral. La maladie survint, contre laquelle la résistance, le ressort habituels man-

quèrent. Lui-même, du reste, devait se sentir atteint, si on en croit ce mot de lui qu'on a rapporté, vrai mot de la fin. Il venait d'être fait commandeur de la Légion d'honneur. Des amis le félicitaient : « Oui, oui, répondit-il, une plaque mortuaire. »

Ce mot fut une vraie surprise. Avait-il donc de l'esprit? A n'être que son lecteur, on pouvait ne s'en être jamais aperçu. Il était sans doute de ces gens, quand ils ont de l'esprit, qui le cachent soigneusement, de peur de se nuire.

C'était un homme admirable. Il y avait d'abord le grand travailleur. Il y a des excitateurs d'idées. Il était, lui, comme un excitateur au travail. J'ai connu des gens, quand ils n'étaient pas en train, qui pensaient à lui, à sa prodigieuse activité. Cela les remontait aussitôt. Quant à abattre pareille besogne, nul n'y aurait pu prétendre. Sur ce point, il était unique. C'est à se demander où il prenait le temps de tant faire. Et quand je dis : le temps ? Je pense aussi : le goût. Ses romans, ses chroniques du *Temps,* ses

articles de journaux, ses pièces de théâtre, sa correspondance, (répondant à toutes les lettres, écrivant de lui-même aux gens à propos de tout et de rien), l'administration d'un théâtre comme la Comédie-Française, ses discours, sa vie de famille, ses devoirs d'académicien, les premières, les mariages, les enterrements, présent à tous, il menait tout cela de front. On ne pouvait pas s'étonner, sachant cela, qu'il courût toujours, impossible à saisir, déjà loin quand on lui parlait, répondant d'un mot évasif, et que, dans les couloirs de la Comédie, il passât comme un éclair. S'est-il arrêté un seul jour de travailler ? Non. Il l'a dit lui-même : pas un seul jour. J'y ai pensé souvent : travailler à ce point, ne jamais s'arrêter, quel don d'illusion cela suppose ! Quel manque de sensibilité, aussi ! Alors, jamais de rêverie, d'incertitude, de détachement, un peu de ce goût amer de la vanité de toutes choses ? Il faut bien croire que non. Il écrivait, rien que cela. Il écrivait, sans cesse. Il écrivait, toujours. L'expéditionnaire de la littérature !

Il y avait aussi l'administrateur. Là aussi, il était remarquable. Il eût fait un merveilleux diplomate. Quelle maîtrise de soi, quelle adresse devant les difficultés, quel don de dissimuler, de savoir se taire, de rester le même homme en dépit des événements ! Il fut pendant plusieurs mois, il y a quelques années, à avoir toute la Comédie contre lui. Les sociétaires complotaient, portaient en cachette au ministre des rapports lui imputant les pires incapacités. Les candidats à sa succession le combattaient ou le faisaient combattre dans les journaux. Tout le monde pensait : il lui va falloir s'en aller. Lui, pendant ce temps, n'avait l'air de rien. Il écrivait ses chroniques, il ordonnait ses spectacles, il écrivait ou répondait aux gens, il allait à l'Académie, aux mariages, aux premières, aux enterrements, toujours courant, toujours aimable. Des attaques, des menées secrètes, des propos perfides, de tout ce qu'on faisait ou disait contre lui, pas un mot parlé ou écrit. Un beau jour, on s'aperçut qu'il était toujours

là, ayant mis tout le monde dans sa poche. Les sociétaires n'en revenaient pas : comme comédien, il avait plus de talent qu'eux.

Vous me direz qu'il y avait aussi l'écrivain ? Je ne l'oublie pas. *Paris-Midi* nous a donné, à ce sujet, un intéressant écho sur la mère de Jules Claretie. Il paraît que, lorsque, tout jeune homme, il se décida à faire de la littérature, elle le contraignit à une tâche quotidienne, à écrire chaque jour quelque chose, fût-ce seulement dix lignes. Elle se connaissait en bonne méthode littéraire, cette maman. Écrire chaque jour quelque chose, c'est le secret de bien des talents, de bien des réputations, le secret également du travail facile, toujours fait avec plaisir. L'esprit est tenu en éveil, le travail de chaque jour bénéficie du travail de la veille. C'est la roue à laquelle on a imprimé un fort mouvement et qui tourne ensuite toute seule. Un de nos meilleurs écrivains d'aujourd'hui, d'esprit libre, celui-là ! — vous le lisez et l'admirez souvent dans ce même *Mercure,* — n'est pas arrivé au-

trement à l'aisance, au naturel avec lesquels il écrit, après le style cherché, compliqué et artificiel de ses débuts. Jules Claretie a toutefois un peu abusé des bons avis de sa mère. Que de mauvais livres, que de chroniques tirées à la ligne, que de pages mortes aussitôt qu'écrites nous devons à cette obéissance filiale! On nous a dit, pour excuser cette production, que Jules Claretie ne pouvait dormir, et qu'alors il écrivait. Que ne se lisait-il, plutôt! Il eût perdu ses insomnies.

Le jour de ses obsèques, j'ai acheté *le Temps,* son journal, pour lire les discours. Je ne suis pas regardant à l'argent, mais, vrai, j'ai regretté ma dépense. Pas un mot, un trait d'intéressant, dans toutes ces colonnes. Des clichés, la plus mauvaise rhétorique, des hyperboles inattendues. On y appelait M. Claretie fils « notre espérance ». J'étais navré. Tout s'en va, décidément. On ne sait plus enterrer les gens. De tant de bavards, il n'y eut que M. Robert de Flers qui fut fidèle à son talent, en intercalant

dans son discours, sans guillemets ni citation de nom d'auteur, un mot de Marivaux [1].

En définitive, il restera surtout de Jules Claretie la réputation d'un homme aimable. Il l'a d'ailleurs bien méritée. A-t-il fait assez de compliments dans sa vie, à l'un, à l'autre, à tout le monde! Il avait cela dans le sang, la flatterie. Vous connaissez les discours mortuaires ? Le défunt a eu toutes les vertus, tous les mérites, tous les talents. Jules Claretie, qui a parlé de beaucoup de gens dans ses écrits, à croire qu'il n'écrivait que pour cela, donnait toujours l'impression qu'il parlait d'un mort, tant il était plein d'attentions, prodigue de gentillesses, généreux d'éloges. Même, exprimait-on sur lui ou sur son œuvre la plus légère critique, qu'il s'empressait de la relever, pour avoir l'occasion, en écrivant à son auteur, de faire un compliment. Il aurait pu être un mémorialiste remarquable, ayant tant vu, choses et gens, ayant tant circulé, dans les

1. « Pour être bon, il faut l'être trop. »

milieux les plus divers, et nous donner de ces livres, les seuls qui survivent, en réalité. Hélas! il était aimable, il voulait l'être à tout prix, et toute son œuvre de chroniqueur, à part quelques bien rares morceaux, n'est qu'un long palmarès fastidieux, fade, niais, presque servile. Espérons qu'elle lui a mérité, du moins, d'aller droit au Paradis, où vont les âmes neutres, qui n'ont su aimer ni détester vraiment, ceux qui, tout en parlant beaucoup, n'ont rien dit ici-bas, les sages, les prudents par l'esprit plus encore que par les actions. Nul doute que son excellent naturel se soit là-haut montré tout de suite, et qu'à peine arrivé il ait séduit tout le monde. Sûr qu'il continue dans cet agréable séjour sa posture terrestre, et c'est une image que j'offre à ces messieurs et dames sociétaires de la Comédie-Française qui l'ont connu et aimé :

Jules Claretie, dans les cieux,
Fait des compliments au bon Dieu.

Janvier 1914.

L'ILLUSIONNISTE
DE M. SACHA GUITRY
UN MOT ET UN AUTRE MOT

Les temps sont durs. La vie n'est pas drôle. La bêtise règne. Le bon Dieu redevient à la mode. Les commerçants volent plus que jamais, fort heureux de certains scandales qui détournent l'attention de leurs coquineries pourtant autrement dommageables. Les patrons gémissent hypocritement et les actionnaires s'emplissent les poches au détriment des employés. Les ouvriers plastronnent, ivres de vin et d'argent, en attendant d'être les maîtres. Les grands faiseurs d'affaires, nés malins, collectionnent les millions et se

montrent les seules gens sympathiques dans l'universelle duperie. La grossièreté, la stupidité, la cupidité s'épanouissent, tableau sans pareil pour qui sait goûter les délices du rire et du mépris. Au milieu de ces manifestations nationales, une pièce de M. Sacha Guitry est une douceur, un enchantement, une consolation. Qu'importent les temps que nous subissons! Tout n'est pas complètement perdu pour le moment : il y a encore en France un homme d'esprit.

Ce petit début n'est pas mal. Mais il n'est pas tout ce que j'ai à dire. Faut-il continuer? Je me le demande. Baste! je me décide. Je dirai donc qu'être un homme d'esprit n'est pas tout le mérite de M. Sacha Guitry. Il est encore, et surtout, étant cet homme d'esprit, d'avoir su le rester. Croyez bien que cela suppose plus d'intelligence que peut-être il n'y paraît. Jugez-en par les nombreuses conversions que les événements actuels ont opérées. Certes, les serins ne sont pas devenus des aigles, mais que de gens qui semblaient être intelligents, du

jour au lendemain sont tombés dans la bêtise ! C'est que, dans les grandes circonstances, notre vraie nature se révèle, et seule nous gouverne. C'est très joli d'avoir, dans la vie courante, de vraies idées, une sensibilité au-dessus du vulgaire, une intelligence juste et droite, de montrer de la noblesse, de la fermeté, de l'indépendance d'esprit, de la hauteur dans le jugement, le sens du relatif et de l'équité, en un mot d'être, au moins par la pensée, un homme libre, quand tant d'autres ne sont que des citoyens. Seulement, il faut voir ce que cela devient dans les secousses. Or, nous l'avons vu, et à de nombreux exemples, cela devient à peu près zéro. Tout ce que nous admirions, approuvions en certains hommes, n'était chez eux qu'un revêtement, qu'une attitude, un jeu d'esprit. La secousse venue, le revêtement est tombé, et retrouvant leur naturel, ils n'ont plus montré que de la niaiserie. Nous les avons vus alors dans leur être vrai. Témoin, — c'est un exemple qui me réjouit entre tous, — cet écrivain

que nous avions pris jusqu'alors pour un grand esprit, et qui, *pendant l'orage,* oubliant soudain son parapluie, s'en trouva mouillé comme un Gribouille.

Ce n'est pas encore tout. Par un hasard providentiel, — car la Providence, aussi, est à la mode, (la Providence, sans doute, des fournisseurs, des commerçants, des patrons et des actionnaires et des profiteurs de toutes sortes), — la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry porte un titre exceptionnellement de circonstance : *L'Illusionniste.* Prenez la peine d'y réfléchir un peu, je vous prie. Répétez-vous ce mot : l'Illusionniste. Mettez-le même un moment au pluriel. Faites ensuite appel à votre imagination, si peu que vous en ayez. J'entends ici, par imagination, la capacité de se représenter les choses en étendue et en profondeur. J'ai même tort de parler d'imagination. Ce n'est pas le mot juste. Au contraire, exercez seulement ce que vous pouvez avoir du sens des réalités. Considérez cet immense univers, divisé en portions arbitraires, nées

de préjugés et d'idolâtries diverses autant que malfaisantes, et dans chacune desquelles s'agitent des millions d'individus. Chacun de ces groupements n'a-t-il pas ses illusionnistes, qui lui promettent monts et merveilles comme résultats de la grande aventure engagée, alors que le plus clair est que nous nous retrouverons tous, plus ou moins, le cul nu et le ventre vide, ce qui sera peut-être très joli, quant au cul, et très esthétique, quand au ventre, pour les femmes, mais ne sera ni l'un ni l'autre pour nous autres hommes? Question brûlante, me dites-vous? Aussi, je me dépêche de passer. Quittons le professeur d'illusion pour l'illusion elle-même. Tout ici-bas n'est-il pas qu'illusion? C'est l'illusion qui nous aide à vivre, et c'est elle encore qui aide à mourir tant de pauvres êtres faibles de cervelle. C'est l'illusion qui fait les mariages et qui fait aussi les divorces : on prend une femme croyant qu'on va être heureux avec elle et on la quitte dans l'espoir de retrouver le bonheur. Et il n'y a pas que dans le ma-

riage et le divorce que l'illusion règne! Dans les pures histoires d'amour également. Voulez-vous un exemple? Je connais comme cela des gens qui s'aiment, je reçois leurs confidences, et, naturellement, quand j'en trouve l'occasion, je les utilise. Une femme (jeune) s'est donnée à un homme (qui ne l'est plus), par pure question de plaisir, parce qu'elle n'a pas chez elle, avec un mari ou un amant, (elle ne s'est pas gênée pour le déclarer), les choses qu'elle aime par-dessus tout. A chaque entrevue, dans laquelle elle montre des progrès d'entrain et de liberté, elle répète à cet homme qu'elle ne saurait s'attacher, qu'elle ne l'aime pas et ne l'aimera jamais, que seul le plaisir l'occupe et la fait revenir. Cet homme, qui est resté plein d'ardeur à un âge auquel on commence à la perdre, et qui voudrait bien en jouir sans déchirements, est enchanté de la rencontre. « C'est parfait! dit-il à cette femme, (qui, peut-être, voudrait bien le voir s'attacher pour se moquer de lui). Personne ne vous demande de la passion. Est-il be-

soin de s'aimer pour faire l'amour? Il suffit de se plaire. Avons-nous du plaisir l'un par l'autre? Oui! C'est l'essentiel. Ne cherchons pas plus loin. Ayons le plaisir sans la souffrance. » Et voilà encore l'illusion, toujours l'illusion! Ces deux plaisants se figurent qu'ils pourront ainsi se donner de l'agrément sans risques? Attendons-les un jour, s'ils continuent un peu longtemps leur partie. Le sentiment naît du plaisir sans qu'on s'en doute. C'est déjà un lien que la volupté partagée, — c'est même, souvent, toute la passion. Quand ces deux esprits forts de l'amour seront arrivés au bout de leur histoire et que l'un d'eux, comme c'est fatal, laissera l'autre en plan ou seulement le négligera, cet autre verra, à ses dépens, ce que valait leur beau programme. Il retombera alors, — c'est un troisième cas, et il y en a bien d'autres, — dans une autre illusion, en s'imaginant qu'il a perdu un objet irremplaçable, unique au monde, alors que toutes les femmes, à peu de chose près, ont les mêmes talents pour nous

plaire et nous retenir. Oui, tout n'est ici-bas qu'illusions. C'est un thème facile, je n'en finirais pas si je voulais le développer. Illusion le devoir, illusion le plaisir, illusion le bonheur, illusions les plus douces choses de la vie, comme, peut-être, également, les plus douloureuses. Nous ne sommes jamais au ton réel. Toujours au-dessus, ou au-dessous. On s'abuse dans le bonheur et on s'abuse aussi dans le malheur. Ne sont-ce pas aussi des illusions, tous ces grands mots qui mènent les hommes, auxquels ils ont élevé un culte, et pour lesquels ils meurent si bêtement quelquefois?... Autre question brûlante, me dites-vous? Décidément, je passe encore. Vous ne direz plus rien, je pense, si je me contente de nous mettre en cause, moi qui écris et vous qui me lisez. Car, moi aussi, je donne un exemple d'illusion, au sujet de ces chroniques. J'ai beau ne pas me monter le coup sur mon compte, quand je les écris, je me dis qu'après tout elles en valent bien d'autres et qu'on les lira peut-être avec plaisir. Vous

en donnez un exemple de votre côté, quand vous ouvrez le *Mercure,* que vous regardez le sommaire, que vous y lisez mon nom, que vous vous dites : « Ah! il y a un Boissard. Nous allons lire des choses étonnantes », et qu'après m'avoir lu, vous vous dites, avec un petit air supérieur : « Mon Dieu! ce n'est pas très extraordinaire », pensant en vous-même que vous en feriez autant. Je crois même pouvoir dire que votre illusion, dans ce cas, est peut-être plus forte que la mienne. Du moins, laissez-moi... cette illusion. Cependant, il y a une chose ici-bas qui n'est pas une illusion. Je vous la dirais bien, si j'étais sûr que vous ne me trouviez pas ridicule. Vous m'assurez que non? En tout cas, ne le répétez à personne, ne dites pas surtout que c'est moi qui vous l'ai dit. On m'a comparé un jour à Footitt et à Chocolat, les chers clowns. Si on savait que je peux penser ce que je vais dire, je serais perdu de réputation, et, si peu que j'en aie, (encore une illusion!), j'ai la faiblesse d'y tenir. Cette chose, cette

unique chose qui n'est pas une illusion, c'est la bonté, la générosité, la pitié qui agissent, qui aident et qui secourent. Non, à toute la chaleur heureuse qu'elles mettent en nous, ces choses-là ne sont pas des illusions. Mais ce qui en est une, par exemple, une fameuse, une considérable, une extraordinaire, comique et réjouissante, c'est bien le talent et le renom que se figurent avoir tels et tels écrivains actuels que personne n'a jamais pu lire jusqu'au bout et que je me garderai bien de nommer, pour éviter de grossir la rubrique de nos *Échos* avec leurs réclamations. Je ne vois qu'une illusion digne d'être mise à côté de celle-là, tant elle la vaut, ou presque. Je peux en parler, car je la connais. C'est celle que montre un critique dramatique quand on le voit s'amuser à parler pendant trois pages de toute autre chose que de la pièce dont il a à rendre compte.

J'arrive donc à *L'Illusionniste* de M. Sacha Guitry. Je n'ai pas besoin de dire que l'auteur s'est tenu dans le domaine senti-

mental, romanesque, et nous l'avons retrouvé dans cette pièce tel que toujours, charmant, spirituel, moqueur, insolent, presque cynique, si plein de séductions que, pour ma part, à ce point conquis par lui, il peut bien de temps en temps montrer quelques faiblesses, je refuserai de les voir. Le sujet qu'il a pris est mince, — encore fallait-il le trouver, — mais avec M. Sacha Guitry c'est moins le sujet qui importe que la façon dont il l'arrange, le présente, l'exprime, et, cette façon-là, je n'exagère pas en disant que c'est, à chaque fois, une surprise et un ravissement. Le dommage, c'est que le public ne comprend pas toujours. Il y a dans *L'Illusionniste* des passages de chagrin et de tendresse. Parce qu'ils sont exprimés en souriant, et corrigés par une boutade, le public s'esclaffe. M. Sacha Guitry a bien raison d'être insolent et moqueur.

L'Illusionniste, — je donne le sujet et seulement le sujet, — c'est un faiseur de tours de passe-passe qui remplit un numéro dans tel music-hall que vous imaginerez.

Après une de ses représentations, il reçoit dans sa loge la visite de deux spectateurs : une dame et l'oisif qui l'entretient, lesquels viennent le prier de venir, le soir même, donner une séance chez eux, devant quelques invités. Comme il y a déjà un certain nombre de représentations que cette dame vient l'applaudir, arrivant juste pour son numéro, l'illusionniste comprend tout de suite... Nous voyons ensuite cette dame et son entreteneur rentrés chez eux, et occupés à dresser la liste de leurs invités. La dame a son plan. Elle cherche chicane à son amant, fêtard comme il y en a tant, sur les relations qu'il lui impose. La chicane tourne à l'aigre. On renonce à la séance et à convoquer personne. La dame téléphone à l'illusionniste que la séance est remise au lendemain soir. La chicane s'aggrave encore. Le malheureux entreteneur, infiniment maltraité, est obligé de prendre le parti d'aller coucher chez lui, en jurant que, s'en allant dans ces conditions, c'est pour ne plus revenir. Il est à peine parti, que l'illusionniste

fait son entrée, la dame ayant, en effet, téléphoné sans établir la communication. Un court dialogue. La situation s'éclaire. Le désir s'avoue d'un côté, est compris et partagé de l'autre, les baisers s'échangent, et l'illusionniste commence ses tours. Ils sont délicieux, comme le sont les mots d'amour qu'on entend et qu'on dit, qu'ils soient sincères ou seulement un jeu. Car les tours de l'illusionniste, maintenant, ce sont des mots d'amour. Il doit partir le lendemain en tournée, toute l'Europe et l'Amérique à parcourir, et il offre à sa conquête de l'accompagner. Quel enchantement ce sera de s'aimer sous des cieux si divers! La tenant dans ses bras, frémissante de désir et de rêverie, il lui énumère tous ces pays qu'ils traverseront, avec les charmes particuliers à chacun, leur couleur, leur atmosphère, leur bruit ou leur silence, leurs foules ou leur solitude, leur soleil ou leurs neiges. Oui, quel enchantement ce sera! La pauvre femme y est prise, et je ne jurerais pas que l'illusionniste lui-même n'y est pas pris,

emporté par sa virtuosité. Là-dessus, on va se coucher, pour les débuts d'un si beau programme et vous devinez bien quel voyage ils vont faire, dans les bras l'un de l'autre. Nous les retrouvons tous les deux le lendemain matin. L'illusionniste paraît le premier. Son domestique lui apporte son courrier, qu'il lit en véritable homme d'affaires. Puis, c'est la femme qui paraît, lasse, et si heureuse! « Quand part-on? » demande-t-elle à peine entrée. Comment? quand part-on? On part donc? Et où part-on? L'illusionniste a déjà quelque peu oublié. Ah! oui, hier soir?... Quelques heures seulement se sont écoulées, et hier soir est déjà loin. Hier soir était l'heure du désir. Ce matin est l'heure du désir satisfait. C'est inouï le changement que cela peut apporter. Oh! ce n'est pas que l'illusionniste revienne sur sa parole. Il a offert de partir ensemble? Il est toujours prêt. Si elle y tient, on partira. Seulement... Seulement, ce voyage sera-t-il vraiment si agréable? C'est bien vieux jeu, les Musées

de l'Italie. C'est bien surfait, l'Espagne, Gautier a très arrangé, et les courses de taureaux sont répugnantes. La Russie n'est qu'une glace, impossible à des gens frileux d'y vivre. L'Angleterre est toujours plongée dans l'ombre et dans l'humidité, et quant à l'Amérique, il faut en faire son deuil : l'impresario a décidé qu'on n'irait pas. Bref, il refait à sa conquête, mais à l'envers, l'itinéraire qu'il lui montrait si séduisant la veille. Comme elle est femme, elle comprend, et devant son rêve écroulé, elle fond en larmes, sans la moindre parole de reproche. A ce moment, l'entreteneur, qui avait juré ses grands Dieux, la veille, de ne plus revenir, revient, naturellement, en bon benêt qu'il est. Il a d'abord quelque étonnement de trouver là, de si bonne heure, l'illusionniste. La dame lui explique que celui-ci est venu lui dire qu'il ne peut donner la séance convenue la veille, obligé qu'il est de quitter Paris dans quelques heures. L'illusionniste prend congé, départ qui fait redoubler les sanglots de la pauvre

créature si bien revenue à la réalité. La pièce se termine alors par un de ces mots profonds, cruels, d'un comique triste et vrai, qui font qu'on peut être sûr que M. Sacha Guitry nous donnera un jour une véritable grande comédie, un mot digne d'une pièce de Becque. L'entreteneur, resté seul avec son amie, et la voyant ainsi toute en larmes, vient à elle, la prend tendrement dans ses bras, et du ton le plus doux, le plus caressant : « Comment! tu pleures? Pourquoi?... Oh! à cause de la scène d'hier soir?... Pauvre chérie! »

C'est M. Sacha Guitry lui-même qui joue l'illusionniste. Je ne lui ferai pas d'éloges. Il joue ses pièces avec autant de talent et d'esprit qu'il les écrit. A voir ce que je pense de l'auteur, on peut juger comment je trouve le comédien.

J'allais oublier que j'ai inscrit à mon sommaire : *un mot et un autre mot.* Les voici. Je causais, il y a quelque temps, avec un poète de cette maison et membre de l'Académie française, de la guerre actuelle

et des transformations que, sans doute, elle apportera dans la société et qui feront que nous autres hommes d'un certain âge, nous nous trouverons quelque peu dépaysés. « Hé! oui, me répondit-il, — et si on devine quel était mon interlocuteur, on sentira combien sa réponse était à la fois juste et jolie, — ce ne sera peut-être pas drôle. Nous serons les *ci-devants,* les nouveaux *ci-devants.* » Un employé de mes amis se trouvait là. Il goûta comme il convenait le mot du poète, et il dit à son tour, faisant allusion à la fidélité aux vieux usages qu'observerait, sans doute, son patron, en dépit des conditions économiques bien changées et de la vie doublée de prix : « Vous serez, en effet, les gens comme vous, les nouveaux *ci-devants.* Nous, les employés de la vieille école et qui le demeurerons, nous serons les nouveaux *demi-solde.* »

Novembre 1917.

LA CHARTREUSE DE PARME

D'APRÈS LE ROMAN DE STENDHAL
PAR M. PAUL GINISTY

STENDHAL ! l'enchantement de ma jeunesse, l'enchantement de mon âge mûr. Stendhal ! l'intelligence, la sensibilité, l'observation et l'analyse faites littérature au plus haut degré. Stendhal ! l'écrivain inimitable, car on imite une rhétorique, un vocabulaire, on n'imite pas les facultés intellectuelles, la personnalité supérieure. *Arrigo Beyle, Milanese*... Qu'elle m'émeut, cette épitaphe, qu'elle me donne de pensées ! Grand esprit, âme libre et voluptueuse. Pas d'autre patrie que la patrie

du cœur et de l'esprit. Là où a été le bonheur, là où on a connu l'amour, l'amitié, là est la seule et vraie patrie. Justement, ces derniers soirs, dégoûté plus que jamais des livres d'aujourd'hui, — la guerre favorise beaucoup la mauvaise littérature et les ouvrages niais sur des questions soi-disant sérieuses, — je relisais au hasard la *Correspondance*. Même dans les courts billets d'amour, quelle maîtrise de l'esprit sur le sentiment, et en même temps quelle profondeur de sentiment sous l'esprit qui persifle et se raille soi-même. Quel plaisir il devait avoir en les écrivant! Quelle merveilleuse lecture que toutes ces lettres ! Partout, quelle brièveté, quelle rapidité, quel naturel, quel abandon, — le ton de la causerie! — quelle correspondance parfaite entre l'expression et l'idée, le sentiment ou la sensation, que de mots touchants, que d'idées fortes, que d'observations profondes, que tout cela est plein avec peu de mots et qu'il est pénétrant et qu'il excite l'esprit, à quelque endroit de son œuvre

qu'on le lise ! Comment ne pas l'adorer, l'homme qui a pensé, senti de tels livres, imaginé et réalisé de telles figures, car jamais cela n'a été plus vrai qu'avec lui qu'un véritable écrivain n'écrit qu'à sa ressemblance intime et secrète. Tous tant que nous sommes aujourd'hui, mes chers confrères, mais oui, tous, ceux qui sont de l'Académie et ceux qui n'en sont pas, nous ne sommes à côté de lui que des zéros, d'incontestables zéros. Qu'on mette au pilon tous les romantiques, qui ont abîmé notre littérature, déformé, vicié, abêti notre esprit. Qu'on me donne Chamfort, La Rochefoucauld, *Le Neveu de Rameau,* (Diderot bien supérieur pour moi à ce phraseur et pleurard de Rousseau), quelques Stendhals, la *Correspondance,* le *Brulard,* les *Souvenirs* et *La Chartreuse* en tête, qu'on joigne à cela de quoi faire des cigarettes, ce qu'il faut pour écrivasser de temps en temps, une belle image libertine d'une jolie femme nue pour me consoler de la réalité que je n'ai pas, qu'on m'assure

avec cela ma subsistance, et je consens à vivre enfermé entre quatre murs, sans plus voir personne et sans jamais m'ennuyer. Ce que je dis là est d'ailleurs pur superflu. J'ai ce bonheur de pouvoir rester enfermé aussi longtemps qu'on voudra, sans livres ni papiers ni aucune société, sans m'ennuyer jamais, tant j'ai dans la tête de quoi m'occuper.

On ne peut parler de Stendhal sans penser à la question du style. Des gens qu'un style sans ornements, sans redondance, simplement précis et net, déconcerte, lui ont beaucoup reproché le sien. C'est qu'on est en général extrêmement sensible à la forme, dans le plus mauvais sens du mot. Des phrases chantantes, cadencées, « nombreuses », comme on dit, font pâmer le lecteur. Qu'importe que dix mots eussent pu suffire là où l'auteur a mis dix lignes et qu'avec des métaphores chaque chose à tout bout de champ soit dite deux fois, comme dans Flaubert. Si par surcroît vous y ajoutez un peu de

pathos romantique, d'enflure verbale, vous êtes sacré grand écrivain. J'en ai eu récemment un exemple qui m'a bien amusé. On sait que les Allemands ont déménagé de Saint-Quentin les pastels de La Tour, pour les installer dans un petit musée occasionnel à Maubeuge. Ils ont également publié un ouvrage de reproductions de ces pastels, accompagnées d'une étude d'un réserviste allemand, Hermann Ehrard, sur le pastelliste. J'ai une passion pour La Tour. Je me ferais voleur de tableaux de musée rien que pour son portrait par lui-même qui se trouve au Louvre. Je n'ai donc pas manqué de lire dans la *Revue hebdomadaire,* un article sur ce sujet, de M. Elie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin*, qui, lui, préfère le beau style obscur et bavard, au style exact et précis. Le réserviste Ehrard fait reproche à La Tour, dans son étude, du caractère un peu superficiel de son art, et exprime cette critique que le pastelliste n'a rendu trop uniquement que l'aspect extérieur de

ses modèles. Cela en ces termes, d'après M. Elie Fleury lui-même :

Son art, écrit M. Ehrard, trouve ses limites dans ses propres dispositions d'esprit ; les personnes qu'il représente sont toutes animées par un but extérieur; il ne connaît que le regard de celui qui observe avec vivacité. Presque toujours, un regard, une réflexion, un simple coup d'œil servent à lui faire tendre les traits de son modèle. Il n'a pas perçu l'homme intérieur, la profondeur d'un esprit plongé en ses réflexions, le secret d'un œil qui regarde en soi-même.

Or, il se trouve que M. Maurice Barrès a formulé sur La Tour la même critique, dans une « pensée lapidaire », c'est l'avis de M. Elie Fleury. On va voir la différence de style. Je cite encore, toujours d'après M. Elie Fleury :

La Tour n'était pas doué pour saisir cette âme du monde qu'il entrevoyait. Ce merveilleux physionomiste prêtait à l'univers une figure insuffisante. Je ne m'en étonne pas, ayant vu à ce musée de Saint-Quentin son portrait par Peronneau. « La Tour, écrivais-je aux marges du catalogue, fait l'insolent, mais ne domine pas; c'est un valet qui observe les invités, ce n'est pas Saint-Simon. » Pensée exprimée trop durement. Mais on entendra qu'il ne s'agit ici

que de hiérarchie intellectuelle, je veux dire que La Tour n'était pas de force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer. *(Trois stations de psychothérapie.)*

On le voit : c'est absolument la même idée, le même point de vue. Il y a seulement cette différence : ce que l'écrivain allemand a exprimé avec clarté, précision, M. Maurice Barrès l'a écrit en beau style maniéré et obscur, et bien plus longuement. Comme c'est vrai que Molière est de tous les temps ! Nous avons là, encore une fois, le pendant, en prose, du sonnet d'Oronte, et on pourrait récrire la scène avec variantes. Qu'est-ce que : *cette âme du monde* ? et : *prêtait à l'univers une figure insuffisante* ? et cette *hiérarchie intellectuelle* si imposante ? et cette *force à maîtriser les objets qu'il avait la passion d'observer* ? Tout cela à propos des pastels de La Tour, qui sont la clarté même, la légèreté même ! Parlez-moi du réserviste Ehrard. Voilà un homme qui a un bon cerveau, qui pense et qui écrit clairement, qui dit avec justesse

ce qu'il a à dire. M. Maurice Barrès, sur le même sujet, n'a fait que du charabia romantique, comme il y en a beaucoup dans son œuvre.

A ce propos, Stendhal s'est bien trompé, une fois. C'est dans sa lettre à Balzac, pour le remercier de son étude sur *La Chartreuse*. « La part de la forme devient plus mince chaque jour, écrivait-il. A mesure que les demi-sots deviennent plus nombreux la part de la forme diminue. » Les demi-sots, (il voulait dire les demi-intelligents), sont devenus plus nombreux, en effet, on ne saurait le nier, et ils sont aujourd'hui plus nombreux à lire qu'autrefois, mais la part de la forme n'en a pas diminué, au contraire. Tout le monde parle de style sans y rien connaître, et l'expression : *c'est bien écrit,* est dans la bouche de gens presque illettrés. C'est qu'il est plus facile, et à la portée du plus grand nombre, de sentir le côté joli, romance, d'une phrase bien enjolivée, que la valeur d'une idée originale, d'un sentiment vrai, d'une obser-

vation juste, exprimés tels qu'ils ont été sentis ou pensés. La plupart des lecteurs ne voient rien des mérites d'un style naturel, clair, spontané, pourtant autrement éloquent et pénétrant, comme tout ce qui est simple et vrai. Ils ne se doutent pas de la merveille d'un style comme celui de Tallemant, par exemple, dont pas une tournure n'a vieilli, qui semble écrit d'hier. N'éprouvant pas le besoin, et pour cause, de rien comprendre à ce qu'ils lisent, il leur suffit d'être éblouis. Ils béent d'admiration devant les écrivains emphatiques, obscurs, maniérés, bavards, faiseurs de périodes et de métaphores, qui cherchent l'effet plus que la vérité. M. Maurice Barrès devient à leurs yeux l'auteur d'une « pensée lapidaire » pour avoir écrit le petit morceau cité plus haut et poussé la recherche littéraire jusqu'à appeler des *objets* les modèles de La Tour.

Autre exemple. Ces derniers soirs, également, je feuilletais un Manuel de littérature. Ces ouvrages sont souvent fort amu-

sants. Je tombai, sans l'avoir cherché, sur le chapitre Stendhal. On y explique sa manière : la vérité des petits faits. Il y est dit quelques mots du chapitre célèbre de *La Chartreuse,* sur la bataille de Waterloo, dont Fabrice, explique-t-on, ne voit que de « minces détails ». Citation de quelques lignes comme exemple. Puis, cette appréciation : « On est loin des grands tableaux de Victor Hugo. » Ces grands tableaux se trouvent, je crois, dans *Les Misérables.* J'ai lu cela autrefois. Tout comme l'histoire de Michelet, c'est uniquement œuvre de poète, d'imaginatif, c'est-à-dire rien de vrai, rien de réellement observé, rien d'humain. C'est fait après coup, en artiste, par quelqu'un qui n'a pas vu, et cela n'a de prix que celui de l'éloquence et du lyrisme. Pour tout dire, c'est du beau style et rien de plus. Je reste de l'avis de Stendhal : la vérité des petits faits a autrement d'importance. Preuve : les mémoires plus importants pour connaître une époque que l'histoire écrite par les historiens. Ce n'est même pas assez

dire que la vérité des petits faits a autrement d'importance. On peut ajouter qu'elle a autrement de charme : on saisit, avec eux, les gens, les événements, les mœurs, les choses, sur le vif. Les conditions de la guerre ont certainement beaucoup changé. Mais je voudrais qu'on prenne un soldat d'aujourd'hui, homme intelligent, sensible et observateur, qu'on lui donne à lire la description d'un coin de la bataille de Waterloo par Stendhal, et la même description emphatique par Victor Hugo, et qu'on lui demande laquelle est la plus près de ses propres observations et sensations dans la présente guerre. Nul doute qu'il répondra : celle de Stendhal. Chaque combattant ne connaît, en effet, que son petit coin, que ce qui se passe autour de lui, ne voit de la bataille, comme Fabrice, que de « minces détails ». Soyez sûr qu'il n'a aucun lyrisme, qu'il n'entend pas du tout la France l'appeler à son aide parce qu'elle meurt, ni autres niaiseries littéraires. Il a un travail autrement significatif et important que cette

phraséologie : celui de faire de son mieux ce qu'on lui a dit de faire, en s'arrangeant de façon à en revenir, autant que possible. On peut même dire que plus il a de sang-froid et de clairvoyance, meilleur et plus utile soldat il sera. Car le bon soldat, si je ne me trompe, c'est celui qui fait beaucoup de besogne et qui se conserve à son pays. Celui qui se fait tuer, on est bien avancé, avec lui! C'est ce qu'a peint Stendhal dans son récit des aventures de Fabrice pendant la bataille de Waterloo, et c'est ce qui donne à ce récit une telle couleur, un tel accent de vérité. Victor Hugo, lui, a fait du grand style, du lyrisme, de l'épopée, du roman, des phrases, de la farce, tout ce qu'on voudra, sauf de l'observation vraie, vécue et juste : en grand, ce que nous appelons aujourd'hui du « bourrage de crâne ».

Je crois qu'il est temps que j'arrive à *La Chartreuse de Parme,* la pièce tirée par M. Paul Ginisty du roman de Stendhal. C'est un beau travail. Cela ressemble au roman comme une femme vertueuse à une

femme aimable. M. Paul Ginisty a tout arrangé à sa façon. Il a modifié les faits, changé les circonstances, dénaturé les caractères, fondu les épisodes, supprimé d'un côté, ajouté d'un autre. Ces hommes de théâtre ont une grande force : ils ne doutent de rien, ils ne reculent devant rien. Dénaturer les caractères, modifier, changer, ajouter, supprimer, dans une telle œuvre et d'un tel écrivain ! Pour nous autres lecteurs d'une certaine espèce, qui lisons de pareils livres avec un intérêt toujours croissant et dont les réflexions augmentent et se renouvellent à chaque lecture, il y a vraiment dans ces procédés un genre littéraire déconcertant. Je ne sais si je m'adresse à des lecteurs du roman de Stendhal. Je ne puis entreprendre de le raconter, d'en donner le développement. Je n'aurais pas le talent pour un pareil travail, ni la place. D'ailleurs, un roman de Stendhal ne peut être raconté. C'est dire s'il est encore moins susceptible d'être mis au théâtre. Je ne dis pas que la pièce de M. Paul Ginisty est

ennuyeuse, sans aucun intérêt pour le spectateur venu l'entendre pour passer sa soirée. Je dis qu'elle est sans rapport avec le roman et qu'il n'en pouvait être autrement. La grande figure du Comte Mosca, fin, spirituel, moqueur, le modèle des amants sur le retour, diplomate et politique de grande allure, en même temps sachant ne rien prendre au sérieux de ses fonctions ni de lui-même et dans lequel Balzac voyait un portrait du Prince de Metternich, n'est plus, dans la pièce de M. Paul Ginisty, qu'un personnage secondaire, d'allure médiocre, avec un petit air de traître de mélodrame. La Sanséverina, jolie, passionnée, amoureuse, la femme de grand esprit, au cerveau politique, intrigante, adroite et aventureuse, qu'on ne peut connaître sans rêver à elle le restant de ses jours, n'est plus qu'une femme de quarante ans qui se désole d'aimer sans être aimée. Le Prince de Parme, qui, dans le roman, n'est nullement un sot et un grotesque, mais un petit tyranneau poltron, affecté et à cheval sur

l'étiquette, nous est montré sous les aspects d'un comique qui touche à l'opérette. Enfin, Fabrice, « cet être singulier, vif, original », et la touchante et ardente Clélia, ne sont plus que deux amoureux comme on en voit dans toutes les pièces. Rien, non plus, du grand romanesque passionné qui anime tout le roman, des nuances, des détails, de l'intrigue dans ses phases si diverses et si mouvementées, de la merveilleuse peinture des intrigues et des rivalités de la cour de Parme, de l'immoralité délicieuse de certaines situations et de certaines actions des personnages. Rien, non plus, à plus forte raison, de cette *part de l'auteur* qui est peut-être le plus grand attrait du livre : réflexions, observations, comparaisons, moqueries, tout un *a parte* charmant, profond, plein de bonhomie, qui montre le véritable écrivain, supérieur encore à ce qu'il écrit. Et ces mots vifs, ces mots profonds, ces mots spirituels ou touchants dont le roman est rempli ! Par exemple, celui-ci, quand la Duchesse comprend qu'elle ne peut être

aimée par Fabrice, et dans lequel se peint, comme disait Stendhal, une telle nuance de tendresse : « Une femme de quarante ans n'est plus quelque chose que pour les hommes qui l'ont aimée dans sa jeunesse. » Cet autre, si bien observé, quand Fabrice, à Waterloo, remarque que les soldats au milieu desquels il se trouve, pour démêler le vrai de sa propre histoire à lui, répètent jusqu'à cinq et six fois les mêmes détails : « Il ne savait pas encore, dit Beyle, que c'est ainsi, qu'en France, les gens du peuple vont à la recherche des idées. » De ces mots, rien également. Je me doute bien que M. Paul Ginisty, en lisant ce nouveau compte rendu défavorable, va hausser les épaules, et, agacé, dire qu'on ne l'a pas compris, qu'il n'a pas prétendu mettre à la scène le roman de Stendhal, mais seulement faire une pièce d'après ce roman. Je me permettrai encore de ne pas l'approuver. On doit laisser les œuvres littéraires dans la forme que leur ont donnée leurs auteurs, qui étaient, sur ce point, les meilleurs juges.

Leur en donner une autre ne peut que les dénaturer et les amoindrir, la scène ne pouvant exprimer tout ce que contient le livre. Ce sont là des procédés littéraires déplorables. Lisez *La Chartreuse de Parme.* Allez voir la pièce de l'Odéon. Le diable si vous n'êtes pas de mon avis.

On voudra bien ne pas prendre mauvaise opinion de moi parce que je me suis occupé aujourd'hui de théâtre. Je prends cette précaution parce que M. Paul Adam, à quelqu'un qui l'interrogeait récemment sur l'avenir du théâtre, a répondu que s'occuper de ces questions en ce moment, c'est trahir. Bigre! il y a trahir et trahir, et il y a longtemps que M. Paul Adam, comme écrivain, trahit la France, — dans sa langue.

Novembre 1918.

LE MARI, LA FEMME ET L'AMANT
DE M. SACHA GUITRUY

Le mardi 22 avril. Je vais le soir au Vaudeville, voir la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry. Je sors à six heures et demie du Mercure. Je ne suis pas de santé brillante, ayant subi une crise de froid, mais je n'y pense pas. Je dîne dans le quartier, puis je me mets en route, léger, flâneur, plein de rêverie, une cigarette d'une main, ma canne de théâtre de l'autre. En passant, je me regarde dans une glace. J'ai plus que jamais cet air clown que me prête et dont s'amuse si bien une certaine dame, — un clown plus très jeune, hélas ! et que ses tours n'enrichissent guère. Au boulevard

Saint-Germain, je prends la rue de Seine, qui est bien une des rues les plus pittoresques de la rive gauche. Je la connais par cœur. Dans ma jeunesse, pendant des années, je l'ai parcourue, aller et retour, quatre fois chaque jour. J'en pourrais dire, les yeux fermés, toutes les boutiques. Quand elle disparaîtra, ou plutôt, quand on la modifiera, ce dont on recommence à parler, je vieillirai soudain de beaucoup par le nombre de mes souvenirs qui se trouveront effacés. A l'un des angles qu'elle fait avec la rue Jacob, il y a un épicier. Quand je passai là, l'autre soir, une jolie fille en négligé entrait en courant dans la boutique pour ses provisions du soir, pressée à la vue du garçon qui posait déjà les volets. Je m'arrêtai un instant à la regarder, accueillant toutes les pensées libertines qu'elle faisait venir à mon esprit. A ce moment, un flot de gens déferla de la rue de Buci vers la rue Jacob, avec des cris : « Arrêtez-le! », cependant qu'un jeune garçon, les distançant un peu, courait de son mieux pour leur échapper.

Je le vis, dans sa course, jeter sur la chaussée un objet qui résonna sur le pavé avec un bruit métallique. Le garçon épicier, quittant sa devanture, s'élança sur le fuyard, l'atteignit, le ceintura de ses bras, et, se retournant, se trouva nez à nez avec un petit bonhomme essoufflé, au visage fripé, un peigne sur l'oreille et vêtu d'une veste blanche, qui se saisit à son tour de l'individu et remonta avec lui vers la rue de Buci, suivi de la même troupe, enchantée maintenant de la capture. Le garçon épicier était revenu, tout près de moi, à ses volets. Des gens, autour de nous, racontaient ce dont il s'agissait : le jeune homme qu'on poursuivait avait dérobé un fer à friser à l'étalage d'un coiffeur de la rue de Buci, lequel, l'ayant surpris, s'était lancé, avec tout le quartier, à sa poursuite. Je m'adressai alors au cornichon, qui ne se tenait pas d'aise de son exploit. « Eh ! bien, lui dis-je, vous êtes content? Une fois encore, par vous, la société a été sauvée. Grâce à vous, le barbier est rentré en possession de son fer à

friser et ce pauvre jeune homme va pouvoir méditer sur les inconvénients qu'il y a à vouloir faire, à trop bon marché, un cadeau utile et agréable à sa bonne amie. Votre mérite est d'autant plus grand que vous ne saviez pas du tout ce dont il s'agissait. Vous avez entendu crier : « Arrêtez-le! » Vous vous êtes retourné. Vous avez vu un homme qui courait. Cela vous a suffi. Cette obscure tradition de police qui fait les bons citoyens vous a soudain animé. Vous vous êtes élancé sans en demander davantage. Ne soyez pas modeste : c'est cette même absence de sens critique qui fait les héros. Vous manquez toutefois encore un peu d'expérience. Vous êtes jeune. Vous vous perfectionnerez. En pareil cas, il ne suffit pas de se précipiter et d'arrêter. On doit aussi assommer et jeter à terre le fuyard et le mettre dans le plus mauvais état possible. On s'explique après. La prochaine fois, si pareille affaire se présente, je vous recommande le patron coiffeur. » Toute cette scène et mes félicita-

tions au garçon épicier avaient pris moins de temps que je n'en ai mis à les relater. A ce moment, la jolie fille sortit de l'épicerie, les bras chargés de provisions, se dirigeant vers la rue de Buci. Je la regardai s'éloigner, puis je me remis en route. En passant devant le 13 de la rue de Seine, je pensai à mon ami Billy. Là, il y a plusieurs années, je montai le voir, un jour, dans une pièce étroite, pleine, partout, de livres et de papiers. Il n'était alors qu'un tout jeune gazetier, lui qui est en train de devenir un de nos journalistes notoires et un conteur aussi bref que véridique. Un souvenir qui nous concerne tous les deux me revint à l'esprit. J'avais emmené Billy à la première de *La Pèlerine Ecossaise,* de M. Sacha Guitry, aux Bouffes-Parisiens. C'était en hiver. J'avais mis, pour me garantir du froid, deux vestons l'un sur l'autre, dont le meilleur était le plus court et laissait dépasser l'autre. Nous étions à l'orchestre. Billy, en attendant le lever du rideau, regardait la salle, une salle brillante, les hommes en

habit, les femmes « en peau », couvertes de bijoux. Il eut alors une réflexion digne d'un jeune Rastignac. « Nous sommes certainement ce soir, me dit-il, les deux individus qui ont le moins d'argent. » Le diable si j'aurais pensé à cela. Je regardai Billy : « Mon Dieu ! c'est bien probable, lui répondis-je. Pourtant, cherchez-moi dans tous ces hommes un seul qui ait deux vestons. Ils ont un habit, un smoking... Mais deux vestons ! » J'avais continué à marcher, amusé, à distance, de ma réplique. Qui donc a dit cette parole à la fois charmante et mélancolique : « La vie passe et nous passons aussi »? Je me la répétai plusieurs fois, en me moquant de moi-même. Je vous l'ai dit : j'étais plein de rêverie. J'atteignis les quais, j'arrivai au Pont des Saints-Pères. Le Carrousel, la place du Théâtre Français, l'avenue de l'Opéra, j'allais mon chemin, encore un chemin que j'ai fait, autrefois, pendant des années, plusieurs fois par jour, dans la journée pour aller à mes occupations et en revenir, la

nuit pour accompagner mon père, à sa sortie de la Comédie-Française, jusqu'à la gare Saint-Lazare, et ensuite pour rentrer chez moi. Dans l'avenue de l'Opéra, je coupai à la rue des Moulins. Je traversai le rue des Petits-Champs, je pris le passage Choiseul, puis la rue de Choiseul. La rue du 4 Septembre traversée, je me trouvai au coin de la rue de Hanovre. Je m'arrêtai là un instant, plus que jamais plein de rêverie. Il faisait encore légèrement jour. Je regardai les maisons de cette rue, le quatrième étage de chacune d'elles. Je me rappelais, — je la sais par cœur et je devrais plutôt dire que je me la disais tout bas, — une phrase d'une lettre de Stendhal à son amie Madame Jules : « *Quand aurez-vous un petit salon bien chaud, au quatrième étage rue de Hanovre, et moi dans ce salon de sept à huit le soir, bavardant avec quelques amis intimes, qui sachent ne rien prendre au sérieux, hors l'amitié et l'amour? Tout le reste n'est qu'une mauvaise plaisanterie.* » Qu'on se moque de moi si on veut : elle

me touche, elle me plaît, elle me charme, elle m'enchante, cette phrase, (la *Correspondance* fourmille de semblables), par tout ce qu'elle exprime d'intimité, d'abandon, de souvenir, de regret, de sentiment tendre et passionné, de philosophie voluptueuse et délicate. Beyle l'écrivait de Civita-Vecchia, « ennuyeux comme la peste », ainsi qu'il disait. Isolé, obligé à de plates besognes, privé des plaisirs qu'il aimait le plus, soupçonné et soupçonneux, il n'avait de consolation que dans ces lettres qu'il écrivait à ses amis de Paris, notamment à cette « aimable Jules », comme il l'appelait quelquefois. *« Quand aurez-vous un petit salon bien chaud?... »* Certainement, j'explique mal, — j'écris vite! — le plaisir que ces mots me procurent. Que je plains, cependant, les gens qui ne sont pas sensibles à tant de sensibilité jointe à tant de naturel! Et encore, je dis cela?... Cela m'est parfaitement indifférent. Mais il faut quitter la rue de Hanovre, achever mon chemin. Le restant de la rue de Choiseul et je suis au boule-

vard, actuellement un lieu abominable par la foule qui l'encombre, la plus mélangée qui soit. Je regarde, une minute, toute cette animation. C'est l'heure des théâtres, des cinémas, des musics-halls, de tous les plaisirs nocturnes. Je pense, par contraste, à ma chambre tranquille, là-bas, dans ma maison solitaire, au milieu du grand jardin... Allons ! il faut faire le critique dramatique. Je suis arrivé devant le Vaudeville. J'entre. Je gagne ma place. Le rideau se lève peu après. Nous sommes maintenant à la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry.

Elle est piquante, légère, parfaitement immorale, même assez libertine, pour ne rien omettre. C'est un rien, mais fort amusant à entendre. *Le Mari, la Femme et l'Amant,* c'est M. Sacha Guitry revenu, après *Pasteur,* aux œuvres dans lesquelles il excelle, pleines de trouvailles, d'ingéniosité, de fantaisie, avec un grand sens du comique et souvent un don surprenant d'observation. Vous me direz que le sujet, à en juger par le titre, n'a rien de bien nouveau. C'est

entendu. Mais nous-mêmes, sommes-nous bien nouveaux dans l'un ou l'autre de ces trois personnages que nous sommes tous? Comme toujours, c'est le ton, le tour, l'aspect que M. Sacha Guitry donne au dialogue comme aux situations, qui fait l'originalité de sa pièce et son agrément. On ne verrait plus personne si on voulait ne voir que des gens d'esprit, on n'écouterait plus aucune conversation si on voulait n'entendre que des choses profondes, on ne lirait plus de livres si on voulait ne lire que des chefs-d'œuvre et on n'irait plus au théâtre si on voulait ne voir que des grandes pièces. Un des grands mérites des pièces de M. Sacha Guitry, c'est que ses personnages sont vivants et parlent clair et sans bavardage. Quand on va souvent au théâtre et qu'on voit et entend les pires inventions dans les caractères comme dans le style, on apprécie cela.

Juin 1919.

LES PLAISIRS DU HASARD
DE M. RENÉ BENJAMIN

Il était deux heures moins le quart. Je sortais du Mercure pour aller à la répétition générale du nouveau spectacle du Vieux-Colombier. Je venais de tourner de la rue de Condé dans la rue Saint-Sulpice... Je ne dirai pas de mal de la rue Saint-Sulpice. Certes, elle n'est pas au nombre des rues charmantes ou pittoresques de ce quartier de la rive gauche compris entre le boulevard Saint-Michel et la rue du Bac, et les quais et la rue de Vaugirard. Elle ne vaut pas, même de bien loin, la rue de Seine, la reine, ou peu s'en faut, des rues de la rive gauche, la rue Mazarine,

la rue Guénégaud, la rue Bonaparte dans la partie comprise entre les quais et Saint-Germain-des-Prés, la rue de l'Odéon ou la rue Jacob. Elle ne vaut même pas la rue de Savoie, la rue Cardinale, la rue Férou, la rue Servandoni, ou ce qui reste de la vieille rue de Varenne. Mais elle est charmante et presque pleine d'agrément quand on la compare à la hideuse rue de Rennes, au déplaisant boulevard Raspail, à l'affreux boulevard Saint-Germain, au répugnant boulevard Saint-Michel. Voilà des voies où je ne voudrais pas habiter, m'y offrirait-on pour rien le plus bel appartement. J'aime dans une rue de Paris l'intimité, le passé, la diversité. Les voies que je viens de dire, j'ai l'impression, quand on y habite, qu'on doit s'y sentir chez soi comme dans la rue.

Regardez un peu la rue Saint-Sulpice quand vous y passerez. Elle a, je m'exprime peut-être mal, des attraits personnels et des attraits de perspective. Qu'on la regarde d'une extrémité ou de l'autre, la vue est charmante. De la rue de Condé, où elle

commence, c'est, à l'autre bout, passé la muraille noirâtre de Saint-Sulpice, l'éclaircie soudaine de la place Saint-Sulpice, comme un grand espace de lumière. Quand on la regarde de la place Saint-Sulpice, elle semble fermée, à l'autre extrémité, par le côté gauche de la rue de Condé et la vieille maison élégante et sobre, aux hautes fenêtres garnies de glycines, au rez-de-chaussée de laquelle la papeterie Gallin-Fuzelier a ses magasins. Parcourez-la maintenant dans sa partie la plus agréable, celle comprise entre la rue de Condé et la rue de Tournon. A gauche, un serrurier, une crémerie, un rétameur, un antiquaire, une fruiterie, une herboristerie, un marchand de cuirs, un autre antiquaire. Il y a même, au numéro..., au premier étage, une Madame X..., qui fait, de dix heures à sept heures, des massages sur lesquels la confusion n'est pas possible. J'ai appris cela tout récemment, en lisant par curiosité une petite feuille qui fait sa spécialité de ces annonces, et, l'autre matin, comme je pas-

sais dans la rue, j'ai vu entrer là l'écrivain S... B..., qui me connaît moins que je le connais, et qui ne se doutait guère que je le regardais. Encore un qui n'a pas dû faire un bon mariage pour qu'il ait ainsi le besoin de se faire masser d'aussi bonne heure.

Du côté droit, un libraire, un antiquaire, un deuxième antiquaire, une fruiterie, une lingerie, une teinturerie, une boutique de vieux étains, une autre teinturerie, dans laquelle il y a un chat siamois gâté comme un enfant et qui se prélasse dans la montre, au milieu des dentelles et des étoffes. Il y a quelque temps, j'ai vu, chez ce deuxième antiquaire, une vieillerie que j'ai bien failli acheter. C'était un théâtre en carton, dans le genre de ceux qu'on fait comme jouets pour les enfants. Il n'était pas laid, toutes ses couleurs un peu fanées. J'ai été arrêté par le prix que je pensais qu'on me ferait et par la scène mythologique que représentaient les personnages qui le garnissaient. Je n'ai aucun goût, en effet, pour la mythologie ni pour tout ce qui touche

à l'antiquité. Je me moque complètement des Grecs et des Romains et de ce que pouvaient faire et penser tous ces gens-là. Le passé commence pour moi à Louis XIV, au delà je n'en ai cure. J'aurais voulu une scène de la comédie italienne ou des personnages de notre théâtre comique. N'est-ce pas dans un livre de M. Henri de Régnier que j'ai lu qu'on trouve quelquefois, en Italie, chez des antiquaires, de ces théâtres de marionnettes du temps de l'Italie heureuse, fantasque et masquée, l'Italie de Goldoni, de Gozzi, de Da Ponte et de Casanova? Je deviendrai peut-être plus riche un jour. Il faudra que je prie un ami voyageur de me rapporter un de ces théâtres. Un théâtre où je serais seul! Des acteurs muets! L'imagination des spectacles charmants qu'il donna en d'autres temps, pour des spectateurs dont la vie était toute diversité et toute gaieté! Cela me consolerait des théâtres réels où il me faut passer tant de soirées.

Le reste de la rue Saint-Sulpice, de la rue de Tournon à la place, est d'un autre

genre. Quelques boutiques sans intérêt et on arrive à ces étonnants magasins consacrés aux attributs de la religion : livres, chapelets, chemins de croix, statues et statuettes de toutes tailles et de tous genres, dont ce quartier a la spécialité. Vous connaissez ces étalages, ces scènes édifiantes composées de personnages groupés devant des fonds de toile peinte. Qu'on ne s'étonne pas de me voir en parler ici. C'est encore du théâtre et c'est ma partie. Je m'arrête quelquefois devant ces magasins. Je regarde ces statues, généralement grandeur nature, et peintes, qui représentent le Christ, la Vierge et les saints les plus importants. Ce qui me surprend, c'est de les voir souvent changer chacun de physionomie et d'allure suivant le magasin qui les exhibe. Ici, le Christ est blond, avec beaucoup de barbe, l'aspect d'un homme fait et solide. Là, il est brun, avec une barbe légère, et quelque chose de romantique et mal portant. Ici, la Vierge a un visage tranquille, avec de bonnes couleurs, des formes rebondies,

l'air d'une bonne ménagère très terrestre. Là, elle est mince, pâle, diaphane, les yeux alanguis, l'attitude lasse et précieuse, on croirait vraiment qu'elle va s'envoler. Il en va de même pour les saints, que chaque marchand expose dans un modèle de son choix. Je me rappelle, en regardant tout cela, le mot de Lichtenberg : « Les saints en bois sculpté ont plus fait dans le monde que les saints vivants. » C'est fort vrai et cela donne une belle idée de l'intelligence humaine. Mais encore faut-il pouvoir s'y reconnaître et ne pas avoir sa confiance mise en déroute par de pareils avatars. Songez à tous ces dévots et dévotes qui vont s'agenouiller devant ces statues et qui prient les uns un Christ brun, une Vierge en bonne santé, les autres un Christ blond, une Vierge chlorotique, et, tous, des saints qui changent de physionomie suivant qu'ils sortent d'une boutique ou d'une autre. On devrait faire plus attention à ces différences et les éviter. Elles sont dangereuses et font entrer le doute dans l'esprit. La religion n'a-t-elle

pas assez de mystère? Qu'on ait au moins quelque certitude dans le domaine physique. A moins que l'Église, qui s'y connaît mieux que moi, ne soit assurée que le vrai fidèle ne réfléchit jamais et n'examine rien et se contente de prier les yeux fermés autant que l'esprit. Une chose que je regarde aussi, quand je passe devant ces magasins, ce sont ces images imprimées qui représentent des personnes décédées. Une petite légende placée au bas invite à prier pour elles, que le Seigneur a reçues en son sein. On a là comme un petit musée de dévots et de dévotes qui ont réalisé leur rêve, paraît-il, et ont vu leur prières exaucées. Ils ne sont généralement pas très séduisants, ces habitants du Paradis. Ils ont des figures revêches, pincées, médiocres, égoïstes et quelque peu sournoises. Mauvaise réclame pour les vertus chrétiennes, si elles vous donnent de ces visages. C'est André Gide, je crois bien, qui a dit qu'un homme vaut selon l'inquiétude qu'il a en lui? J'en suis désolé. Je n'ai vraiment aucune inquiétude

d'aucune sorte. Je suis on ne peut plus terre à terre, enfoncé dans l'épaisse matière. Aucun au-delà ne me tourmente et je suis au contraire solidement assuré sur ce point. Je sais que je mourrai tout entier et je n'attends rien de rien. En un mot, le mécréant accompli, n'en déplaise aux amateurs de chimères. Mais j'y pense chaque fois qu'en passant je regarde les images de ces élus : si j'avais quelque inquiétude touchant la suite de cette vie terrestre, ce serait bien d'aller au Paradis et de m'y trouver en société avec tous ces honnêtes gens.

Je venais donc d'entrer dans la rue Saint-Sulpice pour me rendre au Théâtre du Vieux-Colombier. J'avais jeté un coup d'œil, en passant, chez l'antiquaire, pour voir si le théâtre en carton était toujours là et je venais de faire rentrer chez lui un chat de boutiquier qui se promenait imprudemment sur la chaussée. A ce moment, j'aperçus sur l'autre trottoir, venant en sens contraire de moi, mon ami André Billy. Tout le monde connaît André Billy. C'est

un garçon grand, blond, à lunettes, les cheveux bouclés, toujours vêtu de clair, à la marche décidée, qui traîne dans tous les quartiers de Paris, fait le gourmet dans des restaurants curieux, court les femmes et commence à prendre du ventre. Son nom n'est-il par charmant? Un nom de cirque, un nom de clown. « Hip! Billy! » (Il faut prononcer sans mouiller les l, comme dans : balle). Avant de le connaître, je prenais ce nom pour un pseudonyme plein de fantaisie. C'est André Billy qui a commencé ma réputation, du temps qu'il rédigeait les Échos à *Paris-Midi*. Il avait sans cesse des anecdotes à raconter sur mon compte et me prêtait plus d'esprit que je n'en ai réellement. Il a publié plusieurs romans : *Bénoni, La Dame à l'arc en ciel, La Malabée, Ecrit en songe, Barabour ou l'Harmonie universelle,* un livre sur *Paris vieux et neuf* illustré par Huard, quelques livres d'observations parisiennes : *Scènes de la vie littéraire à Paris, La Guerre des journaux.* Voilà plus d'un an que j'attends le petit volume

sur Guillaume Apollinaire que doit lui éditer la Sirène. C'est un écrivain vivant, prompt, clair, très observateur. Il ne lui manque qu'une chose, selon moi : un peu plus de réflexion et un peu plus d'application. Il se dépêche toujours trop, comme tous les gens de plaisir. Il n'a pas l'air de se douter des avantages qu'on retire de revoir un peu ce qu'on écrit du premier jet et qui fait qu'on améliore toujours un peu. Il tient la critique littéraire à *L'Œuvre* et rédige de petits articles quotidiens au *Petit Journal*. Il pourrait là soutenir souvent et utilement la cause des animaux et ne le fait jamais, ce qui me fait en secret l'accabler de reproches et lui en vouloir pour son indifférence. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs mois. Il m'aperçut en même temps. Nous nous rejoignîmes et comme je lui demandais où il allait, pour se trouver dans ce quartier, j'appris qu'il allait comme moi au Vieux-Colombier. « Vous prenez un singulier chemin, lui dis-je, car vous lui tournez le dos. — J'ai le temps, me répondit-il. Je flâne

un peu. Je regarde chez les antiquaires, s'il n'y a pas quelque vieux meuble... — Comme on voit que vous êtes encore jeune, lui dis-je en riant. Vous pensez encore à acheter des meubles. Voilà une pensée que je n'ai plus guère. » Et comme il riait à son tour : « C'est vrai, continuai-je. Je ne me sens guère de goût à faire des achats de ce genre. Il est trop tard. Ma vie aura été ainsi faite que les choses me faisaient envie quand je ne pouvais les acheter et qu'elles ne me disent plus rien maintenant que je pourrais les avoir. Le fauteuil sur lequel je me repose, dans mon cabinet, est tout défoncé. La chaise sur laquelle je m'assieds pour écrire a un montant de son dossier cassé et le siège en fort mauvais état. Le sommier sur lequel je couche est bien fatigué. Mes livres, mes papiers, s'empilent les uns sur les autres, sur une vieille commode, et quand je veux un livre je dois souvent renoncer à lire plutôt que de déranger tout cela. Je n'ai qu'une chaise, au rez-de-chaussée, que nous nous repassons, ma bonne et moi.

Quand quelqu'un me rend visite par hasard, c'est toute une affaire pour lui de trouver de quoi s'asseoir. Ma chambre à coucher, si nue, a tout l'air d'une pièce dans laquelle on a emménagé le matin. Eh! bien, je m'en contente. C'est assez bon pour finir ma vie. Ce serait folie d'acheter maintenant des choses dont je jouirais peut-être si peu. Je n'ai plus de goût, je ne me sens plus d'attrait que pour l'inutile, le superflu, ce qui fait uniquement plaisir. Ce qui est utile me fait horreur. Et encore, ce superflu qui me fait plaisir, aussitôt que je l'ai je m'en moque. Aussi ai-je fini par y renoncer également. » Nous marchions tous les deux vers le théâtre et Billy me donnait de ses nouvelles, depuis si longtemps que je l'avais vu. J'appris ainsi qu'il vient de terminer, avec Jules Bertaut, une pièce sur Balzac, ayant pour titre le nom même de l'écrivain et montrant celui-ci au milieu des personnages de son œuvre. On connaît l'histoire de Balzac avec la duchesse de Castries, qui lui servit de modèle pour la duchesse de

Langeais. La pièce le montre aux prises avec elle. Il a pour rival le baron du Tillet, qui l'emporte. Il est ruiné dans l'affaire Nucingen, saisi, vendu, arrêté et conduit à Clichy. En un mot, une idée curieuse, consistant à donner aux héros du romancier la même réalité qu'à lui-même. Comme j'en faisais compliment à Billy : « Mais dites donc, me dit-il, vous savez que nous devons toujours écrire une pièce ensemble. Quand vous déciderez-vous ? » C'est vrai. Voilà plusieurs années que nous avons fait le projet d'écrire une pièce tous les deux. Sur quel sujet, avec quels personnages, dans quel ton, nous ne le savons guère ni l'un ni l'autre. Dans ma pensée, c'était un petit acte, sur un sujet libertin, pris dans la réalité. Je voyais trois personnages : un mari, une femme, un amant, dans un petit milieu bourgeois. J'avais les premières répliques et celles de la fin. Dans ma pensée, Billy ferait le reste. J'y ai renoncé. Je me méfie du théâtre, depuis que j'ai vu tant de pièces, et j'ai profité de notre rencontre

pour le dire à Billy. « C'est trop difficile, mon cher. On risque trop de se tromper. On écrit sur le papier des choses qu'on trouve drôles. On est sûr d'être spirituel et piquant et d'amuser ses spectateurs. Et quand on entend tout cela sur la scène, rien n'est plus drôle du tout ni spirituel, mais long, ennuyeux et fatigant. J'ai acquis quelque réputation comme critique dramatique. C'est assez drôle, je le reconnais. Je ne suis pas pressé de la compromettre en me transformant en auteur à insuccès. »

Je ne me doutais pas que la pièce de M. René Benjamin, *Les Plaisirs du Hasard,* allait si bien me donner raison. André Billy placé loin de moi, je le retrouvais à chaque entr'acte. « Eh! bien, qu'en dites-vous? lui disais-je. Vous voyez ce que je vous disais tout à l'heure. M. René Benjamin a certainement cru qu'il écrivait une chose très drôle, débordante d'esprit, neuve, de la plus haute fantaisie. L'effet sur le public ne faisait certainement pas de doute pour lui. Il a même dû s'amuser beaucoup en

écrivant sa pièce. Le résultat ? Un mot drôle de temps en temps, noyé dans des longueurs. Un comique qui ne porte pas, pour être trop forcé. Une fantaisie qui apparaît trop inventée. Un personnage principal qui devrait plaire et qui agace par sa prétention à être un personnage unique. En tout, une pièce qui devrait amuser et qu'on trouve interminable. Et vous ne pouvez pas dire, quand je parle ainsi, que je le fais en critique de parti-pris, en homme difficile. Vous pouvez juger comme moi, et voir que toute la salle pense de même. La pièce de M. René Benjamin est une excellente leçon. Faites du théâtre si vous voulez, mon cher Billy. Moi, je préfère continuer à juger les pièces des autres et à me garder d'en écrire. »

J'aurais pu écrire une chronique beaucoup mieux sur la pièce de M. René Benjamin. *Les Plaisirs du Hasard!* C'est un si beau titre ! Ce sont aussi les plus beaux plaisirs. Le hasard lui-même en a décidé autrement. On n'est pas brillant tous les jours.

Juin 1922.

TABLE

TABLE

La mort de Jules Claretie . . . 5
L'illusionniste. 13
La Chartreuse de Parme 31
Le Mari, la Femme et l'Amant . . 49
Les Plaisirs du Hasard. 59

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 AL67 C001 v.9-12
Alphabet des lettres.
3 0112 089036682